

Université Lumière - LYON 2

Ecole doctorale EPIC (Education, Psychologie, Information, Communication)

Institut de psychologie

Laboratoire : Centre de recherche en psychologie et psychopathologie cliniques

« UNE AVENTURE HUMAINE : LA MIGRATION »

APPROCHE DES PROCESSUS INCONSCIENTS PRÉMIGRATOIRES

Thèse de doctorat en psychologie

Présentée par

Blandine Bruyère

Jury : Professeur Jean Pierre **Pinel** – Université Paris 13 SPC, Professeur Yoram **Mouchenik** – Université Paris 13 SPC, Mr Georges **Gaillard**, Maître de conférences HDR – Université Lyon 2, Professeur Claudine **Vacheret**, directrice de thèse – Professeur émérite Université Lyon 2

Table des matières

Table des matières.....	1
REMERCIEMENTS	5
Avant propos.....	7
Introduction	9
1^{ère} Partie : Présentation de la recherche	12
MIGRER : UNE RECHERCHE	13
Contexte et présentation de la recherche.....	13
1.1 L'émergence d'une question	14
1.1.1 Genèse de la recherche	14
1.1.2 La mise en situation de migration dans la recherche.....	16
1.1.3 Temporalité du voyage	17
1.1.4 De la position d'étranger.....	20
1.2 Contexte du déroulement de la recherche	22
1.2.1 Un contexte de départ, de transit et d'installation : l'exemple de l'Algérie.....	22
1.2.1.1 Histoires et Actualités socio-politiques	22
1.2.1.2 La question identitaire.....	26
1.2.1.3 Mondialisation ou déliaison ?	28
1.2.1.4 Vous avez dit « métacadre » ?	30
1.2.1.5 Ailleurs, plus largement.....	32
1.2.2 De l'arrivée aux premiers renoncements	34
1.2.3 Les dispositifs	36
1.2.3.1 Le Photolangage@.....	36
1.2.3.2 Les autres temps de groupe.....	38
1.2.3.3 Les espaces de rencontres individuelles.....	39
1.2.4. Singularité de l'approche choisie	40
1.2.4.1 Arguments méthodologiques.....	41
1.2.4.2 Résistances et limites	42
A PROPOS DE LA MIGRATION : CONNAÎTRE ET PENSER LES PHÉNOMÈNES	
MIGRATOIRES.....	46
2.1. Un peu d'histoire	47
2.2. Du côté des sciences sociales	51
2.2.1 Sciences sociales et migration	51
2.2.2 Raisons et représentations de la migration.....	53

2.2.3 Une catégorie à part ? Les réfugiés.....	57
2.2.4 Le mythe et le voyage	59
2.2.5 Quelques données socio-statistiques	61
2.2.5.1 L'enquête en Algérie	61
2.2.5.2 La migration et l'argent	62
2.3. Migrations volontaires	64
2.3.1 Le sujet des affects dans la migration.....	64
2.3.2 Une forme contemporaine de migration : l'aventure	66
2.3.3 La migration comme rite ou figuration de processus.....	68
2.3.4 La Harga	70
2.4 Champs psychologique et psychanalytique	74
2.4.1 Mythes et croyances.....	74
2.4.2 Psychisme et culture	75
2.4.3 La question de la langue.....	79
2.4.4 Psychanalyse, migration et exil.....	82
2.4.4.1 « Psychanalyse du Migrant et de l'exilé ».....	84
2.4.4.2 L'originare migratoire selon B. Duez.....	89
2.4.4.3 D'autres propositions d'analyse et de prise en charge	93
2^{ème} Partie	97
METHODOLOGIE	98
3.1 Problématique	99
3.2 Hypothèses	99
3.3 Les données cliniques.....	101
3.3.1 Le groupe de femmes.....	101
3.3.1.1 La première rencontre.....	101
3.3.1.2 Commentaires.....	103
3.3.1.3 La première séance de Photolangage®.....	106
3.3.1.4 Commentaires.....	110
3.3.1.5 La deuxième séance de Photolangage®.....	113
3.3.1.6 Commentaires.....	116
3.3.2 De la difficulté d'être en groupe.....	118
3.3.2.1 Les rencontres suivantes	118
3.3.2.2 Commentaires.....	122
3.3.3 Les Situations cliniques individuelles	128
3.3.3.1 Adam, le premier homme	128
3.3.3.2 Renée et rebelle.....	135
3.3.3.3 Sofiane, le dictateur déchu	142

3.3.3.4 Jeanne	151
3.3.3.5 Sophie	158
3.3.3.6 Félicien	161
3.4 Du point de vue contre-transférentiel	163
3^{ème} Partie	168
QUELQUES PISTES D'ANALYSE	169
Introduction	170
4.1 Groupe et Migration	171
4.1.1 Le groupe et les liens	174
4.1.2 Transactions : la fonction de l'argent dans la migration	177
4.1.3 Groupe, Différenciation et Altérité	180
4.1.3.1 La difficile altérité	181
4.1.3.2 Je est un autre	181
4.1.3.3 Je et un autre	182
4.1.3.4 Parents – enfants – parents ?	184
4.1.3.5 La figure de l'étranger	185
4.2 Migrations et fantasmes originaires.....	188
4.2.1 L'enfant ou l'intrus.....	188
4.2.1.1 Violence fondamentale et migration.....	189
4.2.1.2 Devenir de la violence	190
4.2.1.3 Intrusion, effraction Trauma.....	191
4.2.2 Familles mythiques	194
4.2.2.1 La fonction du religieux : Dieu le père ?	194
4.2.2.2 L'imgo maternelle : ce monstre de mère	197
4.2.2.3 Migration et roman familial	200
4.3 Migration et auto-engendrement	205
4.3.1 Topos, lieu et frontières.....	207
4.3.1.1 Passage ou fermeture des frontières	207
4.3.1.2 Errance et asile.....	209
4.3.1.3 Devenir du « Hors lieu » dans la migration.....	211
4.3.2 Ces moments originaires qui poussent au départ.....	213
4.3.2.1 Pulsions et migration.....	213
4.3.2.2 L'identification à l'agresseur	215
4.3.2.3 De la pulsion scopique à la pulsion épistémophilique	217
POUR CONCLURE OU PRESQUE	220
5.1 Discussion.....	221

Conclusion	227
Bibliographie	232
Index	243
ANNEXES.....	1

REMERCIEMENTS

À Claudine Vacheret, pour son accompagnement dans ce travail,

À Georges Gaillard, pour nos « repas diététiques et élaborés » tant à Alger qu'à Lyon,

À tous les ami(e)s :

- **d'Algérie pour leur présence : Prof, Wladi, Sahabi et Sahabati ;**
- **de France et d'ailleurs, leur soutien pendant mon séjour « africain » (les N.E.S.S.M.A.E.)**
- **Omri.**

À Habiba, Marie-Claire + 1, Elsa, qui ont beaucoup compté et contribué d'une manière ou d'une autre à la réalisation de ce travail.

À la famille, celle qu'on a, celle qu'on se construit

Une pensée particulière à Isabel Eiriz, psychologue clinicienne, fondatrice de l'association Appartenances à Lausanne (CH), qui nous a quittés prématurément cette année.

Avant propos

« Autant la société d'immigration est portée à investir le fait d'immigration durant son accomplissement, ...autant, elle est indifférente, ...aux conditions et circonstances qui gouvernent l'émigration... »¹

Toutes les études des phénomènes migratoires, qui négligent les conditions d'origine des émigrés, se condamnent à ne donner de la migration qu'une vue partielle, par cette approche exclusive et excluante, comme si l'existence du sujet migrant ne commençait qu'au moment où il arrive en France. C'est l'immigrant – et lui seul - et non l'émigré qui est pris en considération. De fait, et par la suite, la problématique explicite et implicite est la plupart du temps celle de l'adaptation à la société « d'accueil »².

Sayyad rappelle :

« qu'on ne connaît que ce qu'on a intérêt à connaître, on ne comprend que ce qu'on a besoin de comprendre, le besoin de savoir crée le savoir ; on ne porte intellectuellement intérêt à un objet social qu'à la condition que cet intérêt soit porté par d'autres intérêts »³.

Deux questions pourraient s'en suivre. La première concernerait le pourquoi ce « non intérêt » à comprendre les processus d'émigration autrement qu'en proposant une lecture conjoncturelle, économique, politique... En quoi s'interroger sur ces phénomènes nous amènerait à poser autrement la question de notre origine et le rapport que nous entretenons avec elle, mais également, en quoi penser l'émigration, donc la présence de l'immigré, viendrait aussi nous interroger sur l'identité.

La deuxième me concernerait plus directement, dans la mesure où je chemine autour de ces questions depuis de nombreuses années maintenant, ayant commencé à travailler sur l'exil, la violence d'état et l'adaptation en pays d'accueil, pour en arriver aujourd'hui à

¹ Sayad A., (1991) L'immigration ou les paradoxes de l'altérité, éd. Raisons d'agir 2006 - p.20

² Sayad A., (1999) La double absence, éd. Seuil 1999, p.56

³ Sayad A., (1991) L'immigration ou les paradoxes de l'altérité, éd. Raisons d'agir 2006 p.18

me poser autrement la question de « ce qui pousse à partir ». Là est la question, là est aussi la question dans ce travail...

J'ai fait le choix, à propos de cette recherche, de me mettre moi-même en situation de migration car le désir d'une expérience « d'expatriation » était ancien. Les résonances sont donc nombreuses entre l'expérience de la migration elle-même, et les conditions préalables qui amènent au départ. Ainsi, mon projet de départ s'est-il construit en parallèle à mon désir de m'inscrire dans cette démarche de recherche.

Introduction

Migration, exil, déportation, transplantation, exode, expatriation, autant de mots pour qualifier le départ d'un pays, le fait de quitter un « bain » socio-politico-culturel pour s'installer temporairement ou définitivement dans un autre espace. Chacune de ces dénominations porte pourtant en elle une nuance par rapport aux autres, dans la forme et les motivations qu'elles impliquent. Sont-elles si différentes quant à leurs dimensions intrapsychiques et intersubjectives ?

Si l'on considère que la forme est le fond qui refait surface, deux approches possibles de la migration émergent : à partir de ce qui advient dans l'immigration pour les sujets, mais aussi à partir de ce qui est déjà-là, avant, comme préfiguration d'un acte d'émigrer.

La migration a déjà largement, et depuis longtemps, intéressé les sciences humaines et sociales. Ce sont plus particulièrement les conséquences de la migration dans ses dimensions économiques, sociologiques et psychologiques qui ont fait l'objet d'analyses et commentaires. Cette question est, de plus, éminemment politique, et nous voyons ressurgir, autour de ce thème, les discours et représentations les plus violents et archaïques en ces temps de crise.

En revanche, les travaux concernant les conditions d'émigration sont plus récents, et traitent dans leur majorité des contextes socio-économiques des régions de départ, des effets de l'émigration dans les pays de départ. L'intérêt porté aux flux migratoires semble concordant à l'augmentation de la « Harga⁴ ».

Nous pourrions, là encore, évoquer les différentes façons dont le discours politique s'empare de cette question, le plus souvent dans un mouvement paternaliste masquant bien mal un rapport à l'altérité défailant, étant donné les paradoxes législatifs et réglementaires de l'Union Européenne sur la question.

Dans la littérature d'orientation interculturelle, ethnopsychiatrique et même analytique, il est souvent fait état, des effets de l'immigration sur la représentation de l'étranger dans les pays d'accueil, de la question de la transmission dans les familles immigrées,

⁴ Terme Maghrébin de l'arabe « Harg » qui signifie « brûler », il se décline en phénomène « la Harga »,

des mécanismes d'adaptation à la société d'accueil dans la rencontre avec les institutions ; en somme, des effets psychiques post-migratoires.

Une part de ces travaux porte sur les modalités et dispositifs cliniques d'accompagnement de patients migrants ; l'ensemble de ces travaux ont en commun de mettre en lumière les difficultés à migrer. Nous ne trouvons qu'assez peu de travaux évoquant des hypothèses sur les dynamiques pré-migratoires.

La sociologie et l'anthropologie ont tenté d'interroger les conditions et organisations présidant au départ : des éléments de compréhension importants ont donc été mis au jour sur les circuits et dynamiques actuels de migration en contexte de mondialisation.

Émigrer ... Immigrer ... Ce processus recouvre quatre temps : quitter, franchir la limite qui qualifie l'étranger, puis entrer et, enfin, circuler. Cette aventure humaine aux déterminants multiples (politiques, économiques, familiaux, environnementaux), individuelle ou collective, choisie ou contrainte, mobilise l'ascendance et la descendance. Elle s'inscrit dans un dessein dépassant les individus dans le temps et reconstruisant des géographies entre pays d'origine, d'accueil et de relais, structurées entre elles par des faisceaux de relations commerciales, financières, affectives, et politiques.

Nous rencontrons souvent dans nos espaces de pratiques des personnes immigrées et issues de l'immigration, dont nous ne connaissons finalement qu'assez peu les histoires de migration. L'évocation, parfois en écran, des motivations socio-économico-politiques, reprises dans différents travaux qui seront évoqués plus loin, peut nous permettre d'en mesurer l'implicite, les dimensions et valeurs inconscientes.

Nous pouvons distinguer deux façons de quitter son pays. La première concernerait les réfugiés et déplacés. Une situation sociopolitique fait vivre une menace importante quant à la vie, et la nécessité est alors de fuir pour survivre. Ainsi la démarche n'est pas « d'aller vers », mais « d'échapper à ». Il n'est pas, a priori, dans mon propos d'y revenir dans ce travail, même si nous pouvons déjà convenir, que des liens et résonances sont possibles, mais surtout que l'un des mouvements n'exclut pas l'autre, et que des formes de similitudes se retrouvent entre réfugiés et migrants. La différence

essentielle consistera alors surtout en différence de perception entre réalité interne et réalité externe.

Dans la plupart des travaux de sciences sociales traitant de cette question, la migration se définit comme un phénomène qui inclut un changement simultané de trois grands paramètres : un changement de résidence, qui se traduit souvent par le franchissement d'une frontière politique ou nationale, un changement concomitant en matière d'emploi, un changement dans les relations sociales.

A partir de cette définition de la migration, l'acte de « migrer » amène des questions sur les processus et dimensions pulsionnels (ce qui pousse à partir), topiques (les lieux et mouvements psychiques associés), et économiques (bénéfices risques et coûts psychiques associés aux phénomènes même de la migration) au regard du sujet migrant, considéré dans le(s) groupe(s) dont il est membre.

Comme se plaît à le dire J.C. Métraux⁵, « nous sommes tous des migrants ». Chacun de nous se trouve en situation de devoir migrer, d'un lieu à un autre, que ce lieu soit social, économique, géographique, culturel, et même psychique. Même si les événements amenant à ces migrations sont bien sûr très différents et que les causes peuvent aussi être internes, il semble opportun de considérer autrement, « ce qui pousse » à migrer.

En disant cela, j'induis de facto l'idée d'une dimension pulsionnelle à la migration. Il s'agit alors d'en déterminer la nature, en essayant de considérer les multiples composantes psychologiques régulièrement étudiées, celles proposées par nos patients, et d'en mesurer les effets dans la vie des sujets.

Je commencerai par la façon dont cette question a émergé en moi et la manière dont j'ai souhaité la traiter. Je présenterai ensuite un état de la pensée de la migration dans ses dimensions historiques, sociologiques et psychologiques.

Je proposerai ensuite une lecture, par une approche analytique à partir de situations cliniques, de ce qui peut conditionner le départ. Pour conclure par une mise en perspective de ce travail de recherche.

⁵ Métraux J.C., (2011) La migration comme métaphore, éd La dispute

1^{ère} Partie : Présentation de la recherche

Chapitre 1

MIGRER : UNE RECHERCHE

Contexte et présentation de la recherche

1.1 L'émergence d'une question

1.1.1 Genèse de la recherche

Mes premiers travaux de recherche portaient sur la torture et l'exil. Je m'interrogeais sur les atteintes psychiques d'une expérience de violence à la fois institutionnalisée et touchant à l'intime, avec des attaques somatiques et psychiques importantes. Ces atteintes me paraissaient engendrer une forme de régression à un fonctionnement psychique plus archaïque, sur un mode binaire, amenant l'idée que les sujets victimes de violence d'état en étaient réduits à la part d'universel de l'humain. La capacité d'établir des liens se trouve dans ces expériences extrêmes, fragilisée ; l'élaboration du trauma nécessite un long travail de re-tissage entre les différents pans de l'histoire du sujet, mais également entre ses différentes parts psychiques. La rupture se trouve marquée doublement quand l'exil suit l'expérience de violence d'état. Le sentiment de dépersonnalisation, de dépossession est amplifié par la perte d'un environnement intelligible.

La recherche suivante était l'occasion de penser les étapes et processus d'élaboration des expériences de l'exil consécutifs à la violence d'état, ainsi que la dimension interculturelle en situation d'entretien psychothérapeutique. La langue des interlocuteurs et la présence d'interprètes dans ce dispositif m'amenaient à poser la question du rapport aux groupes dans les différentes cultures. Je reviendrai plus loin sur ces dimensions.

En conclusion de ces deux précédents travaux, il apparaissait que l'utilisation de médiations dans la rencontre permettait une mise en confiance suffisamment bonne pour l'établissement de la relation thérapeutique, et venait soutenir l'élaboration du trauma, par la proposition de symbolisation, de ce qui, autrement, aurait des effets de sidération.

Parallèlement, mon travail en secteur de psychiatrie publique m'a confrontée à un public tout venant et notamment d'immigrés. Je réalisais alors qu'un certain nombre d'éléments cliniques pouvaient être communs entre les publics réfugiés politiques et immigrés. Ces éléments concernaient, bien entendu, les dimensions du déplacement d'un pays à un autre et leurs effets psychiques, et, ce qu'on pourrait appeler les dimensions interculturelles de la rencontre. Je ne m'interrogeai alors que sur les mécanismes mobilisés en situation d'immigration. Ce sont ces nouvelles observations qui m'amenaient à rassembler un groupe de collègues dans la création de l'association

Appartenances. La mise en place de cette organisation nous a conduits à échanger souvent sur nos propres migrations, sociales, géographiques, associant sur les mouvements internes inhérents à ces différents changements d'environnement.

C'est par la suite seulement que vient la question des mécanismes mobilisés en situation d'émigration. J'étais alors étonnée de ne m'être jamais interrogée auparavant sur ce qui fait la singularité de certains parcours de vie, disons, plus aventuriers que d'autres.

Il m'a alors semblé opportun de questionner ce qui pousse à partir. Comment émerge ce désir ou besoin de partir et en quel contexte ?

Nous savons que le départ de l'un peut faciliter le départ d'autres au sein d'un même groupe famille. Comment se met en place ce premier départ ? Quelles sont les motivations inconscientes au départ ? La migration apparaît être une réponse, une issue mais à quoi ? Et à quoi renvoie-t-elle en terme d'économie psychique ?

C'est au cours d'un travail de groupe sur la migration, dans le cadre d'un séminaire mensuel que j'animais sur la question à Alger, que ma problématique s'est affinée. C'est par une lecture de la chaîne associative du groupe, dans la succession des situations cliniques amenées, que nous sommes arrivés à penser la configuration familiale d'un sujet migrant de façon singulière.

Il est relaté la situation d'un migrant envoyant presque la totalité de ses ressources à sa famille en Algérie, qui par conséquent vit très confortablement. Le groupe s'interroge alors sur son mode de vie, à lui, là-bas, et le sens d'un tel « sacrifice ».

Une hypothèse se travaille alors autour du possible sentiment d'une dette sans fond chez le sujet migrant, assortie d'une culpabilité mélancolique circulant dans les liens et la dynamique familiale entre le sujet migrant et les autres restés au pays. Ceci amène une autre hypothèse sur le rôle de l'absent, dont la famille dépend et qui ne vit que par l'argent qu'il envoie de façon sacrificielle, et qui pourrait le rendre très présent, mais instrumentalisé. Des associations tentent de mettre au travail la fonction symbolique de l'argent dans la culture : celui ou celle qui ramène l'argent pour la famille, ou qui nourrit la famille... Les précisions cliniques évoquent une fonction de la famille restée en Algérie comme sadisant la part qui a migré.

Des associations et hypothèses autour d'un fonctionnement familial sur le registre de l'emprise et du clivage, nous amènent à une autre hypothèse qui consisterait à penser que l'agir de la migration figurerait une mise en acte d'une position de tiers pour tenter

« d'œdipifier » le fonctionnement familial, alors identifié sur le mode anal de la rétention, de l'indifférenciation, porteur d'une crypte ayant déjà des effets mélancoliformes.

La réflexion était en route.

1.1.2 La mise en situation de migration dans la recherche

Il est certes assez inhabituel, de commencer une recherche en étant dans une position identificatoire très proche de son objet de recherche, et nous en verrons les limites plus loin.

Chaque recherche est l'occasion d'une implication plus ou moins personnelle, et lorsqu'on s'attache à mettre au travail des processus inconscients, il y a de fortes chances malgré tout, que ceux là viennent dire, qu'on le veuille ou non, quelque chose de soi, ne serait-ce que dans la façon de traiter la question, les choix théoriques et axes de compréhension que nous en faisons.

Je décidai de m'engager, enfin, dans ce travail de recherche sur les processus migratoires, en gestation depuis plusieurs années, dans le même mouvement que celui de la préparation d'un projet d'expatriation / immigration, lui aussi présent depuis longtemps : rêve effrayant d'abord, puis désir, pour devenir réalité.

J'ai choisi de m'installer en Algérie. Ma rencontre avec des psychologues Algériennes au cours d'un colloque international a fait suite à ma première rencontre avec ce pays un an auparavant. Il s'en est suivi une collaboration régulière et la mise en place de formations continues, dans les hôpitaux d'Alger, auprès des soignants. Je faisais donc de nombreux allers-retours avec ce pays avant de m'y installer. J'ai choisi cette destination pour la facilité d'étayage, qu'elle représentait alors pour moi, d'un réseau déjà construit, d'une familiarité suffisante.

Ce double projet de recherche doctorale et d'expatriation se mettait en place et prenait la forme d'une issue possible à un moment de transition professionnelle. S'engager dans un travail de thèse m'amenait donc à envisager des issues par différentes formes de

déplacements (géographique, professionnel et psychique). Je poursuivais ainsi ma propre migration qui jusque là avait surtout été socioprofessionnelle.

Ainsi, la dynamique était en œuvre, et les difficultés que cette position comporte de distance suffisante avec l'objet pour mieux en étudier les contours, les tenants et les aboutissants, n'allaient pas tarder à apparaître d'abord, pour ensuite faire résonance dans une dimension plus contre-transférentielle.

1.1.3 Temporalité du voyage

Cette nouvelle installation ne s'est pas faite sans séparation, sans moment de fragilité, notamment quant à un sentiment d'insécurité, de fragilité des contenants, qui va, par la suite se stabiliser vers un sentiment de sécurité suffisant.

La séparation tout d'abord : préparer son départ, c'est se confronter à des manifestations affectives singulières de la part de l'entourage, mais aussi en soi. La préparation de mon départ était assortie d'émergence de discours nouveaux quant au lieu de ma migration, aux risques ; les manifestations d'attachement ont alors une expression plus aigüe. Je me sentais dépositaire de curiosités, désirs, craintes, et objet d'envie.

Les objets, les lieux, les personnes que l'on quitte sont, dans ces moments, l'occasion de réminiscence, mais aussi de résurgence d'affects pouvant évoquer quelque chose d'une mort annoncée, associé à ce sentiment partagé d'un risque de ne pas se revoir. Partir confronte à une forme de violence.

On part avec des images, des liens fixés en soi dans un moment de vie, pour les emmener comme des souvenirs que l'on garderait jalousement, ou bien, au contraire, auxquels on espère justement se soustraire à l'occasion du départ, selon la dimension agréable ou désagréable des objets en question.

L'installation, ensuite, amène à un certain nombre d'ajustements environnementaux, mais surtout psychiques. La perte de repères externes vient fragiliser les objets internes, et potentialiser le sentiment d'insécurité. Une période de vulnérabilité s'en suit. Toute

forme de désir se trouve aussi limitée dans sa satisfaction habituelle, et doit aussi s'ajuster à l'environnement pour trouver la voie de satisfaction la plus économique.

Dans ces premiers temps de l'installation, un sentiment ambivalent prédomine entre, une forme de liberté nouvelle, et une forme d'enfermement, en lien avec le temps d'adaptation et de réaménagement psychique.

Le fait que ma situation professionnelle soit assurée, pour la première année au moins, par un contrat de volontaire expatriée, me procurait alors, un espace de continuité suffisant.

A partir de cette expérience d'étrangeté interne, déjà relatée par d'autres⁶, je pense aux différentes formes et déclinaisons d'adaptations qui se mettent en place dans la suite de l'expérience migratoire, parfois constructive, parfois mélancolisante ; les aménagements et renoncements psychiques imposés par l'expérience migratoire touchent à des constructions économiques, spatiales, temporelles, affectives.

Une autre réalité vient illustrer les processus mobilisés dans cette expérience. Il s'agit de la question de la langue. J'expérimente de me confronter à une langue, l'arabe dialectal algérien (Derdja), que je ne connais pas de manière structurée et apprise, mais qui m'est familière. Elle est un bain sonore, et cette familiarité me permet de comprendre une part de ce qui m'est dit. Le désir de comprendre plus, m'amène à apprendre de façon structurée la langue. Je me rends alors compte que cet apprentissage m'éloigne de la dimension sensorielle, sensitive et sensuelle que j'utilisais jusque-là. J'en reviens donc à une utilisation quotidienne et à un apprentissage par l'usage. Ma pratique de cette langue reste donc grammaticalement et syntaxiquement relativement mauvaise, et ma compréhension limitée à des choses simples du quotidien et, en somme, assez opératoires ; je perçois malgré tout dans certains mots de « derdja⁷ » des impossibles à traduire autrement qu'en passant par la description. Certaines tonalités, certaines expressions donnent une force émotionnelle que le français ne peut pas rendre, et qui témoigne aussi du contexte socioculturel.

⁶ De nombreux écrivains ont fait part de leur expérience d'exil, A. Djebbar, N.Huston, F.Diome pour ne citer qu'elles

⁷ Derdja est opposé à Fossha, arabe dialectale vs arabe littéraire

Les différents mouvements que je traverse dans cette situation d'exil, et les questionnements qui y sont associés, sur ma place ici, et ma place là-bas, sont alors plus vifs à l'occasion, tout d'abord, d'un moment de conflit, sur le sens du travail exigé par l'ONG⁸ pour laquelle je travaillais. Des désaccords importants dans l'équipe sur la méthode de réalisation du projet se posaient, entre une position opératoire répondant à des exigences de bailleurs de fond, et une position invitant à plus de sens dans la réalisation du projet lui-même⁹. Je réalise alors que les tensions institutionnelles, peu différentes sur le fond de celles que je connaissais en France, m'étaient plus insupportables dans la situation de migration. Je fais alors le constat que la distance ne permet pas toujours « d'éviter », et que même certaines choses se répètent.

A la fin de mon premier contrat de volontaire expatriée, la question d'une autre place possible ici en pays d'accueil se posait ? Comment faire avec tout ce qui est de l'ordre de la réalité qui vient aussi actualiser ces questions (la délivrance d'une autorisation de travail, d'un titre de séjour, des possibilités de garantir un minimum de droits sociaux ici ou là-bas) ? Comment faire pour « avoir des papiers », pour légitimer le fait que je sois là ?

L'idée, ou la perspective, du retour, interroge également la place possible à retrouver au lieu de l'origine, mais surtout le désir ou le non désir de la reprendre. C'est plus tard qu'il deviendra possible pour moi de penser le retour comme possible à la condition d'une différence suffisante, avec une forme de devoir de créativité reflétant le tissage des temps et des lieux. Plus tôt, je me représentais alors le retour, uniquement comme répétition, ou forme de régression.

Pour le sujet parti, la question de sa place dans cet ici et dans l'ailleurs vient se réinterroger sans cesse, au moins les premiers temps de sa migration, pour se faire plus discrète ensuite. La vie s'organise, sans lui, et, sa place ailleurs peine à se construire.

⁸ Organisation Non Gouvernementale

⁹ Cette réflexion a fait l'objet d'un article. Bruyère B, (2011) « L'humanitaire, une pratique pour repenser notre identité professionnelle », Canal Psy n°97

Il lui faudra donc un certain temps pour renoncer à cet entre-deux, et penser sa vie dans un de ces lieux pour ne vivre l'autre que comme un lieu de villégiature, un espace en « vacance ».

S'il n'a pas l'occasion de revenir régulièrement, les nouvelles venant du lieu de l'origine viennent comme des rappels brutaux de l'absence en ces lieux ; la vie continue sans soi, les étapes et changements échappent, la vie et la mort font leur œuvre. S'il est possible de rentrer régulièrement, un autre mouvement est observable, sous la forme d'un besoin de voir et revoir certaines personnes, des lieux « de la vie d'avant » dans une forme d'illusion d'immuabilité, mais assortie du constat d'une réalité du changement permanent.

1.1.4 De la position d'étranger

Les premiers temps de la migration sont des temps au cours desquels les vécus d'étrangeté dominent dans la confrontation mutuelle à l'étranger.

Être étranger dans un pays, c'est à la fois s'exposer à être l'objet de racisme ordinaire, de préjugés, de différentes formes de violence, faire la rencontre autrement avec le « narcissisme des petites différences¹⁰ », mais cela permet aussi une certaine liberté de lecture et de jeu sémantique avec les codes sociaux qui nous entourent. L'étranger est celui qu'on excuse¹¹ de ne pas connaître et savoir, et paradoxalement, c'est aussi celui qu'on accuse de ne pas connaître et de ne pas savoir. Il vient figurer la différence, l'altérité, et se confronte ainsi aux réactions d'attraction / répulsion que peut provoquer son étrangeté.

Un incessant va-et-vient, entre culture d'accueil et culture d'origine, ne peut se mettre en place, me semble-t-il, qu'à la condition d'une malléabilité psychique suffisante, préexistante. Ces allers-retours prennent alors la forme d'un métissage, d'une construction unique au sein de laquelle viennent cohabiter des éléments des deux mondes.

¹⁰ Freud S., (1929) *Le malaise dans la civilisation*, Ed. PUF - 1995

¹¹ du lat. *ex-cusare* : mettre Hors de cause vs *ac-cusare* : mettre en cause. Cette précision linguistique contient l'idée dedans / dehors.

J'observais, au fil de ma propre expérience d'émigration et d'immigration, un effet d'écho dans les groupes d'expatriés que je rencontrais. Les processus à l'œuvre me semblaient témoigner des mouvements psychiques pouvant traverser des sujets en situation de migration, quelles que soient les conditions d'immigration ou d'expatriation.

En situation de migration, des alliances par identification du même, entre étrangers se font. Elles se divisent encore en milieux professionnels (les humanitaires, les fonctionnaires), en fonction des régions d'origine (Europe, Afrique...), et la tentation par ces groupes, de s'assigner et d'être assigné à des places excluant toute autre forme d'appartenance à d'autres groupes est grande. Parmi ces étrangers (migrants, expatriés, étudiants...) le rapport à la société d'accueil, mais aussi à la terre d'origine, prend des figures diverses, et leurs discours, à ce propos, souvent teintés d'une grande ambivalence quant à ce qui fait « être là ».

Il arrive alors que la rencontre entre étrangers et pays d'accueil ne se fasse que dans la violence d'une différence trop insurmontable, d'une altérité trop radicale ; que la destination soit choisie ou non, cette violence oblige à la mise à jour des modalités d'intégration des grandes différences structurantes de la vie psychique. Si la différence culturelle est la troisième différence structurante de la vie psychique¹², il apparaît alors qu'elle vient résonner avec la première, la différence Moi / non-Moi. On assiste à un retour de conduites d'alliances endogamiques par défaut, ou par retournement, à une forme de contre-investissement prenant l'allure d'une adhésion, aux codes de la culture d'accueil, en faux-self pouvant, par ailleurs, conduire à des alliances exogamiques ; des positions plus intermédiaires semblent plus marginales.

Des comportements récurrents peuvent être observés également dans les milieux professionnels des expatriés. Certains s'accrochent de façon très opératoire à leur tâche ; on peut alors percevoir la dimension défensive de la rencontre avec cette altérité ; parallèlement ces conduites prennent une valeur contenante des mouvements paradoxaux de détresse et d'agressivité.

¹² Kaës R. (2005) Différences culturelles, souffrance de l'identité – Dunod

Ces observations viendront résonner plus loin avec les situations cliniques proposées, et illustrent une vision plus globale des processus migratoires.

1.2 Contexte du déroulement de la recherche

J'arrivais donc en Algérie, mon lieu d'immigration, contrat de travail en poche avec une ONG internationale qui installait un programme destiné à promouvoir l'accès à la santé des migrants subsahariens aux frontières de l'Europe. J'étais étrangère dans un pays, et devant accompagner d'autres étrangers. Nous étions aussi, pour le pays d'accueil, des étrangers différents, porteurs de représentations et préjugés différents.

1.2.1 Un contexte de départ, de transit et d'installation : l'exemple de l'Algérie

1.2.1.1 Histoires et Actualités socio-politiques

Sans doute la situation de l'Algérie est-elle singulière. Son statut de département à l'époque coloniale, alors que la plupart des autres pays de la France coloniale ont des statuts de colonie ou protectorat, a contribué à tisser cette relation que je qualifierais « d'amour et de haine » entre les deux pays.

Il n'est pas dans mon propos de lister les singularités de chacun des pays dont sont issues les populations migrantes en France, ni les effets sur les remaniements identitaires consécutifs à ces moments de l'histoire faits de grandes violences, ni leur re-définition une fois l'indépendance obtenue. Je propose plutôt une lecture rapide des processus à l'œuvre dans ce contexte, ainsi que leurs conséquences sur les organisations familiales et institutionnelles. Ce contexte me semble témoigner de l'arrière - fond des espaces d'émigration. Je l'évoque ici à titre d'illustration d'une ambiance actuelle propice au mouvement migratoire, dont un certain nombre d'éléments se trouvent être partagés par d'autres états d'Afrique et sans doute plus largement.

Nous savons que le principe de la division pour assurer le règne a été largement appliqué en Algérie par le pouvoir politique français de l'époque, et, ce qui relevait des organisations et institutions traditionnelles, claniques, s'est trouvé remodelé, et parfois, détruit. Les exemples pourraient être nombreux de manipulations et autres stratégies développées à des fins de maintien du pouvoir, de part et d'autres, au fil du temps.

Des collègues, venant ou vivant dans des pays ayant des histoires proches, ou ayant connu une succession similaire de ce type de gouvernance, témoignent de mouvements semblables.

En Algérie, des tentatives de réorganisations, de reconstructions ont eu lieu à partir des mouvements indépendantistes. Ces mouvements, qui sont toujours à l'œuvre aujourd'hui dans les sphères du pouvoir, semblent plutôt fonctionner à l'image de la horde, signe d'une lutte tribale et fratricide silencieuse. Les plans de la maison ont été perdus, et la mémoire brouillée.

Les rivalités pour la quête du pouvoir sont grandes. Ces mouvements ne sont pas sans rappeler le meurtre freudien du père par la horde, mais il semble que, chacun des fils souhaite prendre la place du père pour lui seul, la répétition et les luttes fratricides sont à l'œuvre aujourd'hui encore. La manifestation récente la plus dramatique en a été, il me semble, la décennie noire.

Nous assistons donc à une répétition de la violence fratricide, génération après génération, les effets de cette violence arbitraire et collective sont encore présents. Les mécanismes de survie, d'appropriation, d'emprise s'insinuent dans chaque strate de la sphère sociale, et influent grandement sur la vie des institutions et des groupes. Le règne de l'arbitraire, du clientélisme se fonde sur la reconnaissance du même, mais la définition de ce même est elle-même confuse, et souvent faite d'opportunisme, d'opportunité ; peu sont capables de l'identifier et de le définir. La violence initiale, (devrait-on dire fondamentale ?), n'est pas métaphorisée.

S. Freud (1913)¹³ propose le meurtre du Père et l'institution du Totem comme véritable point d'origine mythique d'une civilisation, d'une culture, à partir duquel s'inscrit non seulement la règle sociale mais surtout, pour chacun, le renoncement pulsionnel.

La loi n'est pas reconnue comme organisateur social, le religieux non plus, et chacun s'arrange selon la nécessité de l'instant, avec les formes de lois disponibles : religieuse, morale, affective... passant de l'une à l'autre selon les circonstances dans la mesure où elles servent et justifient l'intérêt immédiat et donnent un pseudo sens.

Ainsi règne la toute puissance agissante et immédiate en tout. La loi ne fait pas tiers, elle ne médiatise pas ; et quand elle rappelle, parfois, son existence, elle est alors vécue comme « Hogra » (mépris assorti d'injustice), elle ne se différencie pas de l'arbitraire.

Ainsi, ce n'est pas la Loi du père qui sépare l'enfant de la mère, mais la non-loi qui coupe, clive radicalement les êtres en question, en deçà d'un travail d'élaboration psychique nécessaire, et par là, structurant.

Dans ce contexte l'injustice et l'arbitraire sont les processus de la dynamique tyrannique à l'œuvre. Intolérance à la frustration, insupportable du manque en semblent les causes et les conséquences. Des valeurs, autrefois fondatrices et organisatrices du « être ensemble », continuent d'être foulées du pied.

Ces mécanismes s'inscrivent donc dans une forme de continuité, mais s'actualisent en fonction des besoins du moment. Les modes de pensées opèrent selon un mode binaire de type persécutant - persécuté.

L'ébranlement des cadres, de ces garants qui recueillent tout l'implicite d'une civilisation, atteint plus particulièrement les fondements de l'ordre symbolique : à la loi, qui s'impose à tous et organise l'ensemble, se substituent l'arbitraire et l'anomie.

Ces observations ont fait l'objet de nombreux échanges avec collègues et amis pendant ma « migration algérienne ». Et nous en sommes venus à poser plusieurs pistes de compréhension de tels phénomènes sociaux.

Tout d'abord, la dictature militaro-policière d'influence communiste, en place depuis l'indépendance, a instauré un climat de méfiance, de défiance : tout le monde surveille

¹³ Freud S., (1913) Totem et Tabou – Petite Bibliothèque Payot 1975

tout le monde ; certains disparaissent, d'autres sont assassinés ou plus simplement privés de leurs droits ou biens au fil des années. L'arbitraire règne toujours en maître. Ensuite, l'histoire contemporaine est « kidnappée » par les tenants du pouvoir, érigeant un modèle totalitaire : « soit tu es un héros de la révolution¹⁴ et tu as tout, soit tu n'es rien. »

Aujourd'hui, nous pouvons dire que l'Algérie est une gérontocratie, qui se pérennise, les plus jeunes adoptant le discours des plus anciens, dans un ronronnement qui semble bien huilé, malgré les nombreux grincements sociaux. La préparation des récentes élections présidentielles a été le théâtre d'enjeux de conservation du pouvoir.

Ainsi, si le destin des enfants est de faire mieux ou autrement que leurs parents, comment faire mieux qu'être « des héros ou des martyrs de la guerre d'indépendance » ? Nous avons alors à faire à une génération post-indépendance, qui se montre assez déprimée, sans doute aussi du fait des désillusions successives, des interdits, mais aussi du fait de l'écrasement voulue par la génération précédente, sans compter les effets de la transmission du trauma.

Vient ensuite la violence des années 90. Là encore l'arbitraire et la sauvagerie marqueront profondément les protagonistes en présence.

La nouvelle génération a grandi dans cette violence aveugle, assortie d'une grande incertitude quant au lendemain, un risque de mort imminente à chaque instant, une ambiance de règlement de compte érigé en mode de lien social. S'installe une forme d'habitude au contexte, sans doute comme mécanisme de survie, qui s'exprime notamment par des attitudes affectives figées, congelées¹⁵.

Cette jeune génération manifeste pour une part un désir de rupture, de transformation sociale. L'accès aux technologies de l'information et de la communication, et l'accessibilité des paraboles TV leur permet une ouverture au monde différente. Et la

¹⁴ Une disposition réglementaire datant du début de l'indépendance a octroyé aux combattants de l'indépendance et à leur descendants un certain nombre de privilèges : import-export, licence de débit de boisson et commerces, de taxi et transport, achat subventionné de logement, véhicule... dans le courant des années 2000, le ministère des anciens combattant comptait plus de cartes d'anciens combattant que de population de l'Algérie des années 1960. Ceci indique que très vite, qu'une part de la population s'est saisie, elle aussi de façon perverse, de ce que l'état décrétait comme « bonne identité »

¹⁵ Metraux J.C. (2004) Deuils collectifs et création sociale, éd. La dispute

tendance à la pensée de l'auto-engendrement est grande. Beaucoup sont tentés de renier tout héritage.

L'utilisation des réseaux sociaux participe à l'expression anonyme des souffrances, des vécus d'enfermement, mais témoigne aussi de l'excès, des radicalisations de la pensée dans les représentations et les échanges, expression d'une liberté fantasmée, illusoire.

Dans tout cela, fantasmes et réalités collusionnent souvent, et s'articulent autour des pulsions de vie, des pulsions de mort, des pulsions agressives, rendant parfois longtemps indénouables frustration, privation et castration.

La mort du symbole semble aujourd'hui entraîner la mort du sujet, la pensée se fige, le sujet se tait.

1.2.1.2 La question identitaire

L'identité passe par une assignation nationaliste (en témoignent les manifestations de joies débordantes autour de la qualification de l'Algérie au mondial de foot). Cette identité s'exprime en mode binaire, pour ou contre, n'hésitant pas à faire usage de clivage et déni pour conforter un Moi bien fragile, et un Surmoi social tyrannique.

La langue semble, elle aussi, le témoin de l'incertitude identitaire. L'arabisation voulue dès la fin des années 1970 éprouve des difficultés à s'imposer comme langue nationale, certaines institutions notamment universitaires se trouvent clivées, selon les enseignements, dans les langues qu'elles utilisent. Par exemple, la médecine est enseignée en français, ainsi que les études paramédicales, la psychologie en arabe. Il est dans tout les cas souvent nécessaire de procéder à une mise à niveau pour les étudiants, qui ne sont que peu préparés dans les classes antérieures à ce fonctionnement universitaire.

Le Dardja est donc la seule langue parlée et comprise par tous, sur tout le territoire, mais n'est en rien académique et cela ne semble pas être une préoccupation de la politique linguistique pour le moment. Le dardja procède de la créolisation, manifestation de l'héritage multiple (métissage linguistique entre l'arabe, le turc, le berbère, le français, l'espagnol... à l'image des mouvements d'occupation du pays).

L'institution scolaire, par le contenu des programmes d'enseignements, et par la dichotomie des deux langues utilisées selon les cursus, conduit les jeunes vers un exil intérieur par rapport à leur espace traditionnel d'abord, puis vers un exil extérieur¹⁶.

Arabisants / Françisants, Berbères / Arabes, Blancs / Noirs, hommes / femmes, Musulmans / Islamistes, Nord / Sud, Est / Ouest, sont autant de clivages qui se manifestent à tout moment du quotidien. Les appartenances sont excluantes, exclusives, réduites, clivées, l'histoire est fétichisée autour des martyrs et de la guerre. Le nationalisme est décrété, et le sentiment patriotique exhibé, mais la définition identitaire est toujours aussi difficile ; en témoigne la virulence de certains débats concernant, entre autres, le statut de l'amazighité, et la pensée de la main étrangère derrière chaque position critique.

Autant d'illustrations d'un non-sens quotidien dont chacun s'accorde à le qualifier de « normal¹⁷ » à défaut de pouvoir y donner du sens.

Cet arrière-fond dans lequel j'ai choisi de m'inscrire, s'est révélé à moi pendant mon travail en Algérie, par ce que je ressentirai d'abord comme des attaques successives du cadre, notamment par les métacadres, des attaques des processus de pensée et des possibilités de travail en groupe, que ce soit thérapeutique ou de formation.

Dans ce contexte, ce qui soutient à l'établissement des liens est défaillant. Les espaces intermédiaires peinent à se structurer.

¹⁶ Fonkoua R., (1993) « *Roman et poésie d'Afrique francophone* », revue de littérature comparée 67/1-1993- pp25-41

¹⁷ « Normal » est un mot très largement utilisé, notamment face à une situation de non sens comme pour dire « c'est comme ça, ne cherche pas à comprendre »

1.2.1.3 Mondialisation ou déliaison ?

Pour poursuivre ma réflexion sur ce contexte algérien comme illustration des contextes de départ en migration, et tenter d'en saisir la complexité, je me référerai largement dans cette partie, au travail de F. Nayrou¹⁸ sur l'anomie et la déliaison sociale.

Elle nous rappelle que :

« le lien social est ancré dans la culture, avec pour fonction d'inclure le sujet par et dans un tissage étayant qui le fait exister comme sujet, qui lui donne une identité reconnue par l'autre et qui lui permet de supporter l'excitation que lui cause la présence de cet autre, sans agir immédiatement ses pulsions ».

Par ailleurs, il est établi que les pathologies du Moi peuvent entraîner des régressions à des mécanismes de défense plus archaïque, mis en place devant des situations infantiles dangereuses. La personne peut régresser à la position schizo-paranoïde où l'objet devient persécuteur et il n'y a plus d'altérité structurante, ou encore à la position dépressive avec un effondrement narcissique¹⁹.

Parallèlement un des symptômes possibles de la déliaison peut être la démentalisation. On voit s'installer des troubles de la représentation avec la difficulté de mobiliser l'activité et les formations du préconscient. En témoigne une forme d'impossibilité de penser, accompagnée d'envahissement par des angoisses diffuses. Ne reste alors qu'un fonctionnement opératoire caractéristique de la chute du symbolique : on fait comme c'est commandé, sans appropriation / intériorisation des règles. Et, dans cette débâcle du symbolique, le risque de somatisation n'est pas absent.

Comme le souligne André Green²⁰,

« Toute l'action qui consiste à prendre soin d'un enfant dans l'enfance ou d'un sujet à l'âge adulte, grâce aux soins des parents et des responsables de la société, a pour but essentiel de lier la destructivité ».

¹⁸ Nayrou F. (2011) « L'échec du travail de culture dans l'anomie et la déliaison sociale », RFP Vol 75 n°4, 2011, pp979-993

¹⁹ Klein M., (1921-1945) Essais de psychanalyse, Payot (1998)

²⁰ Green A., (1983) Narcissisme de vie, narcissisme de mort, éd. de Minuit

Que dire alors de nos sociétés au sein desquelles le profit individuel prend la place de la « res-publica » ?

Je rappellerai que, dans certaines régions du monde, et cela semble malgré tout le cas en Algérie, le primat du groupe sur l'individu continue, cahin-caha du fait de la mondialisation, d'organiser l'ensemble. Se pose alors la question de la nature de ces groupes premiers, et de la difficulté à tisser des appartenances à des groupes qui ne seraient pas familiaux, sans se sentir pris dans une forme de conflit de loyauté, et sans prendre le risque d'une exclusion du groupe d'origine. C'est aussi la question des alliances et des liens qui est alors posée.

En Algérie, toute intrusion dans la famille est vécue comme une agression. Les conflits doivent être réglés en famille. Il n'y a pas de place pour l'étranger et certains proverbes en témoignent :

« *Ana maa khouya ou lbarrani issamahna* » (moi avec mon frère et l'étranger doit nous excuser), ou encore « *ana ou khouya ala wlid ammi, ana ou wlid ammi aala el barrani* » (moi et mon frère contre mon cousin et moi avec mon cousin contre l'étranger)²¹.

Ces proverbes me semblent contenir la question des positions persécutoires, des alliances de circonstances, et pactes dénégatifs y tenant, mettant de côté la question du renoncement pulsionnel nécessaire aux liens sociaux. Il contient également la question du rapport à l'altérité.

J'en reviens alors au travail de F. Nayrou (2011). L'anomie qualifie toute forme de dérèglement ou d'absence de cohésion qui pourrait causer un tort à la société ; tout relâchement des règles d'ordre moral ou juridique, mais c'est dans la mesure où elle perturbe la norme, qu'elle devient un phénomène indésirable pour l'organisme social.

Ce terme largement utilisé par les sociologues pour parler de la déliaison sociale nous permet de mesurer les effets d'un tel phénomène sur la vie psychique.

Devenant en quelque sorte anomalie normale, le lien peut se défaire insidieusement dans la continuité apparente des fonctionnements institutionnels, mais avec la perte de

²¹ Moussa, F., Ouandelous, N. (2014). « *Approche familiale et trajectoire des patients, une incursion dans le mythe familiale* » in M. Mebtoul & L. Tenni. *Vivre le handicap et la maladie chronique, les trajectoires des patients et des familles*. Edition GRAS.

la communauté du sens. Un peu comme si la structure continuait à fonctionner pour son propre compte, alors que s'est effacée la profondeur du champ qui lui donnait sa raison d'être, pour tous. Les malentendus et quiproquo sont nombreux, la communication difficile. On peut imaginer comment les personnes peuvent être atteintes de façon différente par cette perte de sens, d'autant que la qualité de l'appartenance de chacun et le degré de son engagement dans le lien sont extrêmement variables, notamment pour les personnes prises dans les problématiques liées aux changements de culture. Nous avons de plus en plus fréquemment à faire à des processus sans sujets pour reprendre R. Kaës (2012)²².

1.2.1.4 Vous avez dit « métacadre » ?

Qu'en est-il des groupes et des institutions ?

Une forme de récurrence s'observe dans le travail de groupe en Algérie. Je parle ici essentiellement des groupes de formation. Horaires non respectés, présence très aléatoires, quel que soit le mode d'inscription dans la formation, et perturbations diverses incessantes (téléphone, allers et venues), et ceci, malgré les rappels du cadre et présentation du dispositif en introduction du travail ensemble.

L'impression première est que nous assistons à une présence en paraître. Se pauser pour penser est difficile, et menace. Très vite la silhouette de la tâche primaire se perd. Finalement, l'important est l'attestation finale de participation, et pas comment on est, ni ce qu'on a fait ou travaillé réellement dans ce lieu et ce temps. Les attaques du cadre sont donc nombreuses. Il semble difficile d'être en groupe, d'y rester. Et quand le groupe parvient à se poser un peu, les attaques verbales circulent alors entre les membres, les jugements fusent, les uns et les autres se marchent sur les pieds de la parole.

Ainsi, être en groupe est dangereux, tout au moins, vécu comme tel, et finit par le devenir. Car, si ce n'est pas le métacadre qui attaque un groupe tentant de s'instituer²³, par des injonctions de présence/absence, les membres s'en chargent ; la destructivité

²² Kaës R., (2012) *Le malêtre*, Coll. Psychisme – Hachette 2012

²³ Hamiche N., (2012) communication colloque « actualité des cliniques institutionnelles » – Paris 13 - 2012

s'exprime alors dans sa forme auto-agressive. Si nous considérons la façon d'occuper cet espace de groupe, comme analogie à ce qui se passe au niveau micro (famille) et au niveau macro (société), nous devons reconsidérer nos positionnements de garant du cadre, aux risques de confirmer une position persécutante, ou de se laisser soi-même entraîner dans son attaque. La malléabilité prend ici un sens renouvelé. Il s'agit de trouver le bon pas de côté qui permette la rencontre, et le travail.

Dans la déliaison sociale, quand le renoncement à des satisfactions pulsionnelles n'amène même pas, en contrepartie, le bénéfice de la réunion des êtres humains isolés en une communauté les liant libidinalement entre eux, la haine à l'égard de la culture peut prendre tout le champ. Et alors que la transformation d'un déplaisir pulsionnel, en nouvel investissement, nécessiterait une importante dépense d'énergie libidinale, survient une déliaison interne qui laisse la place à la destructivité, tandis que la compulsion de répétition peut prendre tout son temps pour tenter d'épuiser l'énergie non liée. La pulsion de mort qui marque la défaite du lien social semble attaquer cette formation qui a une double fonction : d'une part d'offrir une réassurance narcissique par le lien à l'autre, d'autre part, donner la capacité de transmettre à ses enfants des repères propres à les inclure à leur tour dans cette alliance.

Nous pouvons dire alors que la déliaison, et plus exactement l'auto-agression dans le groupe, semble être le processus qui le caractérise en Algérie.

Dans ce quotidien, un sentiment d'urgence en toutes choses nous traverse, on se bouscule : on essaie de passer devant tout le monde ; on prend comme sien ce qui nous tombe sous la main... des conduites qui rappellent les mécanismes de survie, mais qui semblent aussi avoir à faire avec l'emprise, l'impulsion, l'expression d'une rivalité fraternelle peu métaphorisée, une prégnance du fantasme de meurtre.

Je peux à cet endroit lier le sentiment d'insécurité, de fragilisation qui m'habitait à l'arrivée, à un effet contre-transférentiel à mes expériences de groupes de formation. Il ne s'agissait donc pas seulement de ce que j'identifiais comme la fragilisation des défenses du fait de ma situation de migration.

1.2.1.5 Ailleurs, plus largement...

Ma lecture de ce contexte peut, certes, paraître ethno-centrée, mais ne l'est-elle pas forcément, au moins en partie ? Pour la simple raison que je ne peux penser, et comprendre l'environnement dans lequel je me trouve qu'à partir des codes dont je dispose et qui viennent aussi d'ailleurs.

Je rappellerai alors que R. Kaës²⁴, et d'autres²⁵, montrent que les effets d'hypermodernité perturbent largement les référents dits traditionnels qui ne font, eux aussi, plus vraiment sens chez les jeunes générations. Et que la culture aussi se mondialise. Ma position est donc de penser les processus psychiques comme universels, le bain culturel n'étant alors qu'un vecteur, un support dynamique qui, certes, nécessite d'être pris en considération, et dénoué, mais comme décor à des mouvements communs à l'humain.

Ces observations, et la lecture que j'en propose, me semblent témoigner, à propos des contextes dont est issue une majorité de migrants dans le monde, d'un emboîtement complexe, de résonnances entre fonctionnement social, familial et processus de subjectivation.

L'image de sociétés africaines qui se dégagent des textes (littéraire et poétique) est celle de la morbidité générale²⁶. Celle-ci se traduit, soit par la misère matérielle et le dénuement complet qui sont aussi des sortes de régression vers un état archaïque, stade dans lequel l'individu n'est plus habité que par le seul besoin et l'absence du désir ; soit par la misère morale qui s'exprime à travers le manque de dignité des intellectuels, ou l'esclavage féminin, soit par la misère spirituelle que souligne assez bien la naissance de nouveaux lieux de culte.

Comme le pouvoir politique, la société africaine semble fonctionner sur l'absence de repères moraux et culturels²⁷. Les valeurs ancestrales qui donnaient tout son équilibre à l'Afrique autrefois sont en exil, et de cette impossible relation entre le passé et le présent

²⁴ Kaës R., (2012) op.cit.

²⁵ Pour ne citer que celui là, Appadurai A., (2001) *Après le colonialisme, les conséquences culturelles de la globalisation*, Payot

²⁶ Fonkoua R., op.cit.

²⁷ Fonkoua R., op.cit.

nait une labilité d'identité. Devenue objet d'oppression et surtout objet de trafic, l'identité ne représente plus qu'une couleur de peau interchangeable.

Les contextes sociopolitiques et culturels de départ, pourraient se décrire comme des sociétés dites traditionnelles, en pleine mutation. Le groupe est premier sur le sujet, qui ne peut advenir qu'en tant que membre du groupe et y remplissant sa fonction : peu de liberté individuelle et collective, peu d'accès à une évolution sociale, alors que parallèlement, les moyens d'information et de communication rendent accessibles des images venant modifier les représentations et influencer les désirs d'émancipation.

Malgré tout,

« il ne s'agit pas de pur altruisme : que la migration soit temporelle ou spatiale, les proches ont toujours une attente. En cas d'échec du projet migratoire ou de reformulation égoïste, le migrant déchire son mandat et trahit ses mandataires : endetté à leur égard, il devra rendre des comptes, du moins le suppose-t-il.²⁸ »

En conclusion, les dimensions évoquées ici traduisent et rendent compte de l'état actuel du lien social, questionné à partir de ce qui lui reste de pouvoir d'assignation et de traduction des appartenances, à partir de son pouvoir d'ouvrir des constructions d'alliances entre identités et altérités.

Sortir du pays, bruler les frontières et les papiers seraient une façon de se soustraire et de tenter de lier par une quête d'autres codes et langues afin de nommer l'innommable.

²⁸ Metraux J.C., (2011) La migration comme métaphore, éd. La dispute

1.2.2 De l'arrivée aux premiers renoncements

Si mon idée de recherche initiale était de travailler avec les candidats algériens au départ, je me rends vite à l'évidence de la non faisabilité : du fait d'abord de la langue, ma maîtrise de l'arabe dialectale étant limitée ; mais aussi de la difficulté d'identifier les personnes.

Car il existe, dans un certain nombre de pays d'émigration, des associations d'information sur l'immigration ou sur les risques de l'émigration clandestine, ou encore des associations accompagnant le retour ou l'expulsion des émigrés. J'imaginai alors pouvoir rencontrer des personnes en projet de migration.

Il est apparu que l'Algérie faisait exception dans le contexte nord-africain. Ainsi la faisabilité de rencontres dans un lieu identifié, d'anciens émigrés ou des candidats au départ s'est vite avérée difficile.

Parallèlement, la question de la prise en compte des flux migratoires ne semble pas être une priorité politique et peu un objet de recherche. Le positionnement de l'état algérien est clair ; la loi algérienne punit, par de la prison, les personnes tentant de sortir du territoire sans autorisation, et sanctionne sévèrement la présence d'étrangers sur son territoire de façon illégale, malgré la signature des accords internationaux sur la circulation des personnes.

Je tentais de me rapprocher des centres culturels européens, pensant y trouver des candidats à l'émigration, étudiants ou professionnels de la santé, et ce fut le cas. Je n'ai eu avec eux que des rencontres informelles, autorisée par ces centres les jours d'examen de langue pour préparer le départ. J'ai donc renoncé à travailler à partir du public ciblé au préalable. Malgré tout, ces brefs échanges m'ont permis de poursuivre ma réflexion, et d'orienter ma pensée.

J'avais rêvé un dispositif de recherche, je devais me contenter du travail sur le projet de l'ONG comme espace possible de recherche.

Dans le cadre de ce projet, il me sera demandé dans des temps différents, de mettre en place des groupes de parole, et de proposer une permanence de soutien psychologique aux personnes les plus vulnérables.

Un recensement des espaces de vie et de rencontre de migrants avait déjà été établi par une autre organisation, et il y apparaissait que des regroupements existaient dans les différents lieux de cultes de la ville.

Les étrangers trouvent fréquemment asile dans ces lieux. Les différentes paroisses de la région d'Alger sont donc des espaces de rencontre et de rassemblement pour les migrants subsahariens de confession chrétienne. Ils s'organisent ainsi en groupe de prière selon leurs rites et leur langue.

L'église est un lieu de rencontres et d'échanges, notamment commerciaux, de produits des pays d'origine, ramenés par les derniers aventuriers ou par ceux qui font des allers-retours avec le pays. Ce commerce est source de revenus, mais surtout les produits trouvés permettent de maintenir *a minima* certaines habitudes, esthétiques et alimentaires, d'avant la migration. Les lieux de cultes sont donc les lieux de l'asile, du refuge, mais aussi les lieux de la solidarité intercommunautaire, d'une familiarité rassurante. L'exemple de l'église Saint Bernard à Paris en témoigne encore. Les personnes y trouvent là un espace de partage, d'appartenance, quand la migration ou l'exil font vivre de la rupture parfois, de la séparation toujours.

Les femmes se retrouvent volontiers dans les paroisses ; elles sont à l'origine du commerce, et sont souvent plus impliquées dans les communautés.

Ce sont celles que je rencontre initialement, et à qui j'expose mon projet de recherche.

1.2.3 Les dispositifs

1.2.3.1 *Le Photolangage®*

J'ai auparavant utilisé la méthode Photolangage® avec des réfugiés, et dans d'autres espaces thérapeutiques ou de formation. Cet outil de médiation groupal à partir de photos déjà là, invite à différents niveaux de représentations. Les pensées en image et en mot sont sollicitées, l'écart permet souvent aux participants d'expérimenter une forme différente d'espace intermédiaire. Se joue dans le temps du groupe une circulation des représentations, des identifications.

L'introduction d'une médiation avec ce public s'appuie sur l'idée d'une différence quant à la place, et au rapport à la parole et aux affects, dans les cultures.

La mise en groupe permet de figurer de la différence, aussi par rapport aux espaces groupaux connus des participants. La médiation interpose et rétablit un lien entre la force et le sens. Elle implique une représentation de l'origine, elle s'inscrit dans une problématique des limites, frontières, démarcations... La médiation s'oppose à l'immédiat, dans l'espace et dans le temps. Elle est une sortie de la confusion des origines. Elle est coextensive au processus de symbolisation, qui suppose un écart, une fracture réparable. C'est en ce sens que l'on peut dire que la médiation est aussi un processus de défense contre la terreur du corps à corps, de la violence de l'immédiat : celle du besoin, de l'acte, de la pulsion, du meurtre. Elle suscite un cadre spatio-temporel, elle s'inscrit dans une oscillation entre créativité et destructivité²⁹.

Par ailleurs, les dimensions évoquées de la médiation spécifient le travail de la culture en ce qu'il est un processus de médiation entre la violence du chaos et le récit ordonné des origines...

La rencontre avec ce premier groupe fait également suite à une volonté de l'ONG de mieux connaître le public migrant à Alger, d'affiner la perception des besoins et les pistes d'évolution possible du projet, et ce, dans une double perspective : constituer un

²⁹ Kaës R., (2012) *Le malêtre*, Coll. Psychisme, Hachette

recueil de témoignages sur la traversée du désert et les traitements réservés aux migrants aux bords extérieurs des frontières de l'Europe ; identifier des responsables communautaires pour organiser un travail d'information « santé et droits » auprès des communautés.

J'y vois là une occasion d'allier le travail et la recherche, pressée de commencer mon travail de recueil de la clinique.

Je propose une rencontre à des femmes faisant partie du même groupe de prière. Elles sont d'origines différentes, mais toutes francophones. Ce groupe existe déjà.

C'est à l'issue de ce temps d'échange que je leur propose un groupe Photolangage®.

Ainsi, nous décidons d'un groupe ouvert à toutes les femmes du groupe, se déroulant le mercredi avant leur temps de prière, entre midi et 14h. Nous convenons de faire 4 premières séances pour se familiariser avec la méthode, et de voir ensuite quelle ouverture plus large du groupe serait possible. J'y reviendrais plus en détail.

Après coup je prends la mesure de la précipitation dans laquelle j'étais alors, en leur proposant aussi rapidement ce travail de groupe. « Trois ans pour une thèse, ça passe vite ! », me disais-je. Et le temps en Afrique, on en a, quand on est pas contraint de le prendre quoi qu'il en soit... mais le temps de la thèse est un temps du « pays des montres. »

Au delà de cette dimension anecdotique, je souhaite souligner l'écart et parfois le conflit dans lequel on peut se trouver en situation de migration, notamment sur le rapport au temps. Le découpage et l'énoncé du temps sont fonction d'un univers culturel. Je faisais là l'expérience d'une position d'oscillation ambivalente entre le temps chronométré à l'européenne, et le temps extensible de l'Afrique.

J'informe la semaine suivante, le reste des communautés migrantes de mon travail de recherche, au cours des rencontres hebdomadaires de chaque groupe.

Chacun de ces groupes communautaires est, nous pourrions dire, dirigé par un président de communauté (chairman), par lequel passe toute adhésion ou organisation au sein de cette même communauté. Le porte-parole du groupe n'est pas forcément le chairman. Et il semble souvent incontournable de tenir compte de ces organisations instituées pour

accéder au public. Il est important d'avoir l'approbation du chairman pour que les membres puissent participer au projet de recherche.

Cette observation m'évoquera plusieurs choses : le clan, la tribu, son chef et son conseil de sages. Cela sous-entend une dimension persécutoire scellant le clan, la famille. Ce type d'organisation a également pour effet d'alimenter les fantasmes de pactes mafieux régissant la vie de la communauté. Dans ce sens, les propos des ONGs ou instances administratives en témoignent. Trafics et prostitution sont systématiquement mentionnés et prennent une ampleur démesurée, dès qu'un conflit de personnes arrive sur leur scène. Bien sûr que ces situations existent, mais dans la réalité, ni plus, ni moins qu'au sein de n'importe quel autre groupe social, et il me semble important de le redire.

1.2.3.2 Les autres temps de groupe

Deux autres temps de groupes se mettront en place bien plus tard. Il s'agit d'un groupe d'analyse de pratique avec les éducateurs pairs, puis d'un groupe de parole avec les femmes migrantes.

Les éducateurs pairs sont eux-mêmes issus des communautés migrantes, vivent dans les mêmes conditions de précarité administrative et sociale. Ils ont été identifiés comme porte-parole ou chairman au sein des différents groupes communautaires. A partir de là, l'ONG leur a proposé de les accompagner à une meilleure connaissance de l'organisation sanitaire et sociale du pays. Ils deviennent alors des relais, des médiateurs entre institutions du pays d'accueil et communautés migrantes. Ils seront très sollicités par leurs compatriotes, tout en étant eux-mêmes dans des difficultés similaires.

Il semblait intéressant de leur proposer de travailler à l'élaboration de leur fonction sous la forme d'un groupe d'analyse de pratique. Au cours de ces quelques temps de rencontres, tout en étant centrés sur leur fonction d'éducateur pairs, ils auront l'occasion d'évoquer leurs propres parcours de vie, et parfois même les situations de répétition dans lesquels ils peuvent être.

Je n'évoque ici ce groupe qu'à titre d'illustration des fonctionnements groupaux en Algérie. Il y a eu bien trop peu de séances à ce jour pour pouvoir proposer ici une analyse de contenus plus fine.

Ce groupe, *a priori* porté par l'institution ONG, peine à s'instituer. Les séances sont annulées, ou les dates changées du jour pour le lendemain. Ceci a pour effet, quand le

groupe a lieu, que les échanges tournent autour de la qualité des relations entre l'ONG et les migrants. Les conflits sont nombreux, les incompréhensions mutuelles également ; je suis interpellée en position de médiateur « psycho-socio-culturel ». L'ONG oscille entre « tout refuser » ou « tout accepter » de ce qui vient des éducateurs pairs et quand des rencontres institutionnelles ont lieu, l'éducateur qui porte la parole du groupe pendant la rencontre devient alors la « cible à abattre » de l'institution. La fonction phorique de porte-parole devient rapidement celle de bouc émissaire ; elle passe d'un éducateur à l'autre en fonction de leur exclusion du projet.

Le groupe de parole de femmes migrantes est initialement la commande d'une ONG. Celle-ci souhaite leur proposer un espace de causerie, orienté sur leurs conditions de femmes migrantes en Algérie. Cette proposition repose sur plusieurs observations concernant la place de la femme dans la société algérienne, le peu d'accès à l'emploi, la nécessité d'être « mariée » pour être respectée, mais également les violences liées aux genres et à leur position d'étrangères dans un pays fermé depuis longtemps.

Ce groupe est ouvert dans son fonctionnement ; il sera bien plus malmené encore par l'ONG que le précédent. En un an d'existence, seulement trois rencontres ont pu avoir lieu, au lieu des rencontres mensuelles prévues dans le projet.

Ces temps de groupe sont manifestement des espaces de répétition d'une difficulté à faire exister des liens et de l'altérité dans ce contexte social de déliaison ; que reflètent-ils déjà des processus migratoires ?

1.2.3.3 Les espaces de rencontres individuelles

Les espaces de rencontres individuelles sont soutenus par des demandes d'accompagnement psychiques formulées par le bureau local de l'UNHCR³⁰, et par trois des ONGs intervenant auprès des migrants subsahariens en Algérie.

Il s'agit surtout d'espaces de soutien psychique sous la forme d'une rencontre duelle, le nombre d'entretiens est variable et fonction de la disponibilité des personnes sur le

³⁰ UNHCR : Haut Commissariat aux Réfugiés des Nations Unies

territoire. Deux permanences se mettent en place, toutes deux dans des lieux gérés par le diocèse.

Il apparaît par la suite que la rencontre duelle sous forme d'entretien de libre association me permettra de recueillir l'essentiel des informations pouvant amener à l'analyse des mouvements pré-migratoire.

Ces temps de rencontres individuelles me permettent pendant plus d'un an de rencontrer aussi bien des étudiants subsahariens, que des aventuriers.

1.2.4. Singularité de l'approche choisie

En choisissant de m'expatrier en Algérie pour ce temps de la recherche, je m'expose à un certain nombre de situations qui peuvent être communes aux migrants.

Certes le confort initial de ma migration personnelle est assuré par les possibilités professionnelles, mais les situations, auxquelles je suis exposée au fil du temps, trouvent un écho dans la clinique de l'exil et des processus migratoires, également, avec ce que je perçois chez les migrants comme résonnant avec mon parcours, notamment analytique.

Penser la migration et ses processus à partir de mon expérience clinique, mais aussi à partir de l'expérience de migration que je vis, implique de considérer plusieurs dimensions méthodologiques, notamment identificatoires, qui pourraient être trop importantes, et pourraient entraîner des difficultés à discerner le semblable et le différent.

A propos du rapport du chercheur à son objet, les propos de différents auteurs oscillent entre la nécessité de distanciation ou, au contraire, de proximité. La première posture s'inscrit dans une tradition académique lointaine (E. Durkheim, 1895)³¹, alors que la deuxième est plus récente (G. Devereux, 1967)³². Le chercheur se trouve ainsi pris entre

³¹ Lavigne C. (2007) « *A qui appartient l'objet de recherche* », NRP, vol 4- n°2 pp 23-39

³² Lavigne C, op.cit.

l'attitude classique qui veut qu'il s'efface devant ses résultats et le désir de prendre ses responsabilités et/ou d'affirmer sa part de subjectivité.

Une opposition est aussi énoncée entre le discours de l'observateur, relevant de la rationalité explicative, et le témoignage du sujet observé situé dans un rapport émotionnel à son expérience et à sa narration. Une forme de paradoxe se pose alors : la vérité du sujet observé n'existe qu'à l'aune du discours expert, et est révélée par l'interprétation scientifique seule détentricrice du sens ; l'expert connaissant mieux le sujet observé que celui-ci ne se connaît lui-même.

Nous connaissons les risques, pour le chercheur, d'être absorbé, happé, séduit dans et par son objet de recherche, lors de son implication ou de son immersion. Cette position évoque les dangers de la force incontrôlée des affects qui envahissent l'intellectuel, de la fluctuation des frontières entre le désir irraisonné, et la pensée raisonnable, maîtrisée. Ce clivage entre passion et raison ramène à la peur de l'effondrement des frontières entre le corps et l'âme en cours dans nos cultures.

Par ailleurs, la notion anthropologique de souillure ou de pollution rappelle la posture méthodologique inverse, non plus de séparation, mais de rencontre. Elle considère l'aspect nécessaire et dynamique de l'implication du chercheur et de l'utilisation de la subjectivité comme levier et instrument de connaissance.

1.2.4.1 Arguments méthodologiques

Ma position est double, sans aucun doute très proche de l'observation participante de l'anthropologue, selon B. Malinowski³³, comme compréhension de l'autre dans le partage d'une condition commune. Elle me semble plutôt relever du travail de G. Róheim³⁴ - proposant une écoute psychanalytique du fait culturel. Il souligne l'importance du fond psychique commun et veut dégager dans toutes les architectures sociales un symbolisme potentiellement universel. Cette position implique une forme d'immersion, rendant parfois difficile la prise de recul nécessaire à l'analyse, mais

³³ Malinowski B., (1922) Les argonautes du Pacifique occidentale, Gallimard (1967)

³⁴ Róheim G., (1950) Psychanalyse et anthropologie, Gallimard (1969)

facilitant les allers-retours entre mon expérience psychique, et celle de mes sujets d'études. Je reste, malgré tout, chercheur - clinicienne en situation de migration.

Je me heurtais, dans un mouvement de balancier, à des pensées me positionnant, non pas dans la double appartenance, mais dans l'entre-deux problématique : chercheur ou migrant, sujet observant ou sujet observé..., l'un ou l'autre, pas les deux à la fois, au moins, dans ces premiers temps de la recherche.

Je me suis efforcée de reconnaître les effets de ma subjectivité sur mon travail de recherche, de saisir comment celle-ci alimentait ma pensée ; l'une et l'autre, de même que mes expériences de chercheur et de migrante, étant imbriquées.

Ma position ne m'apparaissant ni comme un défaut, ni comme une vertu, j'ai ressenti la nécessité de ne pas passer à côté d'une interrogation, d'un enrichissement, et même d'une obligation méthodologique par la présentation et l'analyse de mon implication.

Malgré tout, la norme de ce type de travail universitaire et la rigueur méthodologique que je ne vis alors que comme contrainte, viendront régulièrement réactiver des difficultés à discerner ce qui appartient aux différents espaces pour les lier.

1.2.4.2 Résistances et limites

Pour étayer mon travail, je me réfère à ce que G.Devereux (1967) affirme :

« C'est le contre transfert, plutôt que le transfert, qui constitue la donnée la plus cruciale de toute science du comportement, parce que l'information fournie par le transfert peut en général être également obtenue par d'autres moyens, tandis que ce n'est pas le cas pour celle que livre le contre-transfert.³⁵ »

Ma démarche « d'aller vers » est, me semble-t-il, le fondement de la position de clinicienne. Être au chevet du patient, disons-nous. Je me rends ainsi au chevet de mon objet de recherche. Cette position, pas si singulière que cela, fait de mon objet de recherche un objet interne et externe. Ainsi, la mobilité des frontières entre

³⁵ Devereux G., (1967) De l'angoisse à la méthode – Ed. Aubier 1996 p.15

l'observateur que je suis et mes sujets d'étude se double d'une mobilité semblable des « frontières de soi³⁶ ».

Le mode de vie, les croyances non familières opèrent une forme de séduction pouvant amener à une critique des siens propres. Les mouvements d'ambivalence entre les deux cultures sont nombreux et au fil du temps, ces mouvements de séduction / répulsion vulnérabilisent, ravivent des angoisses, menacent de saper les défenses, ou encore rendent les problèmes actuels plus aigus. Ces mouvements me semblent également inhérents au travail de recherche.

Quand se pose la perspective du retour, je traverserai des mouvements semblables à ceux de l'arrivée. Perte de sens, angoisse, fragilité... Chacun de mes mouvements internes sera l'occasion d'une élaboration au regard de ma position de chercheur et de migrante.

Au cours de ce type de travail, se mettent inévitablement en place divers types de défenses face à ses mouvements et situations anxiogènes.

G. Devereux (1967) parle du recours aux méthodes et procédés comme pouvant réduire l'angoisse ; par ailleurs, justement parce qu'ils réduisent l'angoisse, ces dispositifs sont souvent systématiquement transformés en de véritables réactions de contre-transfert, conduisant à un passage à l'acte auto-contraignant³⁷.

Plus loin il précise que l'impact traumatique d'évènements ou situations potentiellement anxiogènes décroît sensiblement si on y est préparé, ou si on a « une connaissance sur » la situation avec laquelle on est sur le point de se familiariser³⁸.

Ainsi, la méthodologie ne vide pas la réalité de son contenu anxiogène, mais elle le domestique, en montrant que ce contenu peut aussi être élaboré.

A partir de ces éléments, il me semble que ma précipitation à mettre en place un groupe de Photolangage® dès mon arrivée a opéré dans le sens décrit plus haut. Je connaissais déjà l'outil et une part des processus en lien avec la migration du fait de mes précédents travaux universitaires et expériences analytiques. Il était donc question pour moi de canaliser aussi bien mon angoisse en lien avec ma propre expérience de migration, que

³⁶ Devereux G., op.cit. p.67

³⁷ Devereux G., op.cit. p. 129

³⁸ Devereux G., op.cit. p.130

celle en lien avec la recherche, et enfin, celle liée à la rencontre avec les migrants, avec cette pensée d'une identification facilitée mais peut être trop proche.

Ici se trouve une première butée à mon travail. La collusion de ces différents mouvements inconscients, personnels et intersubjectifs a fait masse. Les choses n'ont pu prendre une place plus ajustée que lorsque j'ai pu aussi clarifier ma position et accepter le temps nécessaire d'adaptation et d'élaboration de ces angoisses du début. Malgré tout, le temps de la recherche et le temps psychique nécessaires à l'analyse fine de l'ensemble de ces éléments ne me permettent pas d'en saisir toutes les dimensions de façon satisfaisante à ce jour encore.

Ce n'est qu'à la mise en place de la permanence de soutien psychologique individuel que j'ai pu me ressaisir, de manière plus apaisée, de mon travail de recherche, et m'inscrire plus sereinement dans la société d'accueil et dans ma position double. Les migrants et moi, étions étrangers, mais avec une étrangeté différente dans la rencontre avec la société d'accueil. L'écart suffisant était ainsi posé.

Il me semble alors que je suis le témoin de la vie du groupe auquel je suis appelée à appartenir et que j'étudie. Je me suis donc efforcée d'accueillir les propos et les réactions de mes collègues expatriés, des migrants, mes propres réactions, et les interactions, dans une attitude de chercheur, c'est-à-dire de les saisir comme des données de recherche.

En conclusion de cette présentation, je dirais que l'implication du chercheur – lorsqu'elle s'inscrit dans son destin personnel – et sa neutralité scientifique, ne sont pas incompatibles. L'élucidation de l'implication m'apparaît même être un garant de la neutralité et de l'objectivité.³⁹ Mais sans doute que la condition du temps, nécessaire à l'élaboration même de l'ensemble, et le temps universitaire, ne rend pas la chose aisée.

³⁹ Lavigne C., op.cit.

Chapitre 2

A PROPOS DE LA MIGRATION : CONNAÎTRE ET PENSER LES PHÉNOMÈNES MIGRATOIRES

2.1. *Un peu d'histoire*

La migration est un fait historique, sociodémographique, économique, politique, et anthropologique. Chaque grand moment de l'histoire de l'humanité est associée à des grandes migrations qui ont aussi fait l'objet de positionnements politiques, qui ont, à leur tour, marqué l'histoire des relations entre les hommes et entre les peuples.

G. Simon⁴⁰ (2008) développe sa pensée de la migration en l'associant aux grandes phases de développement de l'humanité. Depuis homo sapiens, il y a 200 000 ans environ, on retrouve des signes de migrations de populations. Viennent ensuite, les grandes découvertes et l'ouverture du Nouveau Monde. Ce sont, pour G.Simon (2008), les premières phases de la mondialisation migratoire. Parallèlement, la traite négrière, puis son abrogation, constituent sans doute la première décision à l'échelle mondiale en matière de régulation sociale des mobilités. A titre d'illustration, plus de 11 millions de personnes ont été déplacées au cours du marché aux esclaves.

Pour G. Noiriel⁴¹ (2008), la mécanisation des déplacements humains a provoqué un formidable développement de la mobilité à partir des années 1840. La présence et la place des étrangers d'alors, dans la société française, fait l'objet de tentatives de définition, et est déjà un enjeu politique et moral. G. Noiriel (2008) rapporte ainsi la thèse d'un avocat de cette époque, affirmant que « *les lois d'une nation relatives aux étrangers constatent la mesure de sa civilisation* ⁴² ». Le mot immigration s'est alors imposé dans le vocabulaire français au début des années 1880.

Dans les débats sociopolitiques, il est déjà question de rivalités entre ouvriers français et étrangers, de l'étranger potentiellement persécuteur, espion, mais aussi du degré d'assimilation en fonction de la loyauté à la nation, se mesurant à l'aune du respect de l'ordre établi.

⁴⁰ Simon G., (2008) Laboratoire Migrinter – Poitiers- La planète migratoire dans la mondialisation, éd Armand Colin, – 255p

⁴¹ Noiriel G., (2008) « *Naissance d'un problème* », Agone n°40, pp15-40

⁴² *ibid.*

La France est le plus ancien pays d'immigration en Europe. Dès la seconde moitié du XIX^e siècle, une immigration de masse est venue combler les pénuries de main-d'œuvre.

D'abord frontalière (allemande, belge), elle s'est diversifiée à la fin du XIX^e siècle, et plus encore après la Première Guerre mondiale, pour répondre aux besoins de reconstruction du pays. Les immigrations italienne (communauté la plus nombreuse en 1930) et polonaise ont largement contribué à alimenter les secteurs de la mine, du bâtiment et de l'industrie sidérurgique et métallurgique.

Aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale le paysage migratoire s'est diversifié car l'immigration italienne, moins importante que prévue, a été remplacée par une immigration de courte durée, espagnole, portugaise, yougoslave, turque, tunisienne, marocaine et, enfin, originaire des pays subsahariens. L'immigration algérienne, quant à elle, est bien plus ancienne, puisqu'elle a commencé dès la fin du XIX^e siècle.

La question de l'émigration n'est alors nullement interrogée, seul l'intérêt économique des pays d'immigration est considéré. L'émigré n'existe pas, l'immigré est alors représenté comme unique force de production de richesse⁴³.

Le nombre de migrants à travers le monde n'a eu de cesse d'augmenter : 77 millions en 1965, 111 millions en 1990, 140 millions en 1997, 175 millions en 2000. Les pays occidentaux restent attractifs ; mais n'oublions pas qu'environ 60% des migrants ne quittent pas l'hémisphère Sud.

La mondialisation a ouvert de nouvelles voies aux migrations qui sont moins dépendantes des passés coloniaux. Si tous les continents sont concernés, l'Asie centrale et orientale, l'Europe de l'Est et l'Afrique centrale sont devenues depuis une vingtaine d'années de nouvelles zones de mobilité.

La surpopulation, la pauvreté, les crises politiques, les désastres environnementaux, les regroupements à caractère religieux ou ethnique, l'attraction du mode de vie occidental sont les nouvelles causes manifestes de mobilité.

⁴³ Centre national d'histoire de l'immigration

Ce terme de mobilité est de plus en plus souvent utilisé en lieu et place de migration, pour parler des déplacements humains, et, l'apparition de ce terme semble concordante avec la pensée globale de la mondialisation.

Ceux qui migrent disposent de réseaux transnationaux (familiaux, commerciaux, économiques et parfois mafieux) et d'argent pour franchir les frontières, même illégalement. Une seule exception, la migration contrainte, forcée, des réfugiés, qui se déroule pour les trois quarts dans le tiers-monde.

Notre période n'a pas le triste privilège de ces exodes de populations fuyant leur patrie en raison de leurs convictions politiques ou religieuses, ou chassées par les méfaits d'une dictature ou d'un régime d'oppression ou d'autres situations intolérables⁴⁴. Tout au long de l'histoire, les conflits de toutes sortes, qui ne cessent de déchirer les sociétés humaines, ont provoqué de nombreuses migrations forcées. Diaspora, exil, exode, les termes bibliques balisent le vocabulaire et les représentations actuelles des migrations forcées.

D'abord centrée sur le "travailleur immigré célibataire", l'histoire de l'immigration a, petit à petit, élargi ses questionnements à d'autres catégories, comme les réfugiés, les femmes ou les étudiants. Elle a ainsi éclairé la complexité des identités sociales, et la nécessité de croiser l'expérience migratoire avec les distinctions de statuts, de genres, d'origines géographiques ou d'appartenances socioprofessionnelles.

Le profil des migrants évolue également : les jeunes hommes ruraux et peu qualifiés sont désormais rejoints par des jeunes hommes qualifiés, voire très qualifiés des classes moyennes urbaines, des femmes isolées, qualifiées, aspirant à une indépendance, et même des mineurs.

Cette réalité s'explique principalement par deux facteurs : l'aspiration des femmes à gagner plus d'indépendance à travers la migration, et le fait que les femmes sont parfois plus qualifiées que les hommes pour répondre à certains emplois dans des secteurs où les pénuries de main d'œuvre sont fortes, comme les services aux particuliers, ou dans l'éducation, la santé et l'action sociale. Les femmes sont par ailleurs les premières

⁴⁴ Simon G., op.cit. p 95

victimes de guerres ou de conflits politiques, de déplacements liés à des catastrophes écologiques, des famines ou des épidémies. Elles sont aussi des victimes des violences, réelles ou symboliques, faites à leur encontre dans certains contextes culturels. Et il semble que l'accès à l'information ait pour effet de modifier les seuils de tolérances face à ces dernières formes de violence. C'est pourquoi leur pourcentage augmente parmi les populations réfugiées ou déplacées.

Une révolution silencieuse a lieu dans le genre de la migration, et la féminisation de la migration internationale est devenue désormais une réalité sur tous les continents.

2.2. Du côté des sciences sociales

2.2.1 Sciences sociales et migration

V. Piché ⁴⁵ (2013) nous rappelle qu'une théorie migratoire se doit accomplir essentiellement deux choses : expliquer pourquoi les gens migrent ; démontrer dans quelle mesure la migration atteint ses objectifs.

Dans le premier cas, du point de vue des individus, on parle des raisons ou des motifs qui suscitent la décision de migrer ; d'un point de vue plus global, on recherche plutôt les facteurs sociaux et économiques qui poussent les gens soit à migrer, soit à rester sur place. Cette distinction individu-société ou micro-macro traverse le champ migratoire jusqu'à aujourd'hui.

Ainsi, en s'appuyant sur des travaux sociodémographiques nord américains, V. Piché rappelle qu'avant de prendre la décision de quitter son lieu de résidence, l'individu examine les coûts, de même que les bénéfices liés à la migration potentielle. Entrera alors en ligne de compte l'idée d'un « retour sur investissement » résultant des migrations. Ces mêmes théories partent du postulat que la migration est le résultat d'un calcul individuel fondé sur les facteurs d'attraction (lieu de destination) et les facteurs de répulsion (lieu d'origine). Cette évaluation des facteurs s'apparente à l'analyse coûts - bénéfices. Ces facteurs d'analyse ne sont pas sans rappeler la dynamique pulsionnelle ; nous verrons plus loin dans quelle mesure une forme d'analogie est possible.

Certains modèles théoriques introduisent le concept d'opportunité intermédiaire entre le lieu d'origine et de destination. Plus proche de nous, les espaces aux abords des frontières de l'espace Schengen deviennent, de fait, des lieux d'installation, alors qu'ils sont initialement des espaces de transit, de transition.

Dans cette même littérature scientifique, sur les migrations internationales en contexte de mondialisation, il est fait souvent état d'une augmentation semblant propulsée par les écarts économiques de plus en plus importants entre les différentes régions du monde, la scolarisation croissante et les progrès technologiques, en particulier dans les

⁴⁵ Piché V. et al., (2013) Les théories de la migration, INED Paris, 535p

communications et les moyens de transport qui diminuent les obstacles intermédiaires. La réalité statistique nuance grandement ces allégations, étant donné que les immigrés ne seraient au total que 214 millions en 2010 dans le monde d'après les Nations Unies. Ils ne représentent qu'une faible minorité de la population mondiale (3,1%), la plupart des humains vivant donc dans leur pays de naissance. La proportion d'immigrés n'a que très légèrement augmenté au cours des dernières décennies (elle était de 2,9% il y a 20 ans, en 1990, et 2,3% il y a 45 ans, en 1965).

Les approches macro-structurelles mettent plus ou moins l'accent sur le contexte dans lequel se prennent les décisions migratoires. C'est dans le courant des années 1970 parallèlement au développement de l'approche systémique en sciences sociales, que certains schémas analytiques présentent tous les éléments de l'environnement pouvant affecter les mouvements migratoires. Il est intéressant de souligner l'introduction de la notion de sous-systèmes, en particulier celui de la famille, identifiée comme sous-système de régulation et de contrôle des processus migratoires.

Cette approche permet d'appréhender la migration non plus comme un mouvement linéaire et unidirectionnel, mais comme un phénomène circulaire imbriqué dans un système de variables interdépendantes. On parle alors de flux et de soldes, positifs ou négatifs.

Dans le courant des années 1980, l'approche par le genre mettra à jour les spécificités de la migration féminine, et deux thèmes de recherche vont caractériser cette forme de migration:

- le rôle des rapports de genre dans les décisions migratoires et leur impact sur la situation des femmes migrantes ;
- la question de l'immigration féminine autonome.

Dans le premier cas il s'agit essentiellement de développer une théorie spécifique de la place des femmes dans la société. Cette construction théorique démontre que la division sexuelle du travail, qui assigne aux femmes l'essentiel du travail domestique, les place dans une position subordonnée, restreignant leur mobilité géographique. L'approche féministe considère le genre comme une construction sociale qui se réfère au patriarcat comme système hiérarchique de pouvoir, de domination et de contrôle, et qui donne aux hommes un accès préférentiel aux ressources économiques et sociales. La migration des

femmes s'inscrit donc dans ces rapports de pouvoir, et, les recherches examinent non seulement la manière dont ces rapports façonnent les décisions migratoires des femmes, mais aussi comment la migration féminine peut changer le système patriarcal⁴⁶. Deux profils se dégagent quant à la migration féminine : celles qui suivent ou rejoignent leur mari, et pour la migration autonome, des femmes souvent déjà marginalisées dans leur propre société, parce que veuve, répudiée, divorcée, ou mère célibataire...

Il se dégage également de certaines de ces études deux stéréotypes : la migration des femmes serait davantage due à des raisons individuelles, privées et familiales, tandis que celle des hommes s'appuierait sur des facteurs externes, publics, économiques.

Dans les années suivantes, les travaux de recherche vont essentiellement faire état des effets macro-structurels de la migration, s'intéresser aux dimensions économiques et politiques majoritairement dans le pays d'accueil ; quelques travaux font état des effets de la migration sur les lieux d'origine.

2.2.2 Raisons et représentations de la migration

Il ressort de ces travaux sur la question des motivations au départ, que « chacun » se livre régulièrement, au sein de son groupe de référence, à des comparaisons entre ses revenus et ceux des autres. Ces comparaisons génèrent des coûts et des avantages psychiques, des sentiments de privations ou de satisfactions relatives, que nous explorerons plus avant. Ainsi une personne se déplacera d'un lieu à un autre pour changer de position dans son groupe de référence, ou pour changer de groupe de référence. Cette observation ne fait-elle pas de chacun d'entre nous un migrant ?

Selon ces approches, et d'une façon générale, une personne souffrant davantage de privation sera plus encline à migrer. Nous pensons alors à la relation possible entre privation, manque et castration.

La théorie de la migration de travail tente d'expliquer les raisons pour lesquelles le migrant et sa famille s'engagent volontairement dans un arrangement contractuel

⁴⁶ Morokvasic M., (2013) in Piché V. et al., Les théories de la migration, coll. les manuels, Ined – Paris, – p.261

mutuellement bénéfique qui exclut une partie (le migrant), et identifie les conditions dans lesquelles le contrat s'applique. Migrer induit un coût monétaire mais aussi un coût psychique. Et l'organisation du départ met en évidence ces dimensions. Et comme il est fréquent de parler du bénéfice monétaire de la migration il est aussi possible d'évoquer le bénéfice psychique dans ce processus.

Aujourd'hui, comme à d'autres périodes de l'histoire, des femmes et des hommes, jeunes et moins jeunes, de conditions sociales différentes, vont chercher ailleurs ce qu'ils ne trouvent pas là où ils sont nés. Pour de multiples raisons, ils se déplacent, refusent le sort qui leur est réservé, ou cherchent de meilleures conditions de vie. Ils tentent ainsi de résoudre toutes sortes de problèmes et se heurtent aux multiples obstacles que connaissent celles et ceux qui, un jour, se décident à quitter les lieux qui les ont vus naître.

Ces multiples difficultés rappellent constamment qu'on ne saurait s'affranchir aisément des appartenances culturelles ou des frontières de toutes sortes, et peut-être en écho aux processus de différenciation, condition et préalable à l'émergence d'un « Je ». Car même si on n'est pas satisfait de son sort, on n'éprouve pas pour autant l'envie ou la nécessité de quitter son lieu d'origine, sa famille, son environnement social et culturel.

« Dans la mesure où la présence de l'immigré est une présence étrangère, les illusions associées à cette présence et qui en sont même constitutives peuvent s'énoncer de la sorte : pour commencer, l'illusion d'une présence nécessairement provisoire (et, corrélativement, si on se place du point de vue de l'émigration, illusion d'une absence elle aussi provisoire) alors même que cette présence ou absence provisoire en droit s'avère dans les faits et toujours après coup, comme une présence durable, voire définitive ; illusion que la présence est justifiable de la raison ou l'alibi : le travail. »⁴⁷

⁴⁷ Sayad A., (1991) L'immigration ou les paradoxes de l'altérité, éd. Raisons d'agir 2006 - p.23

L'immigration n'a de sens et n'est intelligible pour l'entendement politique qu'à la condition qu'elle soit source de « profits », ou pour le moins, que les coûts qu'on lui impute n'excèdent pas les profits qu'elle peut procurer. (Sayyad A. 1999)

Le plus souvent, ces questions relatives aux migrations, se déclinent en tant que problèmes. Ainsi, parlera-t-on par exemple des clandestins principalement sous l'angle du statut juridique et de la transgression, au détriment des raisons qui incitent les personnes à prendre le risque de la clandestinité et les questions qui accompagnent cette démarche.

Dans les représentations actuelles, le migrant détiendrait une identité assignée à la différence. L'expérience migratoire, inscrite dans la durée, n'est pas sur le plan de l'être, une démarche anodine ou neutre dont on ressortirait identique ; elle modifie profondément le sentiment identitaire, en d'autres termes « on ne migre pas impunément »⁴⁸.

Leur identité se modifie dans un processus long, parfois douloureux, mais toujours créatif. Sur le plan identitaire comme dans le domaine de l'affectif, un travail s'opère en profondeur, souvent inconscient. D'abord s'opère un travail de perte et de deuil par rapport aux liens sociaux au lieu de l'origine, puis un travail d'adaptation, même minimum, à l'espace de vie quotidien à l'étranger. Ce travail est aussi un travail d'acquisition de nouveaux repères, voire d'appropriation des normes, des valeurs de la société d'accueil. En bref tout un processus de recomposition est induit par l'extraordinaire mise en mouvement des affects et du travail culturel, réalisée dans et par la migration internationale. Entre l'envie de reconstituer, ici, la vie de là-bas et le sentiment d'être en suspens entre deux mondes, les immigrants gardent des liens à la fois matériels et immatériels avec leur pays d'origine. Ces liens façonnent la nouvelle vie ailleurs.

« L'émigration, pour ne pas être pure absence quant à l'origine, appelle une forme d'ubiquité impossible : continuer à « être présent en dépit de l'absence », à être « présent même absent et même là où on est absent » ; ce qui revient à « n'être que partiellement absent là où on est absent » ; c'est le sort ou la

⁴⁸ ibid.

paradoxe de l'émigré – et, corrélativement, à « ne pas être totalement présent là où on est présent, ce qui revient à être absent en dépit de la présence », à être « absent (partiellement) même présent et même là où on est présent »- c'est la condition ou le paradoxe de l'immigré.⁴⁹ »

Enfin, le désir, le besoin dans la nécessité de mobilité économique et sociale qui se réalise par la mobilité interne, à l'intérieur du cadre étatique est d'une ampleur sans commune mesure avec celle des migrations internationales. L'espace a donc investi le monde de nos représentations, depuis « l'espace d'intimité » jusqu'à celui de la mondialisation. Il est devenu l'une des catégories efficaces pour penser « l'être au monde », décalant et subvertissant au passage la référence fondamentale au temps et à la durée qui avait constitué l'un des fils d'acier des cultures précédentes.

La migration change de visage en fonction des nouveaux modèles économiques, mais aussi par l'avènement des moyens de déplacement et d'information. Les trajets s'allongent dans l'espace et dans la durée, se diversifient.

Dans l'essentiel des entretiens recueillis lors de récentes études notamment dans le Maghreb⁵⁰ et en Europe, les migrants clandestins évoquent constamment l'impossibilité de trouver un emploi et l'absence de toute perspective d'insertion professionnelle comme étant les premiers facteurs qui les poussent à partir. Sans avenir, les jeunes ont le sentiment de mourir lentement dans leur pays. Emigrer est pour eux une alternative à la situation que leur offre leur pays. L'émigration est d'abord vécue comme un refus de la dévalorisation de leur condition d'être humain et une révolte face à la déchéance. Dans cette perspective, émigrer devient une quête individuelle et une affirmation de soi. Le malaise ressenti par les jeunes s'est accentué depuis un certain nombre d'années sous l'effet des changements importants intervenus au sein de la plupart des sociétés et familles notamment africaines. L'urbanisation croissante et son corollaire qui est la montée de l'individualisme conduisent à la nécessité de se prendre en charge dans une société pourtant en crise. La migration paraît être un élément important pour le salut. Dans les familles, les mécanismes de solidarité s'affaiblissent chaque jour du fait de

⁴⁹ Sayad A., (1999) *La double absence*, Seuil, 426p

⁵⁰ Khaled N., (2013) « *Adolescents Harragas* », *Adolescence*, 31/3, pp699-709

l'approfondissement de la crise économique et de la progression de la pauvreté. L'image du jeune chômeur qui se couchait et se réveillait tard, qui était assuré de prendre ses repas quotidiens, qui buvait tranquillement son thé à longueur de journée en écoutant de la musique, tend à disparaître progressivement. Le regard des autres pèse de plus en plus sur le jeune chômeur et le contraint à sortir de la maison. Ce regard devient inquisiteur dans les familles polygames où la rivalité entre les demi-frères est la règle. Le départ d'un demi-frère en Europe est une raison suffisante pour faire la même chose. C'est aussi sur fond de rivalité entre coépouses que les mères de familles encouragent leurs enfants à émigrer. Elles participent d'ailleurs souvent au financement de leur voyage à partir de l'Afrique centrale, de l'ouest ou du nord vers l'Europe et au delà.

2.2.3 Une catégorie à part ? Les réfugiés

« Est définie comme «réfugié », toute personne qui, craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité ou de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays ». Art 1^{er} de la Convention de Genève, 1951

Ainsi il est dit que l'attaque de ce qui fonde l'humain dans ses appartenances, ses filiations et affiliations est susceptible de l'exclure de ces mêmes lieux.

Le terme d'exil trouve toute sa puissance de nomination puisque ce mot désigne par son préfixe « ex » le dehors, et le suffixe « il » la notion de lieu dans la langue française.

Les motivations d'exil sont souvent semblables, et s'en suivent des difficultés de vie dues aux pressions subies, menaces incessantes, harcèlements, qui n'en finissent plus.

Au-delà de l'aveu, la violence d'état, la violence institutionnalisée a pour but de désaffilier le sujet de son groupe d'appartenance, et, de fait, l'exilé est un homme tenu de vivre loin des siens, tenu de quitter son espace familial de vie. La violence meurtrière instituée au lieu de l'origine expulse, exclut.

L'exil vient surajouter de la difficulté dans la survivance. L'exil replonge le sujet dans la néantisation possible de son origine : « je vais tout perdre ». L'exil est une absence. Ainsi, l'exil peut être vécu dans l'univers morbide de la faute. L'exilé a fui les siens, voire parfois lui-même. Se séparer de sa terre natale, de ceux qu'on aime, c'est mourir un peu soi-même, c'est mourir pour survivre.

« C'est pourquoi la clinique de l'exil apparaît de façon si fondamentale comme une clinique de la filiation et de la transmission transgénérationnelle »⁵¹.

C'est une partie de soi-même que l'on perd ou risque de perdre dans le deuil. On est en danger d'être à son tour entraîné dans la mort par cette partie de soi-même intimement liée à l'objet. Dans le deuil, on doit se décider soit à mourir avec l'objet, soit à survivre en se séparant de lui.

Les exilés portent cette absence toujours suspecte dont parle si bien A. Sayad (1999), « *cette faute originelle qui est consubstantielle à l'acte d'émigrer* ». Acteurs de la rupture avec le groupe d'appartenance, ces individus ont un fantasme d'illégitimité. Ils vivent le déplacement comme une indignité, une malédiction, une chute infinie, sans aboutir nulle part. On parle parfois de la culpabilité du survivant à leur endroit.

Avec la nostalgie, l'exil s'inscrit dans la temporalité. Le temps de l'exil installe l'exilé dans une évolution désormais tout autre, fixe le sujet et l'oblige à redémarrer une nouvelle chronologie constituant le contenant d'une nouvelle mémoire⁵². Dans ce sens, on peut dire que l'exilé est l'homme contraint à mourir à sa condition primaire pour renaître autre. L'exil est donc le lieu d'une épreuve durant laquelle la réalité interne de l'histoire d'une vie ne peut parler et lire son point d'origine qu'à partir d'un point étranger, qui la brouille et aussi la refonde.

Pour ces peuples arrachés à leurs territoires, le déménagement ou mieux le besoin de déménager devient un réflexe de survie à leur dislocation originelle.⁵³

⁵¹ Benslama F., (1997) « *Les transfuges* » in Quelle identité dans l'exil, p.23

⁵² Nathan T., (1986) « *Trauma et mémoire* », Nouvelle revue d'ethnopsychiatrie, n°6 pp 7-18

⁵³ Dériverois D., (2006) « *entre déracinement et déménagement...* » actes du colloque international la transmission des connaissances - Alexandrie

Le travail de liaison et de réappropriation de l'espace peut se lire à travers des symptômes tels que violences individuelles, groupales, nationales, troubles du comportement, instabilité sociale, politique, crise d'identité... L'exilé, ne se reconnaissant pas dans le fonctionnement social que son pays a adopté avec la répression, n'appartenant pas vraiment à un autre, se vit comme «apatride » (a-patris, pater : sans père). Cette apatridie consiste notamment en la perte des codes de lecture à partir desquels la société était décodée, en une désaffiliation.

La situation des exilés dans le nouveau pays est complexe. Ils ne viennent pas « faire quelque chose », mais, amers, pleins de ressentiment, frustrés, ils fuient où sont « expulsés de quelque chose ».

Ainsi, parfois, au lieu d'être vécu comme un lieu « salvateur », le lieu de l'exil est ressenti comme la cause des maux dont souffre l'exilé, alors qu'on idéalise le pays natal, sans arrêt et avec nostalgie, clivant, par là, les raisons même de l'exil.

2.2.4 Le mythe et le voyage

Le décalage entre le vécu quotidien des migrants potentiels et l'image qu'ils se forgent de l'Europe par exemple, crée un « imaginaire migratoire » qui alimente à son tour le désir de partir. Dans le discours des migrants clandestins, on observe une « envie d'ailleurs » très forte, le « rêve d'Europe ». Comme le résume un jeune émigré rapatrié d'Espagne : « *en Algérie, c'est la misère, et l'Espagne c'est le Paradis* ». Les migrants pensent que la réussite est au bout du voyage et que la fin justifie les moyens. Face à ce qu'ils considèrent comme l'archaïsme de leur propre société, les jeunes perçoivent l'Europe comme un eldorado. Cette perception est alimentée par les télévisions qui présentent les pays européens à travers des images de richesse, de liberté et de bonheur. Le choix et la décision de partir des candidats à l'émigration clandestine sont aussi influencés par l'image que propagent les émigrés en vacances dans le pays. Les émigrés qui reviennent au pays sont perçus comme des modèles de réussite. Ils circulent à bord de belles voitures, possèdent dans certaines localités rurales les plus grandes maisons. Ils font étalage de biens matériels acquis ailleurs. Aux yeux des jeunes restés au pays, ceux qui sont partis ont réussi très vite. Réussir veut dire construire sa propre maison, se marier en organisant une grande cérémonie, financer le pèlerinage de ses parents et

circuler dans de grosses voitures. Peu importe les conditions de cette réussite apparente, et son authenticité. La plupart des candidats à l'émigration ont d'ailleurs une représentation assez fine des difficultés qui peuvent les attendre de « l'autre côté ». Les discours des immigrés de retour, aussi bien que des associations informant sur les risques et les difficultés de vivre ailleurs ne changent rien.

« Ils nous disent qu'ils souffrent là-bas, qu'ils sont mal considérés, et on le voit à la télé, mais tout ça là, ça peut produire un autre effet : moi je crois plutôt qu'ils veulent garder le gâteau pour eux seuls. Ils essaient de nous décourager parce qu'ils ne veulent pas le partager avec nous. S'ils souffraient vraiment, pourquoi ne rentrent-ils pas ? »⁵⁴

Ces signes extérieurs, de richesse apparente, amènent de plus en plus de jeunes gens à vouloir s'expatrier pour gagner de l'argent eux aussi, et imiter ces émigrés. Dans les sociétés de départ, il existe une forte considération pour les émigrés. De nombreuses familles, vivant décemment, comptent des émigrés parmi leurs membres. Cela a un impact très important sur les mentalités. Beaucoup de jeunes pensent qu'il leur faut aller en Europe pour réussir leur vie. Dans cette perspective, la fin justifie les moyens. Un jeune confiait :

« en me lançant dans la migration clandestine, j'ai 50% de chance de mourir dans le désert ou dans l'Océan et 50% d'atteindre mon objectif. Or, en restant au pays, je suis presque sûr à 100% de mourir à petit feu. »⁵⁵

C'est la recherche de l'accès au développement humain, à la dignité et au respect, cette marche vers l'espoir, qui met en mouvement, annuellement des milliers de migrants à travers le monde, et les amènent à partir, malgré toutes les difficultés, et les obstacles de toutes sortes.

Il apparaît nettement dans ces réflexions que la question de « l'avoir » prime sur « l'être », en vient même en superposition - confusion. Avoir serait non différencié d'être.

⁵⁴ Propos d'un jeune homme recueilli lors d'une rencontre d'information sur mon travail de recherche

⁵⁵ extrait d'un témoignage vidéo posté sur internet à partir du terme « Harraga »

Quels sont alors - des mois ou des années avant que le corps ne se mette en route ou n'en ait même conscience - l'événement, l'instant, et le motif, pour lequel le raisonnement conclut qu'il ne reste aucune alternative ? Quel est ce point de non-retour où l'esprit commence le parcours en silence. Bouger ou succomber ?

2.2.5 Quelques données socio-statistiques

2.2.5.1 L'enquête en Algérie⁵⁶

Dans le cadre d'un projet humanitaire d'accès aux soins des migrants, mené par Médecins du Monde⁵⁷ en Algérie, nous avons élaboré, testé puis diffusé un questionnaire devant nous permettre de dresser un profil des migrants présents sur le territoire algérien⁵⁸.

Cette enquête a été réalisée auprès de 224 migrants, d'origine subsaharienne pour la très grande majorité, présents dans le nord de l'Algérie : Alger, Oran et Annaba.⁵⁹

Dans ce panel, nous retrouvons 53% d'hommes, et 47% de femmes. La moyenne d'âge est de 30 ans. 60% d'entre eux décrivent leur milieu familial comme stable (couple parental, fratrie d'une moyenne de 4 enfants).

Il apparaît, dans ce travail, qu'une majorité de migrants ont atteint le niveau scolaire secondaire (49%) voire supérieur (19%), et décrivent la situation sociale de la famille comme précaire à 57%, malgré l'emploi occupé par les parents (89%). En revanche, 45% environ étaient eux mêmes en situation de chômage.

51% sont célibataires, et 66% ont déjà des enfants qu'ils ont parfois laissés à la charge de la famille au pays.

Parmi les raisons invoquées pour justifier leur parcours migratoire, 40% parlent de raisons économiques, et 41% de conflits ou désaccords familiaux, dans l'idée d'assurer un avenir différent à leurs enfants. Une relation significative est notée entre les raisons du départ sur la route, et la situation familiale personnelle ; tout comme une relation

⁵⁶ Annexe 1

⁵⁷ Médecins du Monde, Organisation non gouvernementale plus loin cité MDM

⁵⁸ Annexes 1

⁵⁹ Annexes 2 résultats enquête MDM

significative apparaît entre l'état de santé mentale perçue et la situation familiale d'origine.

Dans l'ensemble, seulement 50% d'entre eux souhaitent quitter l'Algérie et parfois espèrent encore atteindre un pays européen.

La différence de sexe sur l'ensemble de ces différentes questions n'était pas significative.

Les raisons économiques restent importantes comme raisons apparentes de migrer, et la question de l'argent de la migration fait l'objet d'études régulières.

2.2.5.2 La migration et l'argent

Les transferts monétaires ont des effets divers sur la vie économique et sociale des villages ; le phénomène migratoire construit une économie et une société nouvelles. Des changements sont notés dans les habitudes de consommation chez les familles d'émigrés : on assiste à un accroissement quantitatif et qualitatif dans la nourriture ; de nouveaux besoins se créent.

Des investissements de nature «sociologique» sont réalisés : construction de maisons en dur, mariage avec dot substantielle, construction de mosquées-cathédrales. Ceci génère un esprit de compétition, débouchant sur des rivalités intra - et inter – villageoises ; une autre rivalité, ou plus exactement de l'envie, s'exprime parfois ouvertement à l'encontre des émigrés. Ils sont tantôt « ni – ni » (ni d'ici ni de là bas), tantôt attendus ou rejetés, la relation avec les émigrés est plus qu'ambivalente. Elle semble faite d'envie, de sentiment d'abandon, de rancœur, d'espoir, d'attentes...

L'injection de l'argent des émigrés bouleverse l'agencement des rapports sociaux traditionnels ; certaines valeurs ancestrales sont remises en question : le pouvoir gérontocratique vacille sous les coups des innovations techniques. Un climat de méfiance s'établit entre résidents et émigrés, ce qui a pour conséquence de bloquer certains projets de développement.

L'argent vient également en don et règlement de dette réelles et symboliques, dans des relations intrafamiliales et sociales qui restent à éclaircir. Cette dimension symbolique de l'argent est alors à prendre en considération dans l'ensemble des discours sur la

migration. L'argent et la question économique de la migration peuvent également être interrogés dans leurs dimensions psychiques.

2.3. Migrations volontaires

2.3.1 Le sujet des affects dans la migration

L'affect ne connaît pas les frontières, la recherche migratoire contemporaine pratiquée par les autres disciplines ne semble guère s'être intéressée à l'analyse du rapport affectif aux lieux et à l'espace dans la migration contemporaine. Pourtant, tout un monde d'affects et de sentiments n'est-il pas mis en jeu par la migration, mobilisé tant par la mise à distance, la séparation, l'éloignement, le déracinement que par l'attachement aux personnes et aux lieux, enracinement aux territoires géographiques et sociaux d'origine, comme avec les territoires géographiques et sociaux de fixation, voire à ceux de l'entre-deux.

L'expérience migratoire exige des ressources psychiques importantes et donc une forte mobilisation des affects.

« Quitter son pays natal, sa culture, sa famille, son mode de vie. S'exiler, endosser le statut de l'étranger. Se refaire un foyer dans une terre d'accueil. S'adapter. Adopter. Se faire adopter. Changer de langue, de culture, de métier. Changer tout en restant soi-même. Se renouveler. Devenir étranger dans son pays natal sans être autochtone dans sa terre accueil. Un travail de maturation qui exige du temps : dans la migration, le corps précède l'âme, l'âme chemine plus lentement, et le corps en avant doit lui laisser le temps. »⁶⁰

Nous constatons que la puissance du lien affectif avec les lieux ou le pays d'origine est une des réalités les plus structurantes des champs migratoires ; la force de la mondialisation affective constitue l'une des trames essentielles des relations migratoires à travers la planète. Au sud comme au nord, nombreuses sont désormais les familles dispersées mais non désunies.

⁶⁰ Simon G., op. cit. p150

« C'est à l'intérieur d'un système familial multipolaire que la circulation trouve à la fois sa faisabilité et son sens.⁶¹ »

Actuellement, les raisons économiques ne sont pas premières dans l'amorce des parcours migratoires ; les migrants cherchent avant tout à s'émanciper des contraintes sociales et culturelles de leur milieu d'origine. L'argent n'étant qu'un moyen d'y parvenir.

Chez les filles sans formation professionnelle, le refus du mariage forcé, le divorce, le désir de ne pas rester dans un foyer désuni, la volonté de réussir par soi-même, la recherche d'une liberté individuelle refusée par des structures traditionnelles encore trop rigides, sont des facteurs sociologiques et culturels qui expliquent les départs en migration isolés, indépendants ou très peu dépendants des mécanismes de régulation et d'ajustement à l'espace économique.

Chez les garçons, la migration se présente aussi comme un parcours initiatique, où « l'aventurier » (c'est en ces termes qu'ils se définissent) part à la découverte du monde avant de réintégrer, quelques années plus tard, sa société d'origine mais avec un statut souvent supérieur à celui qui aurait été le sien s'il était resté. « L'aventure ». Quel joli mot employé aussi par les femmes pour dire leur désir de découverte du monde jusque là virtuel.

⁶¹ Simon G, op. cit. p156

2.3.2 Une forme contemporaine de migration : l'aventure

« On meurt seul en cours de route, mais on part souvent à l'aventure pour les autres. »⁶²

Les migrants rencontrés dans le cadre de ce travail se définissent eux-mêmes comme des « aventuriers ».

« Aventuriers ». Cette désignation, qui s'est répandue dans la plupart des pays d'Afrique francophone, s'applique, de façon un peu simpliste et généralisante, aux migrants cherchant un passage clandestin à destination de l'Europe, mais elle prend des significations très différentes selon les situations de discours et les interlocuteurs, en fonction, notamment, de son emploi de façon auto-référentielle, ou comme une catégorisation imposée de l'extérieur⁶³. De façon vague mais néanmoins significative, ce terme désigne un migrant pour qui le projet de voyager, le désir de voir le monde et les mobiles personnels comme la réalisation de soi priment sur le projet économique. On peut aussi dire, pour reprendre les termes d'un de nos informateurs, qu'un aventurier, c'est celui qui est sorti « sans raison » ; sans raison autre que celle précisément du désir d'aventure. Ceci veut dire aussi sans pouvoir rendre raison de son émigration en la situant dans un ordre familial ou une chaîne migratoire dans laquelle le migrant est dans une position de bénéficiaire, d'obligé et de débiteur, en tout cas de comptable de son émigration vis-à-vis de son groupe.

C'est là un énoncé typique du discours de l'aventure et des aventuriers, qui peuvent précisément être définis comme ceux qui cherchent leur « chance », sur la frontière ou en errance de frontière en frontière.

Pour l'aventurier,

« la réalisation de soi prime sur le projet économique si bien que la recherche d'un emploi stable ailleurs ne fait pas forcément partie des scénarios envisagés ; l'aventurier préfère se débrouiller, recourir à l'économie de cueillette quand il ne parvient pas à trouver un travail ponctuel... Vivre en aventurier

⁶² Diome F., (2006) *Le ventre de l'atlantique*, éd. Anne Carrière

⁶³ Streiff Fenart J. et Poutignat P., (2006) « *De l'aventurier au commerçant transnational* », Cahiers de la Méditerranée, n°66,

est très absorbant, exige beaucoup de l'individu pour qu'il fasse place à un autre ordre de préoccupations. Influencés par le contexte néolibéral où la recherche sauvage du profit par l'individu solitaire est érigée en valeur suprême, ces « nouveaux aventuriers de l'Europe » ont bien l'intention de « grandir leur nom » par n'importe quel moyen, en restant « chacun dans son chacun ». L'aventure constitue donc une forme particulière de l'expérience migratoire, et doit être aussi interrogée dans ses déterminations imaginaires⁶⁴.

L'aventure migratoire appartient aussi parfois à une geste épique, portée par des imaginaires qui peuvent transformer des contrées d'Afrique centrale en territoires où des fils de paysans se retrouvent élevés au rang de « héros ». Autrement dit, revendiquer l'aventure, c'est faire savoir qu'on recherche certaines valeurs en soi et non plus autour de soi, dans la famille, dans la société, institutions qui, dans leur configuration actuelle, ne permettent plus véritablement de renouvellement identitaire.

L'aventure migratoire est bien envisagée comme une étape dans la vie d'un homme au même titre que son installation.

Ainsi du mythe de l'eldorado, de l'immigré ayant réussi ailleurs, nous passons au rite. L'aventure est décrite comme un passage, limité dans le temps, ayant vocation d'aguerrir l'aventurier(e) à sa vie d'homme ou de femme responsable. Ce rite est un système codifié de pratiques, comme pour l'Afrique subsaharienne « la traversée du désert », sous certaines conditions de lieux et de temps, ayant un sens vécu et une valeur symbolique.

⁶⁴ Bredeloup S., (2008) « *L'aventurier, une figure de la migration africaine* », Cahiers internationaux de sociologie, 125/2, 2008

2.3.3 La migration comme rite ou figuration de processus

Parmi ces nombreux rites qui accompagnent nos vies, certains occupent une fonction singulière du point de vue psychique.

Certains relèvent du culte négatif et consistent en démarches et en épreuves conditionnant l'accès au culte positif ; ce culte négatif est constitué d'un ensemble de tabous, d'interdits.

Les rituels interminables, à l'image d'une aventure proche d'une errance sans fin, sont une façon de supprimer la différence entre le passé et l'avenir, comme s'il ne s'était rien passé. La fonction du rite apparaît ici comme une qualification du temps, ainsi qu'une suppression de la possibilité d'une déception du désir.

Le rite au quotidien est susceptible de reprendre et transformer le temps pour le nouer en histoire. Car le but pratique de tout rituel semble être de poser les vraies limites de l'identité et de la différenciation⁶⁵. En morcelant et répétant des opérations qu'il détaille à l'infini, et qu'il répète sans se lasser, le rituel nourrit l'illusion qu'il est possible de remonter à contre sens du mythe, de refaire du continu à partir du discontinu.

La migration peut donc se représenter comme un rite d'initiation, de passage, qui dure plus ou moins longtemps, et qui consiste en un affaiblissement corporel et mental du novice, sans doute destiné à lui faire perdre toute mémoire de sa vie enfantine. Le rite du voyage et de la traversée de la mer nous amène alors à penser le voyage et l'arrivée comme une figure de l'auto-engendrement. Ulysse revient autre.

Les conduites rituelles peuvent également être des symptômes, entre répétition du même ou de l'identique.

Parmi les fonctions majeures du rite, nous retrouvons notamment la recherche d'une maîtrise du mouvant et de réassurance contre l'angoisse, une fonction de médiation avec le divin ou avec certaines forces et valeurs occultes ou idéales. Nous en viendrons donc à questionner la nature de l'angoisse, les valeurs idéales, à partir de ce type de réponse que peut être l'aventure migratoire.

⁶⁵ Bousquet F. et al., (1981) *Le rite* – coll. Philosophie, Institut catholique de Paris, Beauschene, 245p. 1981

Ces passages génèrent une forme d'affiliation, de reconnaissance du passage et de ces effets sur les personnes. Freud voyait dans le rite un phénomène secondaire produit par un traumatisme⁶⁶. Il s'agira alors d'explorer l'avant - coup.

L'aventure migratoire s'identifie aux risques encourus et à l'intensité de la vie « vécue »; elle permet à l'homme d'advenir et de s'aguerrir. C'est bien la mort qui constitue, comme l'écrit V. Jankélévitch (1963), « *le précieux épice de l'aventure* ⁶⁷ ». L'aventure n'est pas concevable sans l'éventualité de la mort. Nombre de migrants se sont égarés en cours de route, « sont tombés dans l'aventure » et ont achevé leur parcours dans les déserts, les forêts ou les mers.

Alors que la clandestinité dans l'aventure se contourne, le rejet par les pairs, aussi bien dans le pays d'origine que dans les espaces de transit, peut détruire. L'aventurier est alors condamné à une mobilité que lui refusent précisément les institutions en érigeant des frontières, et même des murs, de plus en plus infranchissables.

L'aspiration à l'ailleurs se décline, en effet, selon plusieurs directions. Pour nombres de ressortissants d'Afrique du Nord et subsaharienne, c'est l'imaginaire de la prédation qui prime, celui porté par « les présidents et directeurs, qui ont tout, peuvent tout, sans qualification ou compétence, juste parce qu'ils ont les épaules larges⁶⁸ ». Prendre, accumuler, montrer ses avoirs, voilà sans doute une démarche masquant, renforçant les dimensions narcissiques, exacerbant des rivalités quant à la mesure du phallus. La question de l'avoir vient alors là encore se substituer à l'être.

Donner c'est manifester sa supériorité disait M. Mauss⁶⁹ (1950). Dépenser de l'argent, c'est montrer qu'on a de la valeur et de l'importance.

À l'évidence, ce départ en migration est vécu, pour quelques-uns, comme une forme de libération vis-à-vis de contraintes familiales ; ce qui augure du processus

⁶⁶ Freud S.,(1929) *Malaise dans la civilisation*, Payot 2013

⁶⁷ Jankélévitch W., (1963) *L'Aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Aubier, 1963, p. 9

⁶⁸ Propos d'un jeune Harraga, décrivant sa représentation des possibilités de réalisation de soi en Algérie. Les « épaules larges » étant un équivalent « d'avoir le bras long, ou, du piston ».

⁶⁹ Mauss M., (1950) *Essai sur le don*, coll. Quadrige – PUF, 2001

d'individualisation à l'œuvre, entendu au sens dynamique, et par lequel l'individu conserve une emprise sur les pratiques qu'il décline.

Le projet migratoire est présenté le plus souvent comme un moyen pour découvrir le monde, ce monde que les médias ne cessent de décliner sous toutes ses formes. Ce désir de voyager, cette soif de liberté, cette envie de se construire individuellement et parfois héroïquement semble être la forme positive de l'aventure migratoire. Nombre de migrants se revendiquent d'ailleurs «aventuriers», renouant avec cette figure emblématique des pionniers de la migration. Dans les récits les plus connus – l'épopée peule de Samba Guéladio ou encore la geste de El Hadj Omar⁷⁰ – qui font partie du patrimoine oral africain, la recherche d'indépendance morale est effectivement exaltée et le héros conserve sa liberté d'initiative en dépit des suggestions et du poids d'une société holiste. L'exil va leur permettre de se forger le caractère, de s'aguerrir mais aussi de se préparer un retour éclatant.

2.3.4 La Harga

La Harga est le terme utilisé en Afrique du nord pour parler des migrations clandestines, de celles dont on parle en Europe, à propos de Lampedusa, ou encore, de Melilla et Ceuta.

N. Khaled (2013) a réalisé une recherche sur les adolescents Harragas en Algérie⁷¹ :

« L'émigration irrégulière vers l'Europe, telle qu'elle est pratiquée par les jeunes algériens, parfois encore mineurs, dans des embarcations de fortune, sème la stupeur dans la société par l'ampleur qu'elle prend et surtout par les risques inconsidérés qu'elle comporte. Malgré des dizaines de morts par noyade et autant de disparus, ce phénomène ne cesse de s'amplifier au point de devenir une caractéristique identitaire de la jeunesse du sud de la Méditerranée (Maghrébins et Subsahariens). Croire que la « Harga » est un acte de désespoir est très réducteur d'un phénomène complexe. Nous pensons que c'est l'une des rares

⁷⁰ Histoires et légendes de la tradition orale peule, courant dans toute l'Afrique de l'ouest

⁷¹ Khaled N., (2013) « Adolescents Harragas », Adolescence, 31/3, pp699-709- 2013

possibilités qui restent à certains jeunes pour construire leurs identités et tenter de se réaliser en tant qu'hommes. En ce sens, ce n'est pas un mouvement destructeur malgré les risques de mort qu'il comporte mais une tentative extrême et ultime de réalisation de soi ».

S'appuyant sur un rapport de l'Institut National des droits de l'enfant de l'ONG « Terre des hommes » en 2003, il rappelle, que parmi les facteurs déclencheurs de la décision d'immigration, la situation politique, économique et sociale des pays de départ, les défaillances du tissu familial ainsi que les facteurs d'ordre psychologique tels que les peurs, les frustrations, le désespoir, le manque de perspectives professionnelles viennent en tête.

Selon lui, et en ce qui concerne l'Algérie, le mouvement général d'émigration vers l'Occident s'explique en grande partie par la régression sociale et la violence que connaît le pays depuis les années 1990, la détérioration de la qualité de la vie et la généralisation de la corruption qui causent une perte de confiance de l'ensemble de la population vis-à-vis du système politique, et une perte d'espoir que ça puisse s'améliorer.

Son idée est que le phénomène "harraga" s'inscrit naturellement dans ce contexte et touche une catégorie de la population qui n'a ni les moyens ni l'opportunité de partir dans des conditions plus confortables.

Pour lui,

« cela apparaît comme une nouvelle forme de contestation et de révolte et le symptôme criard d'un mal être général dans une société bloquée qui n'offre que peu de perspectives d'intégration sociale et de réalisation de soi »⁷².

J'y vois plutôt l'expression d'une forme de détresse quand aucune issue n'est plus possible autrement que de se soustraire à des formes de violences peu représentables. La

⁷² *ibid.*

Harga n'est que le moyen accessible aux plus précaires. Les autres réussissant à obtenir des visas.

Pour Khaled, la difficulté d'insertion sociale dont souffre une partie de la jeunesse algérienne peut expliquer ce passage à l'acte. Cette difficulté peut, de nouveau, être lue comme la répétition d'une détresse familiale, une détresse première. Certaines familles n'arrivent plus à gérer leurs problèmes matériels quotidiens, ce qui limite leur disponibilité pour les tâches éducatives, et leur capacité à soutenir une maturation psychique satisfaisante.

Le risque mortel que représente la traversée de la méditerranée, tout comme le risque de la traversée du désert, ne sont pas des freins suffisants à la décision de partir, au contraire, il aurait même, selon lui une fonction d'excitation (paroxystique ?). Se pose alors la question de la nature de cette excitation, de la dimension mortifère dans cette quête d'un autre lieu, d'une autre vie, d'une forme d'auto-destructivité supposée mener à une forme de renaissance.

Parole d'un migrant rapporté par N. Khaled :

« On est mort dans notre pays, on tente de vivre ou au moins survivre ailleurs par l'aventure. »

Le schéma selon lequel l'ainé des garçons migre, pour soutenir la famille et surtout le père dans son rôle, ne semble plus en vigueur actuellement. La décision d'émigrer n'émane plus d'un projet familial. Il semble que les jeunes décident par eux-mêmes d'émigrer, en fonction de leurs situations sans tenir compte de leur rang dans la famille et sans chercher l'assentiment familial. Toujours selon la recherche de N.Khaled, parmi les mineurs qui ont tenté la "Harga", 18% seulement sont les aînés de leurs familles et plus de 62% ont tenu leurs parents à l'écart de leurs projets d'émigration.

Parmi les principales motivations à l'émigration clandestine citées par les jeunes eux-mêmes, les six premières sont très importantes en termes de fréquences : le manque de loisirs (77,6%) – que nous pouvons entendre comme défaut d'espace de jeu, de symbolisation -, le chômage (76,4%), rejoindre les amis ou la famille (76,4%), le revenu familial insuffisant (73,3%), le manque de liberté (73,3%), le manque de perspective (50,3). Dans cette étude, nous voyons comme les thématiques chiffrées sont très proches les unes des autres, et contiennent l'idée de l'enfermement.

La particularité de la Harga est qu'elle concerne une catégorie de la population, notamment les jeunes, qui souffrent de la misère à la fois économique et culturelle, misère partagée par tous dans le pays d'origine. Ils vivent une perte de sens, une forme d'indécidabilité à « quoi » être, à « qui » être, un malêtre.

« Mon enfance ? Des yeux rivés à la pierre, qui s'y accrochent désespérément et essaient de la transpercer pour connaître enfin la couleur du monde »⁷³.

La migration apparaît dans les différentes études précédentes comme une issue à des difficultés diverses : économiques, sociales, familiales. Il importera donc d'interroger les pendants psychiques à ces raisons de la migration, peut-être verrons nous en quoi cette actualité évolue et participe à la compréhension d'un phénomène, lui ancien, mais nouveau dans sa forme.

Ainsi, le mythe de l'eldorado n'a cessé de féconder les imaginaires des migrants de tous les pays.

N'oublions pas, et notre clinique en témoigne souvent, que l'isolement volontaire, l'éloignement d'autrui constitue la mesure de protection la plus immédiate contre la souffrance née des contacts humains, même les plus archaïques.

⁷³ Kassimi el Hassani M. (2002) in Huston N., et al., Une enfance d'ailleurs, éd. J'ai lu – p86

2.4 Champs psychologique et psychanalytique

2.4.1 Mythes et croyances.

La première migration remonterait à Adam et Eve. Poussés par la curiosité, ils ont pénétré dans la zone défendue du paradis où se trouvait l'arbre... « Qui était bon à manger, agréable pour les yeux, et désirable pour accéder à la connaissance »... « Eve mangea de son fruit et en donna à son mari »... « Leurs yeux s'ouvrirent »... « Ils connurent le bien et le mal », ce qui leur valut l'expulsion-exil du paradis.

Ainsi les références religieuses regorgent d'exemples de migration. Le nomadisme d'Abraham répond à l'appel d'un Dieu qui pousse à émigrer à la recherche d'une terre nouvelle qui lui est promise, pour fonder, engendrer, un nouveau peuple. L'exode de Moïse et la liberté retrouvée du peuple juif constitue également un tournant dans l'histoire des civilisations, tout comme celui de Mahomet à Médine marque l'an Un de l'Islam, nommé Hégire (de l'arabe Hjira = exil, rupture, émigration).

Il en est également ainsi dans le mythe de la tour de Babel, l'élan migratoire s'exprime par le désir « d'arriver au ciel » pour parvenir à la connaissance d'un « autre monde » distinct de celui qui est connu.

Les mythologies de part le monde, l'histoire, sont, elles aussi, des ressources de récits d'aventures et d'exils, comme fondateur d'une nouvelle façon d'être au monde : Ulysse, Samba...

Comme dans le mythe de l'Eden, le plaisir de s'éloigner des objets originaires pour connaître et créer, est puni avec l'exigence la plus terrible : le meurtre de la descendance. Ailleurs, la descendance ne peut s'inscrire exactement dans la filiation et la chaîne générationnelle. L'exigence d'exogamie véhiculée par la migration, produira une génération ailleurs, une descendance à côté ; les liens à l'origine se transforment, voire même se perdent, l'origine est absence.

Ainsi, l'hypothèse de la quête de connaissance comme moteur au départ amènerait à interroger la pulsion épistémophilique comme moteur inconscient aux mouvements migratoires des individus.

2.4.2 Psychisme et culture

« Les cultures traitent différemment le même matériel psychique. L'une en encourage le refoulement, l'autre l'exploite ouvertement et quelque fois même excessivement, une autre encore l'accepte comme alternative autorisée pour tous ou pour certains groupes, etc. »⁷⁴

La psychiatrie d'abord, la psychologie ensuite, ne se sont réellement intéressées aux migrants en tant que tels, qu'à partir des années 1950, période qui a vu exploser les travaux en psychiatrie coloniale, également en lien avec des positions politiques nouvelles de recours à l'immigration massive post-seconde guerre mondiale. Auparavant, des observations et hypothèses avaient déjà été formulées sur la « santé mentale des indigènes »⁷⁵. Ces formulations pourraient se définir comme tentative de lier l'intérêt porté aux aspects sociaux, culturels et anthropologiques de la folie. Un point de vue différent, à la fois politique, philosophique et clinique va bouleverser la position de la psychiatrie et des psychiatres, c'est l'approche proposée par Frantz Fanon⁷⁶ (1952) :

« L'infériorité et la dépendance du colonisé ne s'enracinent nullement dans un quelconque complexe psychologique d'origine infantile mais dans le fait colonial lui-même : le Noir, c'est-à-dire un individu dont la valeur et l'humanité sont sans cesse contestées, n'existe qu'aux yeux du Blanc. Confronté à cette situation, le Noir n'a pas d'autre solution pour s'assurer d'un sentiment d'existence, que de se faire reconnaître par le Blanc en se conformant à ce qu'on attend de lui ».⁷⁷

Ainsi le point de vue crée l'objet.⁷⁸

⁷⁴ Devereux G., (1967) De l'angoisse à la méthode, Flammarion 1980

⁷⁵ Gouriou F. (2008) Psychopathologie et migration, Thèse Rennes2 - 2008

⁷⁶ Fanon F., (1952) Peau noire, masques blancs, Seuil - 1975

⁷⁷ Gouriou F., op.cit. p.68

⁷⁸ De Saussure F., (1916) Cours de linguistique général, Payot 1971

La question de la rencontre interculturelle et de ses possibles effets est posée. Jusqu'alors, étaient considérés soit la nosographie, soit le milieu, mais peu de professionnels dans le champ de la psychologie ou de la psychiatrie ont tenté de penser leur position, leur savoir, et donc l'articulation entre ces différentes données.

Les anthropologues avaient déjà, par leurs travaux de terrains, interrogé l'influence de leur présence sur les populations étudiées. Ils en ont tiré des méthodes de recherche et de travail, dont l'observation participante de B. Malinowski (1922)⁷⁹ ; mais nous devons à G. Róheim (1950)⁸⁰ d'avoir posé l'articulation entre psychisme et culture. Il évoquera à ce propos que la clef des données anthropologiques doit être cherchée dans les processus inconscients ou primaires et que ces données subissent les mêmes élaborations que les rêves, les symptômes... L'un des apports fondamentaux de Róheim sera d'appliquer la méthode psychanalytique en tant que technique d'enquête : association libre, analyse des rêves, maniement du transfert... « L'ethnologue » règle ici son écoute d'un matériel ethnographique en tant que déterminé par le travail de l'inconscient.

Ce sont, ensuite, les travaux de G. Devereux (1970)⁸¹ et son ethnologie complémentariste, qui ont permis aux psychistes d'enrichir la pensée de cette articulation possible entre psychanalyse et culture...

Chaque culture a recours à des mythes pour expliquer les choses de la vie, mais chaque culture possède aussi des théories de l'âme et de ses fonctionnements. Le mythe œdipien, comme celui de l'intrus, sont des mythes qui servent de référence à la psychanalyse occidentale, mais dans d'autres régions du monde d'autres mythes peuvent être explicatifs ou donner du sens. Les précédents travaux de C. Lévi Strauss⁸²(1958) sur la structure des mythes nous indiquent leur dimension universelle et leur possible part structurante de la psyché.

⁷⁹ Malinowski B., (1922) op.cit.

⁸⁰ Roheim G., (1950) op.cit.

⁸¹ Devereux G., (1970)

⁸² Lévi-Strauss C., (1958) La structure des mythes, in Anthropologie structural vol 2.

*«Disons que le culturel a surtout affaire avec les systèmes symboliques et sémantiques, tandis que le social est surtout affaire de classes, de hiérarchies, en somme de la structure de la société. D'une certaine manière, les catégories sociales peuvent être opposées aux valeurs culturelles».*⁸³

A. Green (2001)⁸⁴ écrit quant à lui :

« D'un point de vue psychanalytique, le culturel aurait affaire avec ce que j'ai appelé le « primordial », à savoir l'ensemble des représentations qu'une culture se donne des signifiants clés dont le complexe d'Œdipe est une des expressions les plus achevées. C'est sur ce plan qu'interprétation anthropologique et psychanalytique peuvent se rencontrer. À l'inverse, le rite prend souvent statut de « parent pauvre » du mythe ou se trouve réduit à « la pratique du mythe ».

C'est pourquoi la théorie psychanalytique – qui elle aussi se réfère à des mythes – comme outil étayant la pensée semble efficiente.⁸⁵ Les psychanalystes partagent avec les tradi-thérapeutes cette référence aux mythes, et le recours aux symboles.

La migration, et à plus forte raison l'exil, apparaissent comme une rupture de lien du symbolique, une perte du bain culturel et des codes permettant le lien social et l'inscription habituelle dans des groupes d'appartenances.

« Parlant de culture, il paraît intéressant de faire référence à la forme la plus simple de celle-ci, l'agriculture... On choisit habituellement un sujet assez jeune... Un point essentiel réside dans la conservation du plus grand nombre de ses racines, et c'est pourquoi il sera placé dans un nouveau sol entouré d'une

⁸³ Lévi-Strauss C., op.cit.

⁸⁴ (2003) Cité par Pacaud P., Mythes, Rites et théories indigènes, Topique n°3- 2003, pp77-87

⁸⁵ Bruyère B. Furtos J., (2007) Pour un réseau régional santé mentale -précarité- demandeurs d'asile, réfugiés en Rhône-Alpes, ORSPERE-ONSMP / ARS 2007 – p15

partie de la terre natale : la motte. Ce temps de préparation indispensable doit être minutieux... Tous les sols ne se ressemblent pas, de même que les racines des arbres... La plupart des plantes peuvent y pousser. Mais, elles sont exceptionnelles. Par contre et en évitant toute notion de hiérarchie, certains sols conviennent bien à certaines racines ; d'autres qui leur sont défavorables sont accueillants pour d'autres arbres : des racines requièrent de la profondeur, d'autres nécessitent une extension en longueur ou en largeur.»⁸⁶

Il est bien question dans cette métaphore de la transplantation, de la réinstallation, mais rien n'est dit sur le préalable au déracinement, ses conditions de préparation à la migration de cette jeune pousse, autrement que comme une décision externe qui vient agir, agiter l'objet.

Quand il y a rupture géographique avec la culture d'origine, n'est-il pas pertinent de soutenir la continuité de la culture, sachant qu'elle est un des éléments identitaires du sujet ? Le psychologue aussi doit veiller à la survivance de la culture en tant qu'élément identitaire, car le symptôme est en rapport avec la norme sociale culturelle, comme Devereux se plaisait à le rappeler.

⁸⁶ Millet L., (1982) « *Acculturation, transplantation et arboriculture* » (1980), cité in Bensmail B., Boucebcı M., Bouchefra A., Millet L., Seddik-Ameur M., « Psychopathologie et migration », *Annales médico-psychologiques*, 140, 6 : 647-662 ; p. 660.

2.4.3 La question de la langue

Nous savons que la construction du langage s'opère au moment où l'enfant commence à se dissocier de sa mère, moment où il doit intégrer la fin de sa toute-puissance. La langue se constitue donc à la rencontre de l'altérité.

En fait, la question est moins de penser ce qu'est la langue maternelle pour un sujet, que de penser les rapports qu'un sujet va entretenir avec la langue maternelle, lesquels déterminent et structurent ses parlers en des langues diverses dont il est susceptible de connaître l'usage⁸⁷.

La langue pourrait être perçue comme un objet ou espace transitionnel. Elle permet une distanciation par rapport à l'affect, et le rétablissement d'un processus de refoulement. Pour Férénczi, délier et se délier passent par délier la langue à l'aide d'une autre langue. Il s'agit ici non seulement de délier une langue avec une autre, mais d'influencer la structure même de la pensée.

Ainsi, l'espace du préconscient éclaté par le traumatisme peut advenir ; il devient alors possible de refouler pour oublier, et oublier pour se remémorer.

La langue, et passer par la langue de l'autre, joue également le rôle de pare-excitation contre les tensions externes et internes.

Changer de langue ce n'est pas, en tout cas, simplement traduire ; un tel passage ne va pas sans faire émerger l'intraduisible, le lieu où rien n'étaye la langue quelle qu'elle soit. La question peut alors être de préciser en quoi la capacité polyglotte peut servir de refuge au symptôme.

La langue semble jouer parfois un rôle de média par lequel les éléments transiteraient avant de devenir symbolisables particulièrement dans les situations traumatiques. Ce qu'évoque Janine Altounian en parlant de déportation du trauma dans la langue de l'autre. Le déplacement peut alors être une quête de sens.

Parfois, l'expression dans une autre langue vient marquer la distance avec les affects. Le rôle de la traduction n'est pas seulement langagier mais le but est aussi de favoriser

⁸⁷ Bruyère B., Moussaoui L., (2008) De la fonction et de l'usage de la langue maternelle, *Ecart d'identité*, n°113 – 2008, pp. 22-29

l'aller et le retour entre des référents et des significations de façon à modifier une éventuelle représentation traumatique.

La majorité des psychopathologues de la migration font tout de même état de grandes difficultés ayant trait à une relation de soin qui s'engage inexorablement sur la voie du *malentendu*. La divergence quant à l'interprétation du sens, l'absence d'un système de représentations partagées, n'ont de cesse de remettre en cause la capacité de déchiffrement des paroles et des attitudes de l'autre.

La « *barrière linguistique* » est bien évidemment un premier facteur d'incompréhension dans la mesure où les patients parlent un français *a priori* rudimentaire, tandis que les soignants n'ont bien souvent aucune connaissance de la langue d'origine. D'où l'insistance des deux questions suivantes : quelle fiabilité a le diagnostic lorsque l'on ne comprend pas ce que l'autre dit ? Comment instaurer dans un tel cadre une relation dite de confiance entre le soignant et le patient ? Dans ce défaut de compréhension peuvent même parfois s'originer certaines des manifestations cliniques, il a paru essentiel d'insister sur les difficultés de communication linguistique chez les sujets. Il serait possible d'affirmer que c'est en fonction de celle-ci que le malade utilise son corps comme moyen d'expression à défaut de pouvoir avoir recours à d'autres systèmes de signalisation.

Faute d'une langue commune, la somatisation se substituerait ainsi à la verbalisation, le *langage du corps* étant un ultime recours pour signifier au soignant sa souffrance.

Mais le malentendu n'a pas pour origine le seul écart linguistique, et nous le percevons bien lorsque nos patients sont francophones ; il faut aussi composer avec l'hétérogénéité des univers de référence, des systèmes de représentations. Autrement dit la « culture » peut-elle aussi générer du malentendu, non pas seulement du fait d'une différence, mais surtout d'une méconnaissance.

Certains d'entre nous font alors le choix de travailler avec des interprètes médiateurs culturels. Le dispositif nécessite donc une forme d'alliance qu'on pourrait situer du côté de la co-thérapie.

Ce travail amène d'autres réflexions partagées lors d'une recherche action que j'ai dirigée au sein de l'Orspere-Onsmp⁸⁸.

Il ressort de ce travail que du côté des psychistes, la présence de l'interprète opère une sorte de filtre dans le lien thérapeutique. Il incarne aussi une fonction transformationnelle, par sa position de passeur : passeur de mots, d'histoires, d'affects. Ceci apparaît notamment quand l'interprète est amené à reformuler les propositions du psy, ou lorsqu'il s'approprie la parole du psy et du patient. Les interprètes disent se vivre comme les porte-voix des patients, s'interrogeant fréquemment sur ce qu'il faut traduire, mais aussi, par qui et comment cette parole est entendable. Qui reçoit quel discours dans l'entretien, entre le psy, l'interprète et le patient ? De par la position des interprètes, la création d'un positionnement en triangle est facilitatrice d'une circulation de la parole.

On repère alors que la circulation de cette parole modifie la structure de l'entretien, ce qui amène à une parole séquentielle : du psy à l'interprète, de l'interprète au patient, et vice versa, et plus rarement du patient au psy en direct. Ainsi, la langue devient une sorte d'univers de conquête pour le patient comme pour le psychiste.

La difficulté, du point de vue des psychologues et psychiatres, est repérée par le vécu d'étrangeté, d'exclusion face au couple interprète-patient. Les interprètes disent la nécessité de vraiment faire binôme avec les professionnels de la santé mentale, de poser un cadre commun, de partager une représentation commune du soin psychique. Se pose pour eux la difficulté de s'y retrouver face à la différence de pratiques entre les différents professionnels. Cette remarque amène les psychologues et psychiatres à interroger la lisibilité de leur pratique.

Cette situation avec trois acteurs minimums (psychologue, patient, interprète) est la forme minimale du groupe, de l'altérité et du transculturel. Ces repérages nous font nous interroger sur la spécificité de ce dispositif « groupal ».

L'altérité de l'interprète dans l'entretien psychologique permet d'accéder à l'altérité du patient. Ce tiers incarné par la présence de l'interprète est « irrécusable » du fait de la différence linguistique, puisqu'elle existe ; et ce, contrairement à d'autres situations de la clinique psychosociale où, de fait, la demande est souvent portée par un tiers. Plus

⁸⁸ Bruyère B., Furtos J., (2007) Pour un réseau régional santé mentale -précarité- demandeurs d'asile, réfugiés en Rhône-Alpes, ORSPERE-ONSMP / ARS 2007 – p15 Observatoire national santé mentale et précarité – CH Le Vinatier.

qu'une instrumentalité nécessaire, l'interprète apparaît comme un « Autre » qui constitue la forme minimale de l'altérité, du groupe, du transculturel.

Nous relevons par ailleurs que la vertu soignante de la parole ne va pas de soi. Parler peut réactiver le trauma, les mots peuvent devenir persécutants.⁸⁹ Dans de nombreux univers culturels, dire ce que l'on pense et ressent, peut marquer une différence qui est parfois vécue par le groupe comme une attaque et peut produire de l'exclusion.

2.4.4 Psychanalyse, migration et exil

Pour être déraciné il faut avoir été enraciné...planté...

En général, le terme « migration » est strictement appliqué pour définir la mobilité géographique des personnes qui se déplacent soit individuellement, soit en petits groupes ou en grande masse, en écho avec les migrations du monde animal.

Les notions d'exil et de migration peuvent parfois être confondues. L'exil saisit et désigne l'aventure et l'histoire migratoire au singulier, sur fond d'un exil « universel », soit la séparation d'avec les premiers objets d'amour.⁹⁰

La figure de l'exilé est dans de nombreux mythes une figure « noble », comme si la conscience humaine savait depuis fort longtemps que l'étranger apportait à l'autochtone de nouvelles occasions de se saisir de soi, de mieux comprendre le monde et la condition humaine, d'échapper à son inertie.

Cette « universalité » de l'exil renvoie aussi à notre propre histoire, singulière, qui fait de chacun un être exilé, expulsé du corps maternel. Les notions freudiennes de détresse originaire (ou désaide) recourent ce que certains biologistes ont pu trouver.

Le terme « transplantation » a été aussi utilisé comme synonyme de migration, mais avec une nuance différente, puisqu'on l'applique en général à des individus qui vont émigrer mais qui sont très « enracinés » dans leur milieu d'origine, lequel déterminera

⁸⁹ Bruyère B., Furtos J., (2007) Pour un réseau régional santé mentale -précarité- demandeurs d'asile, réfugiés en Rhône-Alpes, ORSPERE-ONSMP / ARS 2007 – p15

⁹⁰ Douville O., (2009) « Pour un examen de la situation contemporaines des consultations « interculturelles » en France, Figures de la psychanalyse 1/ 2009, pp131-159

un sentiment plus intense de « déracinement » que subit tout émigrant, à un degré plus ou moins grand.

Ce à quoi serait effectivement confronté le migrant, c'est à un conflit entre ses représentations et valeurs passées et celles qu'il doit acquérir pour non seulement se mouvoir mais surtout s'intégrer pleinement dans le nouveau milieu.

Le conflit entre les deux référentiels peut alors, d'après Z. de Almeida (1975)⁹¹, contraindre la vie affective du migrant à devenir un véritable champ de bataille.

« Entre les anciens et les nouveaux attachements et les crises de dépersonnalisation pourront se succéder au fil des ans, jusqu'à la restructuration totale d'une identité plus conforme aux exigences socio-culturelles du présent. À l'instar de ce qui se passe dans la cure psychanalytique, il faudrait trouver une solution rapide à ces luttes intestines soit par la « réintériorisation » des valeurs et des objets d'amour perdus, soit par l'introjection de contre-valeurs et de liens affectifs récents. Autrement dit, soit par le retour au pays natal, soit par l'intégration dans le pays d'accueil⁹². »

La si plaisante « universalité » de l'exil – expression que l'on a pu trouver sous la plume de R. Stitou⁹³(2006) – est une notion « méta ». Elle renvoie à la dimension de la coupure et de la séparation. Les situations d'exil actualisent cela, le plus souvent dans la dimension de la perte.

Le temps de l'exil se développe chez chacun comme un processus interactif entre la personnalité et le milieu, évoluant par étape, le conduisant de l'angoisse paranoïde, confusionnelle ou dépressive au début, à élaborer le deuil de la séparation, de la perte de l'objet vers une acceptation progressive de son destin. Le travail d'élaboration du deuil,

⁹¹ Almeida (de) Z., (1975) « *Les perturbations mentales chez les migrants* », l'information psychiatrique n°51,

⁹² Almeida (de) Z., (1975) op.cit. p. 262.

⁹³ Stitou R. (2006) « *L'exil fondateur et ses résonances contemporaines* », Cliniques méditerranéennes 1, 2006 – pp197-211

résultante dynamique d'un mouvement dialectique entre régression et progression peut le conduire à une adaptation progressive.

Le deuil est régulièrement la réaction à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction mise à la place (patrie, liberté...)⁹⁴. C'est une partie de soi-même que l'on perd ou risque de perdre dans le deuil. On est en danger d'être à son tour entraîné dans la mort par cette partie de soi-même intimement lié à l'objet. Dans le deuil, on doit se décider soit à mourir avec l'objet, soit à survivre en se séparant de lui.

Le travail de deuil, c'est le travail psychique nécessaire pour accepter la réalité de la perte et y faire face, c'est à dire accepter les modifications que cette perte va induire en soi, par le retrait de libido de l'objet perdu.

Partir est en relation intense avec l'idée de mourir⁹⁵, et les fantasmes s'en font les échos. « *Les multiples liens très souvent abandonnés ou perdus lors d'une migration ne possèderaient-ils pas ce pouvoir d'exhorter la libido à abandonner ces liens ?* » s'interroge G. Bar de Jones (2003).

2.4.4.1 « *Psychanalyse du Migrant et de l'exilé*⁹⁶ »

Dans leur ouvrage « *Psychanalyse du migrant et de l'exilé* », Léon et Rebeca Grinberg (1986) proposent une analyse clinique de migrants reçus dans leur consultation.

Dès l'introduction, ils évoquent la possibilité que face à des circonstances externes similaires, la personnalité préalable du sujet, ses caractéristiques psychiques prédominantes, et son moment vital détermineront s'il décide d'émigrer ou non, et s'il le fait, la qualité de sa migration. Une situation de crise personnelle (ou collective) peut provoquer une migration, qui, à son tour, peut-être à l'origine de nouvelles crises.

Ainsi, pour les Grinberg, crise et migration sont étroitement liées d'emblée.

⁹⁴ Freud S., (1917) Deuil et mélancolie, Payot 2013

⁹⁵ Bar de Jones G. (2003) *Le deuil et la migration*, conférences d'Appartenances nov. 2003- Lyon

⁹⁶ Grinberg L. et R., (1986) *Psychanalyse du migrant et de l'exilé*, éd. Césura - Lyon

Ils mentionnent ensuite différents auteurs qui se sont consacrés à « l'émigrabilité », proposant même des indications et des contre-indications quant à l'immigration, sur la base de la capacité de maîtriser ou de dépasser le mal du pays.

Selon L. et R. Grinberg, les caractéristiques des différents types de groupes familiaux interviennent favorablement ou rendent difficile la possibilité d'une migration de ses membres. Ainsi, la migration sera difficile pour des individus appartenant à des groupes familiaux qui se décrivent comme agglutinés, entassés ou « épileptoïdes » qui paraissent « engloutir » leurs membres et ceux parmi lesquels on observe d'énormes difficultés de séparation. Au contraire, les groupes familiaux de type « schizoïde » paraissent « vomir » leurs membres qui ont tendance à s'éloigner les uns des autres et à se disperser. Les individus seraient classés suivant leurs tendances migratoires, en deux grandes catégories : ceux qui ont toujours besoin d'être en contact avec les gens et les lieux connus, et ceux qui se réjouissent lorsqu'ils ont la possibilité d'aller dans des endroits inconnus et de nouer des relations nouvelles.

« Certains auteurs attribuent d'autres caractères à la personnalité très migratoire : il y en a qui soutiennent que la tendance à émigrer est grande chez les personnalités schizoïdes qui semblent ne pas se sentir « enracinés » dans quelque endroit que ce soit. D'autres signalent que ce sont des personnalités paranoïdes et incertaines qui de par leurs craintes de persécutions cherchent de façon répétitive des lieux qu'elles considèrent comme plus sûrs. D'autres au contraire, affirment que seuls ont tendance à émigrer ceux qui ont un moi plus fort et la capacité d'affronter des risques. »⁹⁷

Les auteurs présentent ensuite une situation clinique, dans laquelle il apparaît qu'affronter la migration implique aussi d'affronter la perte simultanée de nombreux objets, liens, environnement familial et langues, et d'être capable d'une flexibilité et d'une stabilité suffisante, pour vivre la vie quotidienne dans l'autre pays.⁹⁸

⁹⁷ Grinberg L. et R., op.cit. p 38.

⁹⁸ Ibid. p 66

Ainsi, la possession d'un lien avec un « bon objet interne établi de façon sûre » donne au Moi la capacité d'élaborer et de supporter des changements externes et internes, et même de s'enrichir grâce à eux.

Une autre hypothèse est proposée autour de la répétition de la détresse infantile : le désir d'être ici et ailleurs signe la négation de la séparation, de la perte mais aussi la situation traumatique de la migration.

Un des principaux problèmes de la séparation a quelque chose à voir avec le fait de vivre et de mourir comme un processus en perpétuel mouvement dialectique. En résumé, quand la séparation arrive, la possibilité de mort se présente, et une lutte pour l'éviter commence.

En s'intéressant à ce qui alimente le désir de partir, les auteurs signalent qu'il peut y avoir des raisons externes qui justifient et qui nourrissent ce désir. Par exemple, des raisons économiques peuvent expliquer la nécessité de passer dans un environnement créant des conditions plus favorables pour le développement personnel pour celui des enfants, comme c'est le cas des familles qui abandonnent leur petit village pour se diriger vers les grandes villes ; ou bien les possibilités de se perfectionner et de poursuivre des études ou des métiers peuvent pousser nombre de gens vers d'autres pays où existent de meilleures perspectives pour la réalisation de tels objectifs. Bien que ces raisons soient présentes, elles peuvent être utilisées à un autre niveau de compréhension, comme des rationalisations qui permettent de satisfaire d'autres besoins, conflictuels ou non, d'origine interne. Il est justement question d'en étudier la teneur. Il apparaît d'ores et déjà que la pulsion épistémophilique joue un rôle dans ces processus.

Dans d'autres cas, le désir de partir peut-être le résultat d'une expérience persécutrice que l'on tente de fuir. Par conséquent il ne s'agira pas de se diriger vers l'inconnu senti comme le bon ou le meilleur, mais de « s'échapper » du connu, vécu comme mauvais et préjudiciable.

Il est ensuite question du trauma en excédents d'excitations externes qui déborde le pare excitant. Ainsi la migration en tant qu'expérience traumatique pourrait entrer dans la catégorie de ce qu'ils ont aussi appelé traumatisme « accumulatif » et « de tension », avec des réactions qui ne passent pas pour être toujours bruyantes et apparentes, mais qui ont des effets profonds et durables. Des résonances sont possibles avec le déplacement, le déménagement comme tentative de contenir ailleurs ce qui ne pourrait

l'être dans une peau trop étroite, ici. Dans ce cas, la migration serait le symptôme après-coup, d'un avant-coup traumatique⁹⁹.

Ainsi « être » un émigrant paraît très différent de « savoir » que l'on émigre. Cela implique d'assumer pleinement et profondément la vérité et la responsabilité absolue inhérente à cette condition. Les réalisations de ce type appartiennent à un état mental émotionnel difficile à supporter. Cela explique le besoin de recourir à de multiples opérations défensives, pour rester seulement dans le « savoir » et non dans « l'être » migrant. Être migrant c'est être l'étranger (l'intrus ?) vivant au milieu d'étrangers.

Il est de ce fait surprenant, que dans le cadre d'une migration Sud-Nord, on parle d'émigration, et dans le cadre d'une migration Nord-Nord ou Nord-Sud, on préfère parler expatriation. Alors certes des nuances de statuts, notamment professionnels, peuvent être apportées, mais que penser des nombreux jeunes occidentaux tentant leur chance en Amérique du nord, à l'image des migrations au sein d'une sous région d'Afrique ou d'Asie ?

Pour ceux qui restent, il est fréquent que celui qui part se fasse le dépositaire des projections de différentes sortes de fantasmes de son groupe. Le contenu de ces fantasmes peut correspondre au désir d'émigrer de certains d'entre nous, qui essaie de se satisfaire par identification projective, à travers celui qui les réalise ; on entend souvent : « *c'est bien que l'un d'entre nous puisse partir* », « *cela profite à tous* », etc. Il est question de la satisfaction latente que peut éprouver le groupe en déposant sur celui qui émigre la responsabilité collective, mais en outre, cette satisfaction peut être éprouvée parce qu'ils se sentent libérés d'un rival, face auquel ils se sentaient en compétition très vive, et qui leur laisse le champ libre. Nous en revenons alors à une forme d'étrangeté, d'altérité, non élaborées dans le groupe familial qui représenterait une menace.

Une nouvelle situation clinique permet aux auteurs de mettre en avant des représentations introjectées, internalisées des parents comme à l'origine de carence, de vécu d'abandon, objets persécuteurs et nuisibles qui attaquent de l'intérieur, produisant

⁹⁹ *ibid.*

notamment le sentiment d'être vidé de ses contenus. Je retrouverai, à ce propos dans les situations cliniques, une récurrence du discours autour des maux de ventre et la constipation.

Il est fait mention du fait que, dans la migration, l'individu a un besoin impérieux que quelqu'un, une personne ou un groupe, dans le nouveau milieu, assure des fonctions de «maternage» et de «contenant» pour lui permettre de survivre et de se réorganiser. On pense alors à la théorie de l'attachement de Bowlby¹⁰⁰(1969), qui étudie le lien de l'enfant avec des figures sécurisantes qui calme notamment l'angoisse de séparation.

Dans un certain nombre de cas, quelques personnes ou groupes communautaires déjà établis peuvent remplir cette fonction de réception et d'accueil des nouveaux, à l'image de figures maternelles ou paternelles, de nouveau, nécessaires dans ce temps de la migration.

Parfois, la migration peut faire vivre la situation triangulaire œdipienne par rapport aux deux pays, comme s'ils représentaient symboliquement les parents face auxquels resurgissent ambivalences et conflits de loyauté ou encore détresses infantiles.

Il arrive que la décision d'émigrer se réalise en fonction d'une rébellion « contre le désir ou l'intérêt de la structure familiale, cette motivation peut avoir des incidences dans cette évolution ultérieure. Une telle décision, libératrice – en apparence et de manière latente - signifie que le sujet devient médiateur dans la contradiction entre la famille conjugale et la famille maternelle.

Peut-être, plus profondément, celui qui décide d'émigrer cherche-t-il à exercer la fonction paternelle, celle d'établir un nouveau contexte. Son objectif serait de créer un nouveau système, différent de la famille maternelle, qui lui permette d'affirmer son exogamie de manière plus catégorique.

« Sa migration peut être vécue comme l'équivalent d'un « acte héroïque » qui signifie pour lui la conquête de son indépendance, avec un sentiment de triomphe sur son père et sa mère

¹⁰⁰ Bowlby J., (1969-1982) Attachement et pertes, PUF (2002)

abandonnés, ou bien la concrétisation d'un fantasme d'orphelinage. Dans ces deux situations extrêmes, des complications dans le processus évolutif de la migration dues au sentiment de culpabilité dans le premier cas, et à l'intensité du sentiment de détresse dans le second cas, surgiront. »¹⁰¹

Dans l'histoire de la horde primitive, les lois du totémisme imposaient la migration due à l'obligation de l'exogamie pour éviter d'enfreindre les tabous du parricide et de l'inceste.

2.4.4.2 *L'originare migratoire selon B. Duez*

Pour aller plus avant sur notre lecture des travaux proposant une approche des processus migratoires, je mentionnerai les travaux de B. Duez (2004)¹⁰². Il distingue différents types de romans migratoires¹⁰³. Il s'appuie sur le modèle du roman familial pour proposer une compréhension des mouvements migratoires individuels.

Pour rappel, au cours de son devenir adulte, l'individu doit sortir de l'autorité des parents et, à partir de son origine, effectuer son développement et construire son identité. Concourt à ce projet la formulation par l'enfant d'un roman familial (S. Freud 1909)¹⁰⁴, explicatif de sa propre ascendance et soutien de l'attachement à des parents, quand des sentiments négatifs intenses apparaissent. Le mythe du roman familial permettra à l'adulte de s'intégrer dans le réseau social. Il est en quelque sorte la reconstruction après-coup du sens de l'être, de sa continuité.

B. Duez définit donc le roman migratoire de la façon suivante :

« Le roman migratoire est une construction après-coup qui tente d'organiser la rupture originare en un scénario migratoire et qui permet au sujet d'engager un processus psychique migratoire une construction trans-identitaire. C'est un scénario qui se construit à

¹⁰¹ Grinberg L. et R., op .cit. p122

¹⁰² Duez B. (2004) La fonction traumatique d'un originare migratoire, tiré à part

¹⁰³ Duez B. (2005) Le roman migratoire, Conférence d'Appartenances fév. 2005, Lyon

¹⁰⁴ Freud S., (1909) Le roman familial des névrosées, in Névroses psychoses et perversion, Puf 1973

partir d'une scène actualisant dans le Réel une figuration d'un fantasme originaire. »

Le premier type de roman migratoire s'articule sur la scène du fantasme d'auto-engendrement ; il se traduit par la pensée d'une menace sur l'auto-conservation réelle, imaginaire voire symbolique d'un sujet, d'une famille et généralement d'un groupe d'appartenance. Le second et le plus développé dans la pensée de B. Duez (2004) concerne le fantasme de séduction :

« Un sujet se trouve en situation de détresse économique. "ON" lui parle d'un Eden qui lui permettra de retrouver un plaisir sans faille ou, tout au moins, un goût à la vie suffisant pour se survivre au delà de la détresse. »¹⁰⁵

Cette scène est, selon lui, un équivalent du fantasme de séduction. Le fantasme de séduction est aussi le point générique d'une construction traumatique.

Dans cette construction, B. Duez (2004) ne s'attarde pas sur les raisons de la détresse économique. Je proposerai d'envisager un lien entre économie sonnante et trébuchante et économie psychique.

Derrière la promesse séductrice d'un paradis, se profile l'ombre du bannissement hors du clan d'appartenance, bannissement par impossibilité du clan à pouvoir assurer la survie de celui qui est chassé ; c'est ce que construit le roman migratoire en particulier sur fond de crise économique. Celui qui est chassé n'est pas simplement quelqu'un dont on ne peut pas assumer la subsistance, c'est aussi celui dont, pour une raison ou une autre, le clan choisit de ne plus assurer la subsistance.

B. Duez (2004) repère deux figures de l'idéal à l'œuvre dans ce roman : le renégat et l'émissaire.

« Le renégat a le choix entre le départ et le dépérissement, l'émissaire a le choix entre le départ vers une terre nourricière ou l'infamie de laisser dépérir les siens ».

Ces figures, à l'image de Janus, sont, selon moi, les deux faces narcissiques d'une même pièce.

¹⁰⁵ Duez B. op. cit.

Ces deux figures sont à entendre dans leurs fonctions phoriques pour le groupe social d'origine et pour le groupe social destinataire¹⁰⁶. Cette configuration de séduction sur fond de carence et de menace de bannissement confronte le sujet à la honte :

*« Ce sentiment où un sujet ne peut supporter de s'habiter lui-même. Lorsque la scène de séduction, réelle ou imaginaire, se présente, le sujet peut espérer s'évader de lui-même et s'affranchir de l'affect de honte. Le fantasme de séduction va opérer comme protection contre l'intrusion intime de ce sentiment de honte. La tension qu'il déclenche en orientant le sujet vers le destin migratoire, en fournissant une scène à un scénario imaginaire, permet au sujet de s'inscrire dans un scénario migratoire et de réaliser un désir inconscient ».*¹⁰⁷

L'affect de honte qui accompagne souvent les situations de migrations par détresse économique est la traduction psychique du fait qu'un sujet perçoit qu'il ne dispose pas dans le lieu psychique où il se sent autonome des moyens de survivre : il est condamné au dépérissement : une des configurations les plus immédiates du travail de la pulsion de mort. Dans quelle mesure le sujet migrant est, à l'origine, un suffisamment bon objet pour le groupe familial ; n'est-il pas alors l'objet dépositaire ou dépotoir ? Il occuperait alors une autre fonction phorique dans le groupe, celle du bouc émissaire.

La fonction du sacrifice est alors de détourner cette violence sur une victime, un bouc émissaire qui la canalise. C'est en ce sens que la violence est fondatrice.

Cette fonction du sacrifice suppose un effet élaboratif qui n'est pas toujours manifeste, quand la fonction phorique circule dans le groupe. Nous assistons alors plutôt à une répétition du même processus d'exclusion en réponse à un sentiment de persécution qui est alors projeté.

Lorsque l'on peut travailler avec les adolescents ou les jeunes adultes migrants, derrière la cause économique officielle, apparaît la détresse de s'être trouvé mis en danger dans

¹⁰⁶ Kaës R., (2007) Un singulier pluriel, Dunod

¹⁰⁷ Duez B. op.cit.

la culture d'origine. La suture traumatique de cette blessure se fait par un travail de rejet, de refoulement qu'ils tentent de symboliser à travers les formes du négatif que constitue le déni et ses avatars, l'annulation, l'isolation, la dénégation...

« Le lien d'exclusion, véritable lien initiateur du départ, travaille comme lien originaire à l'espace d'accueil »¹⁰⁸.

Il s'agirait alors de penser les fantasmes inhérents à l'exclusion / expulsion.

La deuxième forme du roman migratoire s'articule autour du fantasme de castration.

On y trouve des scènes violentes où la vie du sujet est fréquemment en balance. Il est fréquent qu'ils aient perdu tout ou partie de leur famille dans cette aventure.

La violence éprouvée pendant le parcours migratoire semble venir ressaisir l'ensemble du vécu antérieur, et permettre de l'intégrer dans l'histoire du sujet. Pour B. Duez, nous en arrivons à ce paradoxe apparent que, les situations de migration sur fond de détresse économique, moins catastrophiques en apparence que certaines situations de violence extrême, sont plus menaçantes pour le psychisme.

« La détresse économique résolue imaginativement dans un fantasme de séduction est plus menaçante pour le cadre imaginaire du sujet que des situations de violence létale extrême qui peuvent être gérées dans un fantasme de castration. »¹⁰⁹

Ces dernières formes de violences peuvent se réarticuler, par l'équivalence entre mort et castration, par le biais du fantasme originaire de castration.

B. Duez (2004) conclut en disant que l'interprétation fournie par le roman migratoire fait office d'interprétation violente telle qu'en parle P. Aulagnier (1981)¹¹⁰. Le roman migratoire remplit alors sa fonction de mise en sens après-coup et de liaison avec la culture d'accueil¹¹¹. S'il en est ainsi le roman migratoire est aux itinéraires migratoires ce que la scène primitive, et son dérivé le roman familial, sont à la séduction et la castration.

¹⁰⁸ Duez B., op.cit.

¹⁰⁹ Duez B. op.cit.

¹¹⁰ Aulagnier P. (1981) La violence de l'interprétation, PUF

¹¹¹ Duez B. op. cit.

2.4.4.3 D'autres propositions d'analyse et de prise en charge

Plus originale dans son interprétation du conflit et son recours à la psychanalyse, la théorie de Z. de Almeida¹¹² mérite quelques développements. On ne parle plus là de migration ou de processus, mais de pathologie de la migration. Cette dernière est envisagée comme une pathologie du Moi en conflit avec son environnement, fragilisé par le déracinement et incapable, dans les premiers temps, de maîtriser l'ensemble des attitudes et comportements nécessaires pour vivre au sein de la nouvelle société. Coupé de sa source habituelle d'approvisionnement narcissique et de ses anciens investissements objectaux, le Moi n'arrive pas toujours à compenser par de nouveaux investissements le vide ainsi créé, soit parce que les valeurs sont trop contradictoires, soit parce que le milieu rejette la culture du migrant. L'adaptation est alors vouée à l'échec et le Moi n'a pas d'autre défense que la régression et la projection sur l'extérieur de sa propre déstructuration.¹¹³ Je formule l'hypothèse que la difficulté de structuration du Moi est à la cause de la migration et non la conséquence.

*« À notre avis, tout ce qu'on peut dire à propos des immigrés de n'importe quelle ethnie, c'est que les manifestations psychopathologiques modelées par l'expérience commune de la transplantation priment sur celles qui sont façonnées par la culture d'origine »*¹¹⁴

*« L'homme de la culture a fait l'échange d'une part de possibilité de bonheur contre une part de sécurité »*¹¹⁵

Le symbolique, comme ordre, ne se réduit pas au culturel, qui lui demeure contingent. Parce qu'il est défini comme sujet par les signifiants qui lui sont adressés et attribués dès avant la naissance, signifiants qu'il s'approprie dans la chair de son idéal par le

¹¹² Almeida (de) Z., op. cit.

¹¹³ Gouriou F., op. cit., p124

¹¹⁴ Douville O., (2001) « Pour introduire l'idée d'une mélancolisation du lien sociale », Cliniques méditerranéennes 1, pp239-262

¹¹⁵ Freud S., (1929) Malaise dans la civilisation, p 57

truchement de l'identification, le sujet ne se définit jamais pleinement comme être. Quelque chose lui échappe de son être.

L'exil, comme toute profonde expérience de rupture, hors de chez soi, ravive cette incertitude des conflits dans l'idéalisation, et fait exploser les ambiguïtés en œuvre dans les fondements du sujet. L'exilé, fragilisé, peut renforcer ce qui lui reste comme possibilité de collusion avec un trait d'identification qui représente l'origine. D'où toute une série de manifestations, de cristallisations et de verrouillages de l'identité sur les indicateurs primordiaux de l'ethnicité : la race, la religion, l'idéologie, les croyances. L'origine se donne alors pour l'immédiat, pour l'ici et le maintenant. Or, il n'y a plus de mise en histoire possible pour un individu, si l'origine se livre comme totalement offerte et représentée par les objets manifestes de la culture. Dans l'exil, l'origine errante cherche à se fixer à nouveau.

En ce sens la prescription de comportements culturels, d'allure rituelle, pour soigner s'apparente bien plus à une « exotisation » de la psychologie comportementale, qu'à cette technique hybride ou métisse entre chaman et psychanalyste à laquelle aspire une ethnopsychanalyse prônée par T. Nathan¹¹⁶, une psychiatrie transculturelle...

K. Lazali¹¹⁷(2009) propose, quant à elle, une lecture de la mélancolisation du sujet en situation d'exil par une perte de l'origine déplacée sur un ailleurs que représente de plus en plus, et au fil du temps, le pays d'origine.

R. Kaës¹¹⁸(2010) nous rappelle les conditions qui président à la constitution de tout sujet. Ainsi pour se constituer comme sujet, c'est-à-dire, pour pouvoir habiter son corps et se constituer un espace de pensée, tout être humain doit avoir eu la possibilité de s'inscrire dans un lieu, dans un espace habitable, d'être enraciné. Cette constitution dépend des liens qui ont pu se nouer, (principalement du lien primordial à la mère dans sa fonction contenante et d'enveloppe psychique). Ces liens reposent eux-mêmes sur

¹¹⁶ Douville O. (2009) op.cit.

¹¹⁷ Lazali K., (2009) « *Figures du hors-lieu* » – Le coq Héron n°198/3, pp 152-156

¹¹⁸ Kaës R., (2010) « *Le sujet, le lien et le groupe. Groupalité psychique et alliances inconscientes* », Cahiers de psychologies n°1 – 2010, pp13_40

des contrats, des pactes sans lesquels, il n'y a ni continuité du lien ni continuité du sujet. Le sujet psychique préexiste à la naissance biologique de l'enfant, à travers le discours parental et le désir dont cet enfant est l'objet. Le sujet est dans le langage avant d'accéder à la parole et le trésor des signifiants est la condition de la naissance à la vie psychique. Enfin, sans interdits fondamentaux, sans lois et mythes fondateurs, le sujet ne serait qu'un animal, c'est-à-dire un être vivant non civilisé pour qui le besoin n'est pas distinct du désir.

Résolument centrées sur l'accueil et sur la création d'espaces intermédiaires, les consultations spécialisées peuvent donner à entendre l'articulation des thématiques culturelles des souffrances liées à l'exil et à ce qui, déjà, se jouait, comme situation marginale possible pour le sujet au pays de son départ. Bref s'y travaille comment l'histoire du déplacement recouvre, révèle et masque l'histoire subjective de chacun.

Ces consultations ont en commun de miser sur la création d'une aire transitionnelle, intermédiaire, toujours avec un éventuel interprète.

La migration produit une régression interne vers des représentations antérieures et premières, comme un traitement psychanalytique¹¹⁹. À l'instar de ce qui a lieu dans les régressions malignes, les points faibles sur lesquels se sont constitués les fixations, les conflits internes et les crises tendront à être réactivés, risquant d'endommager l'organisation psychique du sujet. Néanmoins, la migration comporte des aspects positifs qui aident le sujet à grandir. Comme toute crise, la migration offre l'opportunité de résoudre des conflits et de trouver des solutions personnelles et culturelles nouvelles. Elle peut avoir des effets de «starter» et révéler des potentialités créatrices au service de la modification de l'environnement et d'une adaptation réussie. S. Akhtar (2007)¹²⁰ pense la migration comme une crise de croissance qui, à la suite des crises typiques de séparation-individuation de l'enfance et de recherche identitaire de l'adolescence, conduit à la création d'une troisième individuation à l'âge adulte. Le migrant pourra à la fin de cette crise se redéfinir et vivre dans deux cultures.

¹¹⁹ Fabregat M., (2009) « *Défaut de transmission symbolique dans la migration* », Dialogue 3- 2009, pp 29-42

¹²⁰ cité par Fabregat M., (2009) op.cit.

Etant donné l'importance du phénomène migratoire, qui affecte un nombre si important d'individus, cela devient une composante de la « forme de vie » de notre temps, les nouvelles migrations sont signes et effets de l'hypermodernité. Elles sont aussi le signe de changements profonds dans les liens et l'idée même du lien.

2^{ème} Partie

Chapitre 3

METHODOLOGIE

3.1 Problématique

La question préalable et initiatrice de ce travail est donc : Qu'est-ce qui pousse à partir ? Cette question en emmènerait naturellement d'autres sur les contextes et prétextes desquels émerge cette idée du départ et qui la nourrissent.

Les énoncés précédents me permettent de problématiser la question des processus migratoires de la façon suivante :

La migration n'est-elle pas la répétition symptomatique d'un phénomène d'exclusion ? Ce phénomène est-il consécutif à un fonctionnement du groupe familial sous le primat du lien d'emprise tyrannique de type persécutant-persécuté, tué ou être tué ?

Qu'en est-il de la difficulté du groupe à soutenir, élaborer les processus de différenciation / séparation.

Pour le sujet, migrer pourrait être une issue, une tentative de se soustraire à ces contextes, tout comme elle semble figurer une tentative d'élaboration. Quelle valeur psychique peut-on alors accorder à l'argent dans la migration ?

3.2 Hypothèses

Hypothèse principale :

1 - Migrer serait une mise en acte du fantasme d'auto-engendrement, consécutif à l'échec des processus de différenciation, au sein du groupe d'origine, dont le mode de lien serait sous le primat de l'emprise tyrannique. Ainsi l'émergence du sujet ne serait possible que par l'expulsion, l'exclusion de ce dernier.

2 - La migration figurerait une forme de retournement, passif – actif, des pulsions de meurtre en pulsion épistémophilique, et témoignerait d'une défaillance dans l'élaboration de la violence fondamentale au sein du groupe d'origine.

Hypothèses secondaires :

La migration permettrait un déplacement, une forme de transfert topique par rapport à un originaire aliénant ; la position d'étranger entretiendrait une position narcissique singulière, une exposition à la violence, dans une forme de répétition du même, qui viserait une élaboration.

L'argent, comme alibi à la migration, masquerait au sujet, le fantasme originaire du meurtre, par la fonction de réparation narcissique que l'argent prend.

3.3 Les données cliniques

Afin de faciliter la lisibilité des différents temps et mouvements transféro-contre-transférentiels, je présenterai successivement un temps de rencontre, suivi des commentaires et associations liés à ce temps de rencontre.

3.3.1 Le groupe de femmes

J'ai déjà mentionné plus avant les conditions et le contexte de cette rencontre. Je présente ici le contenu recueilli sur une période de 7 mois consécutifs.

*3.3.1.1 La première rencontre*¹²¹

Quinze femmes sont présentes lors de cette première rencontre. Elles sont réfugiées, demandeuses d'asile sous mandat du HCR, ou encore avec des papiers maliens¹²² et clandestines. Toutes viennent d'Afrique subsaharienne. Leur temps de présence en Algérie varie de 1 à 7 ans, elles ont entre 24 et 50 ans, certaines ont laissé leurs enfants au pays pour partir en aventure, d'autres ont eu des enfants sur la route ou en arrivant en Algérie.

Après un temps d'accueil des présentes, nous commençons à échanger sur leur vie ici, en Algérie. Elles se connaissent toutes, mais je leur demande de se présenter à moi quand elles prennent la parole. Dans la dynamique de ce groupe pré-existant, des personnalités émergent avec des fonctions, au sein du groupe, qui restent alors encore à préciser. Je peux déjà dire que le temps de présence en Algérie ne constitue pas le critère de référence en termes de légitimité à porter la parole du groupe.

Elles se rencontrent tous les mercredis après-midis pour leur temps de prière. Elles le décrivent comme le seul temps dans la semaine qui leur permet de se retrouver, de sortir

¹²¹ Je présente ici ma rencontre avec le groupe de femmes se retrouvant dans les temps de prière évoqués dans le présent texte p.35-36

¹²² Les accords frontaliers historiques entre les 5 pays du Maghreb permettent la libre circulation des populations au sein de cet espace – sauf entre le Maroc et l'Algérie par voie terrestre.

de l'isolement du quotidien, de l'emprise de leurs compagnons, des mécanismes de survie.

Elles disent d'emblée la rudesse de la société algérienne, le vécu de discrimination qu'elles éprouvent dans leurs rencontres avec les institutions algériennes, mais aussi au quotidien dans la société. La question de la stigmatisation revient sans cesse, parlant de leur peau noire, qu'elles disent être la source de leur malheur, évoquant des situations dans lesquelles elles disent l'humiliation d'être renvoyées, rejetées. Elles remarquent également que le fait d'être enceinte ou d'avoir un enfant avec elles les protège des contrôles ou arrestations.

Au fil de notre échange, il apparaît que leurs connaissances des codes de fonctionnement des institutions de soins en Algérie sont très limitées. Elles ne distinguent pas ce qui relève d'un fonctionnement - dysfonctionnement général et ce qui serait propre à leur vécu d'étrangeté, et à leur étrangeté réelle dans leurs rapports avec les Algériens.

Dans le second temps de nos échanges, elles font part de l'importance des souffrances psychiques liées à la précarité de leurs situations et à leur parcours.

Elles disent leur ambivalence dans les liens avec leur communauté ; ils sont indispensables à entretenir pour ne pas être trop isolées donc exposées, mais ils sont lourds de stigmatisation et de contraintes quand des choses singulières émergent sur la scène publique, telles qu'une souffrance mentale un peu trop importante, l'annonce d'une séropositivité, la perception d'une sexualité différente...

Toutes disent leur peu de confiance quand leurs interlocuteurs sont algériens, prises elles aussi dans des préjugés qui limitent grandement la rencontre entre ces deux groupes : société d'accueil, communautés migrantes. Il m'apparaît donc assez clairement le besoin d'espaces intermédiaires, d'espaces de rencontres, entre elles et la société qui les entoure.

Ce rejet de l'autre, qu'elles vivent et répètent, les empêche aussi d'aller demander, au bon endroit l'aide dont elles pourraient avoir besoin.

Plusieurs de ces femmes ont des parcours de vie chaotique, dont je ne connais pas encore la teneur précise. Je ne les verrai pour la plupart que dans ce temps de groupe.

En deçà de ces constats, toutes disent leur besoin de parler de leur histoire, d'être accompagnées dans cette souffrance, le groupe de prière étant le seul espace de soutien. A l'issue de la rencontre, nous convenons de nous revoir chaque semaine pendant les trois mois qui viennent au moins (mon temps de travail restant avec l'ONG), et plus si je peux poursuivre ces rencontres dans le cadre de ma recherche). Je leur propose donc un travail de Photolangage®. Le groupe se déroulera dans une des salles de la paroisse, par commodité de lieu. Je propose aux femmes qu'on installe ensemble la salle dans le premier ¼ d'heure.

Ce temps me semble avoir plusieurs fonctions : tout d'abord, il permet aux femmes qui habitent le plus loin d'arriver ; ensuite, il me permet d'observer comment les temps de mise en groupe se passe, identifier d'éventuelles formes de rituels, associant l'espace d'accueil et l'idée d'un confort suffisant en prévision du groupe. En tout cas, là était mon idée de départ.

Nous nous sommes dit que cette première rencontre serait plus longue, du fait de la nécessité de poser le cadre et le déroulement de chaque séance. Heure de début, assiduité autant que possible, dispositif du groupe lui-même...

3.3.1.2 Commentaires

Je me rends compte qu'avant cette rencontre, j'imaginai qu'elles allaient arriver l'une après l'autre – ce qui fut le cas -, prendre la rencontre en route, sans les énoncés initiaux que j'allais devoir redire, je craignais de me trouver en difficulté de penser ces mouvements dans une analogie possible avec les processus migratoires. J'associe alors à ce que je perçois d'un rapport à la temporalité différent, un marqueur de la différence culturelle.

Cette idée du débordement est très présente dans ce premier temps de rencontre. Une agitation anxieuse me traverse que j'associe d'abord au temps de la recherche, mais qui me semble après-coup parler d'une forme d'indécidabilité : je suis prise dans un mouvement d'ambivalence entre mon idée d'un groupe dans le cadre de la recherche, et les objectifs de mon travail avec l'ONG, et, mon sentiment d'avoir besoin de temps pour penser les choses de la migration déjà pour moi.

J'imagine du vide ou du débordement, sans penser que les choses peuvent se passer encore autrement. Une idée de chaos m'habite un peu.

La fragilité dans laquelle je me trouve du fait même de la nouveauté de ma position de migrante se trouve avoir fait résonnance avec les mouvements décrits par les migrantes lors de ce premier temps de rencontre.

Je suis étrangère aussi, et étrangère *a priori* à leur regroupement, dans ce moment, traversée par un sentiment d'étrangeté à moi-même comme dépossédée de ma capacité de penser. Je pourrai de nouveau faire appel à mes ressources internes en passant par l'extérieur. J'expose quelques jours plus tard, la situation à des collègues, qui, par leur remarques et questions, me permettent de reprendre les choses à mon compte. Il me semble alors possible que mon agitation interne soit aussi un premier mouvement contre-transférentiel dans cette rencontre avec le groupe.

La question des effets de cet espace dédié à la pratique religieuse sur la parole se pose à moi. Comment parler librement dans un lieu voué au culte, et investi par elles d'une façon que je qualifie déjà de surmoïque ? Dans mon idée « d'aller vers », je n'ai pas initialement mesuré tout à fait ce que représente l'espace de la paroisse pour les migrants qui s'y retrouvent. La fonction de contenance que peut avoir le lieu et le rite religieux indique également la nécessité, pour elles dans leur migration, de trouver là, dans cette forme de réalité, ce qui signe, à mon sens, une fragilité des processus de représentation.

En écho aux nombreuses difficultés qu'elles évoquent, je m'interroge alors sur le sens du départ pour elles. Si je garde en tête l'idée d'un bénéfice et d'un coût psychique au moins, je ne peux que constater que malgré ce qu'elles semblent dire de ce que ça leur coûtent (laisser les enfants, être objet de violence), les bénéfices sont encore bien obscurs. La migration fonctionnerait donc comme un symptôme. Car j'imagine qu'il doit falloir, soit être habité d'un sentiment de grande détresse, que je qualifierai déjà de narcissique ; soit être pris dans une forme de répétition violente, pour prendre de tels risques dans l'aventure. Sans doute que les deux mouvements dialectisent.

Dans ce temps d'échange, il me semble que se pose une part de leur définition du vécu d'étrangeté, contrebalancé par ce que je perçois d'abord comme une forme d'idéalisation de l'avant, de l'origine. Il est également question de la rencontre avec la différence et de ce qu'elle fait vivre, et des liens sociaux et familiaux.

A l'issue de cette première rencontre, je retiendrais pour ce temps de groupe que le fait d'être étranger expose au rejet et à violence.

Les premiers propos recueillis indiquent déjà des modalités intrapsychiques et intersubjectives singulières par le rejet ; la peau noire est ici la surface propice de projection de l'informe, de l'impensable, du brut.

Paradoxalement, le groupe protège et isole, il rassure et enferme. Les modalités de traitement de la différence dans ce groupe me semblent un premier indicateur d'un espace de répétition possible dans la migration, d'expériences douloureuses, voire traumatiques.

Être migrante c'est tenter un voyage au-delà des frontières, malgré les risques de refoulement ou d'expulsion. Ce vocabulaire de la migration est à noter comme pouvant aussi dire quelque chose de la migration du point de vue psychique.

Dans la suite de ces réflexions, lors du temps de préparation de la première séance de Photolangage®, j'hésite quant à la question initiale. Je pense d'abord à « **Présentez-vous au groupe à l'aide d'une photo** ». Ce groupe est déjà constitué et se connaît, même s'il me semble intéressant de les entendre dans leur façon de parler d'elles, j'imagine qu'elles pourraient ne pas voir l'intérêt de se dire des choses qu'elles savent déjà entre elles, même si on sait que la médiation Photolangage® peut amener des différences, tout comme je posais, ailleurs, mon propre doute sur l'intérêt de cette recherche.

Ensuite, je pense à une question à deux volets « **choisissez la photo qui vous plaît le plus ET celle qui vous déplaît le plus** », mais devant l'incertitude du nombre de participantes, je crains qu'elles soient un trop grand nombre de participantes, et de manquer de photos proposées, mais également qu'il faille un temps trop important qui risquerait d'empiéter sur leur temps de prière. Comment pourraient – elles alors investir cet espace s'il venait à attaquer un autre espace pour elles important et préexistant ? Mon hésitation frise la confusion.

Cette question « **Choisissez la photo qui vous plaît le plus OU celle qui vous déplaît le plus** », peut permettre l'expression de choses positives ou négatives, et peut sans doute favoriser l'émergence de thématiques qu'il me sera possible de reprendre lors des séances à venir. Je me sens finalement plus à l'aise avec ce choix, à la fois par rapport

au temps dont nous disposons, au nombre incertain de participantes, et à la possibilité pour elles de s'approprier la méthode tranquillement dès le début. Mon choix s'arrête finalement sur cette question, me semblant plus souple, plus ouvert avec moins de risques de débordement.

3.3.1.3 La première séance de Photolangage®

J'arrive juste à l'heure, alors que j'avais prévu d'arriver à l'avance pour accueillir le groupe. Je me confronte de nouveau à la réalité d'un temps qu'on ne maîtrise pas, encore moins en Afrique qu'on a l'illusion de le faire en Europe, manifestation des effets de vacillement des repères.

Une seule des femmes rencontrées la semaine d'avant, Sophie¹²³, est présente. Elle vient d'Afrique centrale, elle vit en Algérie avec des papiers maliens. Nous échangeons : elle vient de faire renouveler son visa à la frontière sud, et, à son retour, elle apprend le décès d'un compatriote, puis rend visite à son mari incarcéré à 400 kms d'Alger.

Une seconde, Sarah, arrive peu après. Sarah semble être la plus âgée du groupe. Elle est également d'Afrique centrale, elle a laissé un fils au pays. Elle veut encore tenter la traversée et ne souhaite pas rester en Algérie. Toutes deux parlent du manque de liberté dans ce pays, alors que chez elles, elles ne ressentent pas ça, « *chez nous tu peux te promener habillée comme tu veux, personne ne te regarde ou te juge, tu peux faire ce que tu veux.* »

Alors commence un échange autour de leur situation ici, de ce qui pousse à partir, elles mettent en avant les raisons économiques, mais Sarah dit aussi son envie très forte de « *fouler le sol français, coûte que coûte* ». Sophie semble y avoir renoncé, et exprime même le désir de rentrer. Elles parlent alors de ceux qu'elles ont laissés là-bas. Elles évoquent la famille africaine et ses extensions (familles élargies) qui semblent tentaculaires, mais lorsque je demande des précisions, il apparaît que l'une (Sarah) est fille unique, et l'autre n'a qu'une sœur.

Une troisième femme, Julie, originaire d'Afrique de l'ouest, nous rejoint et prend la conversation en route. Julie est orpheline, elle a deux sœurs vivant encore au pays et une

¹²³ Chaque prénom a bien entendu été changé, tout en conservant autant que possible sa résonance culturelle ou symbolique

petite fille de 4 ans qu'elle leur a laissée. Elle parle de l'une de ses sœurs comme étant « *malade des nerfs* ».

Le temps de s'occuper à installer la salle, Yvette, arrive. Elle est originaire d'Afrique centrale également. Elle vit en couple à Alger.

Je décide de commencer le travail avec ce petit groupe.

Je rappelle nos échanges de la semaine précédente sur le temps de ce travail, puis j'énonce les consignes de déroulement du groupe.

Je restitue ci dessous l'ensemble de nos échanges dans ce temps de groupe. Je suis l'animatrice.

« Choisissez la photo qui vous plaît le plus OU celle qui vous déplaît le plus »



C'est **Sarah (SH)** qui présente la première sa photo : « *Cette personne âgée-là, elle tient la vie dans ses bras, c'est une bonne émotion. J'aime cette photo. Peut-être c'est une grand-mère ou un grand père, mais ça me rappelle ma grand-mère, c'est comme ça qu'elle s'occupait de moi, on était trop proche. Et c'est comme ça que j'aimerais serrer mes petits-enfants dans mes bras* ».

Julie (J) : « *moi aussi ça me rappelle ma grand-mère, on a eu qu'elle quand ma mère est morte, quand j'avais deux ans, aujourd'hui elle est malade, et malgré sa maladie, c'est elle qui nous a élevées avec mes sœurs.* »

Sophie (S) : « *ce bébé c'est la vie* »

Animatrice (A) : « *ça m'évoque aussi les deux extrémités de la vie... de la naissance à la mort et tout ce qui se passe au milieu* »

SH : « *vous pensez pareil ! C'est vrai c'est aussi ça* »

Yvette (Y) : « *ça me touche beaucoup ce que vous (le groupe) dites, moi aussi j'étais proche de ma grand-mère.* »



Julie : « Cette photo ne me plaît pas du tout. Je n'aime pas les militaires et surtout les armes, ça tue les gens. Les militaires me font peur, ils font la guerre comme dans mon pays, ils ont tué beaucoup de personnes. Quand je les vois à la télé ça me fait peur ! Ici aussi ça me fait peur. »

SH : « Moi non plus, je n'aime pas cette photo, mais en même temps, les militaires protègent les gens »

S : « ils protègent mais ils tuent aussi. Comment on fait pour choisir un métier fait pour tuer ? Si on n'est pas d'accord on quitte et puis c'est tout. Ils ont le choix. Ici en Algérie, ils protègent un peu mais plusieurs fois, je me fais embêter dans la rue et la police est là, elle ne bouge pas, Quand ils nous arrêtent, ils nous attachent comme des poulets. Moi je suis en colère contre les militaires, je ne les aime pas du tout. »

A : « est-ce un simple soldat qui exécute les ordres ou un gradé qui donne des ordres ? »

Collectivement : « peu importe, il est militaire il a choisi en sachant qu'il pouvait tuer des gens. »

J : « Moi j'ai essayé d'entrer dans l'armée, mais ça ne m'a pas plu, alors je suis partie faire l'aventure. »



Yvette : « J'aime cette photo, cette mère qui s'occupe de son enfant, qui se promènent. C'est important l'amour d'une mère. »

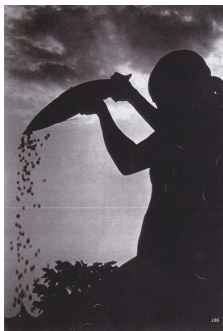
J : « quand j'étais au pays, ma fille je la portais tout le temps dans le pagne sur le dos. Elle ne voulait jamais me laisser. Quand je suis partie faire l'aventure, jusqu'à présent elle dit que je suis allée pisser, que je vais revenir. Et mes sœurs lui ont expliquée que peut-être je reviendrai en avion ; alors elle dit à tout le monde quand un avion passe que je vais rentrer, je suis dans l'avion. »

A : « mais est-ce que cet enfant tourne le dos à sa mère ? Il boude ? »

Collectivement : « il découvre, il est content, ou il est triste. »

SH : « Si ça se trouve, ils sont les deux en colère, la mère a l'air de faire des grands pas et lui de bouder. »

(Sourires)



Animatrice : « *J'aime cette idée de semer sans savoir ce qui va pousser, quand et comment. Ça ressemble à la vie, on fait des choix, on propose des choses, on prend des chemins, dont on ne sait pas toujours d'emblée ce que ça va nous apporter ni quand, ni sous quelle forme, mais on prend le risque.* »

Y : « *ça me fait plutôt penser à la vie très difficile des femmes africaines, quand elles travaillent dans les champs, et qu'elles n'en retirent même pas la satisfaction.* »

SH : « *c'est une belle photo, avec le ciel, on ne peut pas savoir ce qui va se passer. Elle sème et elle verra bien.* »



Sophie : « *ça me fait penser aux vieilles femmes laissées aux villages chez nous, elles sont seules, elles regardent, un peu abandonnées par les autres. Moi j'ai laissé comme ça ma grand-mère au village, elle est toute seule* »

J : « *moi aussi, et puis elle est tombée malade, elle ne prenait plus soin d'elle, donc je l'ai ramenée chez sa dernière fille pour qu'elle s'en occupe, la lave, l'accompagne aux toilettes et je suis partie, aujourd'hui encore, elle pense que peut-être je suis juste allée au magasin chercher des courses, je n'avais pas de maison en ville, je ne pouvais pas la prendre. Alors je m'en suis occupée chez ma cousine. Elle était ma mère en fait, depuis l'âge de 2 ans elle s'est occupée de moi, quand ma mère est morte.* »

Collectivement : « *c'est vrai les vieux, ils sont souvent seuls et abandonnés* »

Y : « *ça me fait penser à nous ici, on vit enfermées, on est seules, on passe notre temps dans la maison là, on est seules.* »

(Silence)

A : « *je pensais aussi aux vieux du village chez nous, mais ils peuvent aussi être méchants. Ils surveillent tout, racontent des méchancetés sur tout le monde... mais au fond, ils sont seuls et ont souvent souffert dans leur vie. On pourrait aussi penser que les vieilles femmes sont ensemble, que c'est une seule et même fenêtre. Peut-être qu'elles ont préféré vivre à trois plutôt que chacune de leur côté, justement pour ne pas être trop seules...* »

J : *« c'est vrai, des fois les vieilles sont méchantes, elles font la sorcellerie là, ma mère est morte à cause de ça. Une vieille dans le village portait souvent un gros panier sur la tête et elle demandait de l'aide parce que c'était lourd. Tout le monde passait sans l'aider. Et ma mère l'a aidée. Il s'est mis à pleuvoir, et ce qu'il y avait dans le panier a coulé sur ma mère, l'a recouverte. C'est de ça qu'elle est morte. Ce truc est rentré en elle et l'a rongée de l'intérieur... J'espère que dieu m'accordera de revoir ma grand-mère avant qu'elle meure, je l'ai laissée. »*

J. termine la séance en disant que sa photo ne lui plaît vraiment pas du tout.

Au moment de mon départ, Julie vient me voir et me demande si *« ça peut être de sa faute si les affaires de son compagnon, tout comme celles du père de sa petite fille ne fonctionnent plus, alors qu'avant elle, elles semblaient fonctionner, elle pense porter malheur, avoir le mauvais œil ou la sorcellerie en elle »...*

3.3.1.4 Commentaires

Pendant la séance, je remarque qu'elles sont très attentives à se laisser parler, la présentation des photos est authentique, et il est essentiellement question des grands-mères et de l'importance de leur étayage, des enfants et de leur place d'enfant ou de mère, quand elles n'évoquent jamais leur propre mère autrement que pour dire leur absence ou leur décès.

La chaîne associative me semble suivre le fil, tout d'abord, de l'enferment et de l'abandon associé à la question de la qualité du portage, de l'étayage en interrogeant ce qui fait se sentir en sécurité ou enfermé. Le rapport entre générations est également largement évoqué. Mais l'essentiel me semble relever de la question de la vie et de la mort. Je repense alors à l'intervention de Sarah sur la liberté vestimentaire dans son pays dans le temps d'avant groupe, qui me semble mal masquer une autre forme d'enfermement ou de jugement.

Dans le temps de la séance, plusieurs se sont plutôt identifiées aux enfants, parallèlement un fort sentiment de culpabilité semble traverser le groupe. La question de

l'abandon est amenée à différents moments, comme sentiment qui les habitent, elles, d'avoir abandonné les leurs. Mis en parallèle avec la fragilité des étayages mentionnée, je pense alors qu'elles ont ainsi retourné / répété le vécu d'abandon. En ce sens, les mères décédés tôt, et les enfants laissés au pays me semblent témoigner d'une forme de fantasme de meurtre, condition du mouvement de séparation / différenciation, s'accompagnant d'un mouvement d'auto-exclusion punitif. Toutes disent le poids de la séparation.

Cette question de la dialectique vie / mort, est surtout amenée par Julie dans ce qu'elle dit d'une autorisation à tuer donnée aux militaires, et ce qu'elle pointe de son propre mouvement de vouloir d'abord entrer dans l'armée pour finalement s'exposer dans l'aventure.

La question de Julie, en fin de séance, me semble résonner directement avec le contenu des échanges dans le groupe. Son interrogation contient une dimension narcissique, que nous pourrions dire primaire, de vie ou de mort. Elle se vit comme le mauvais objet de son entourage, la partie à amputer pour que le tout survive.

Je pense alors à l'histoire de Sophie, rapportée dans le temps de mise en groupe, et aux frontières comme symbole des processus de mentalisation. Les frontières sont parfois fermées et enfermantes, mais il est possible de les contourner pour trouver des points de passage.

A ce moment là, il me semble intéressant d'envisager la prochaine séance comme une invitation à se situer aussi dans le temps et l'espace. Une invitation à penser sa relation au groupe peut également être une suite. J'hésite pour la prochaine séance, entre toutes ces questions : « passé, présent ? » ou encore « être seul, être ensemble ? » « Passé, présent, futur, qu'évoquent ces mots pour nous ? »; d'autres formulations me traversent l'esprit dans les jours suivants : « Il était une fois...racontez la suite à l'aide d'une photo », « quels regards portons-nous sur la famille ? Parlons-en... », « Le changement, les choses changent, nous changeons... »

Pendant la séance je tentais d'être très attentive, craignant de ne me souvenir de rien en fin de séance pour la prise de notes. J'ai déjà fait des expériences de groupe avec ce

type de public, il m'est arrivé d'oublier totalement le contenu d'une séance, d'être incapable de retrouver au moins des bouts de discours sur une ou l'autres des photos. Lors d'une présentation au cours d'un séminaire sur le Photolangage®, nous avons alors fait l'hypothèse du trauma partagé dans le groupe.

Finalement ma vigilance sur cette question m'aura sans doute aidée à transcrire la séance, mais ce n'est que bien après-coup que je peux lire autrement nos échanges d'alors, à la lumière de la façon dont la suite du groupe va avoir lieu, et m'interroger sur les effets d'une vigilance portée sur un aspect au détriment d'autres. J'en oublie alors de revenir sur ma propre intervention et son effet dans le groupe. Je n'y reviendrai qu'à l'occasion de cette écriture, en pouvant alors en mesurer l'implicite qu'elle contient. Je pensais une intervention invitant à la pensée de possibilités ouvertes et multiples, la réponse d'Yvette, vient au contraire signifier l'incompréhensible de ma proposition, face à l'incertitude qu'elle contient, la souffrance qu'elle inspire.

Dans cet après-coup, j'opte, en prévision de la deuxième séance, pour une question à deux volets ; me voilà rassurer sur le nombre de participantes, je peux m'engager un peu plus dans le groupe. Cette formulation devrait ouvrir encore un peu plus, et peut-être confirmer les thèmes latents lors de la première séance :

« Choisissez une photo qui évoque quelque chose d'agréable, et une photo qui évoque quelque chose de désagréable. »

Je perçois bien après-coup la proximité trop forte de la thématique avec celle de la première séance, et, parallèlement, les différentes consignes précédemment mentionnées me semblaient attaquer trop vite, trop proche, les difficultés énoncées. Il me semble que ma position contre-transférentielle d'alors, témoigne d'une forme de pacte dénégatif dans le groupe, concernant ce qui pourrait être traumatique, sur lequel il ne faut pas revenir. Elles ont dit auparavant leur ambivalence dans les liens au groupe, utile mais enfermant, et plus tard leur émotion à penser à la séparation. Toutes les premières propositions de question visaient à toucher directement ce pacte.

3.3.1.5 La deuxième séance de Photolangage®

Nous sommes en pleine fête de l'Aïd el fitr, période de fin de Ramadhan. Les dates de cette fête musulmane étant incertaines jusqu'à la veille, je prévois malgré tout de maintenir le groupe, en sachant que les transports risquent d'être difficiles pour les femmes participantes si la fête se confirme dans la nuit du doute¹²⁴. Ce fut le cas.

Une fois sur place cela se confirme, une seule femme (Sophie) arrivera avec 30 mn de retard, j'attends encore 30 mn et finalement, je repars sans que la séance n'ait pu avoir lieu. Renseignement pris par Sophie, les autres femmes ont effectivement des soucis de transports, arriveront bien plus tard pour leur temps de prière... La séance sera donc reportée à la semaine suivante.

Nous reprenons donc la séance prévue la semaine précédente.

Arrive tout d'abord Sarah. En attendant les autres, nous échangeons. Elle raconte le décès de sa mère, en couche, lui a-t-on dit, lorsqu'elle avait trois ans. Elle a grandi seule avec son père.

Elle a eu un premier enfant à 14 ans, et s'est mariée beaucoup plus tard, avec un homme qui au fil de la croissance de l'enfant lui demandera de choisir entre lui et son enfant. Elle n'aura pas d'autre enfant avec cet homme, et acceptera d'envoyer son fils ailleurs. Aujourd'hui son fils semble s'en sortir assez bien ; elle est en contact très régulier avec lui. Elle évoquera ensuite la lourdeur de la relation avec son propre père, puis les affaires de son mari, puis son désir toujours présent, dit-elle, d'aller tenter « l'aventure ».

Sophie arrive. Nous attendons longuement. Pendant nos échanges, il est question du départ du prêtre (Père) qui animait la paroisse depuis 12 ans et qui a beaucoup mobilisé les Africains dans cette paroisse. La transition s'avère difficile, le diocèse et le gardien de la cure semblant agir pour exclure les Africains du lieu. Une certaine colère s'exprime, une crainte aussi de voir quel va être le futur prêtre. Ce lieu représente leur

¹²⁴ selon le calendrier musulman, la nuit du doute en début ou en fin du mois de Ramadhan consiste à observer la phase de la lune. La décroissance complète de la lune marque la fin du mois.

lieu de retrouvailles, de rassemblement, le lieu où les Africains se rencontrent, sans crainte, dans Alger. J'apprends au cours de cet échange que le prêtre a été nommé ailleurs, il y a plusieurs mois de cela, qu'il en a parlé très vite aux paroissiens, que son départ n'est donc pas une surprise (ce que j'avais imaginé la semaine d'avant...). Le « Père » était aussi d'origine subsaharienne. Aujourd'hui, dans l'intervalle, la paroisse est gérée par une sœur blanche et un père blanc (issus de la confrérie religieuse du même nom), qui introduisent déjà des changements, en informent les paroissiens par le biais du gardien des lieux. La colère des paroissiens est grandissante, et tous semblent craindre l'arrivée d'un prêtre « raciste ».

Elles poursuivent leurs échanges sur la vie de la communauté ; je capte ici ou là des images persécutrices, des mots évoquant des coups de couteau, la fuite, l'arrestation, la mort d'un homme de la communauté...

Finalement, elles tentent d'appeler les autres femmes qui disent leur retard. Nous décidons de commencer tout de même : à trois, ne figurons-nous pas la forme minimale du groupe ? - consciente des limites de cette démarche et surtout du risque de lourdeur pour celles qui sont là, se pose à moi à ce moment là, la question de ce qui fait qu'elles soient, elles, présentes.

« Choisissez une photo qui évoque quelque chose d'agréable et une photo qui évoque quelque chose de désagréable. »



Sarah commence : *« c'est une photo agréable. Pour danser il faut être bien. Ils sont en couple, ils sortent ensemble, mari et femme, ou amis, mais ils vont danser ».*



« Ça, vraiment c'est la souffrance. Ce gros monsieur lourd, qui n'a pas de problème, qui se fait transporter par l'autre, qui doit forcer beaucoup pour l'emmener là où il veut. Lui il est maigre, il est pauvre. Ça c'est la souffrance ».

Sophie : *« C'est en Afrique ? »*

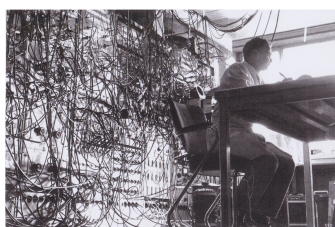
SH : « chez nous les très pauvres mettent au service des autres des bras et carrioles comme ça. Ils les louent à la journée, ils gagnent à peine de quoi nourrir leur famille. »

A : « et le gros bonhomme ? »

S : « c'est vrai peut-être que lui il est handicapé, qu'il ne peut pas marcher ? Ou qu'il a d'autres problèmes. »

SH : « Des problèmes de riches peut-être... Sur la photo agréable, je me disais aussi que pour se laisser aller à danser, il fallait aussi se sentir un minimum en sécurité, stable. Sinon c'est difficile de se laisser aller. »

S : « C'est vrai que si on craint pour sa vie, on n'a pas envie de danser... Ou alors, c'est pour oublier la pression, les tensions. Ça défoule. »



Animatrice : « Ça s'est désagréable. Quand les choses commencent par s'emmêler comme ça, on ne sait plus par quel fil les tirer pour tenter de clarifier et ranger tout ça, un peu comme quand dans la tête, il y a trop de choses qui se mélangent qu'on ne sait plus comment faire. C'est le bazar. En même temps on peut supposer que lui, il sait, il n'a pas l'air trop inquiet. »



« Voilà, quand on peut, après le bazar, se retrouver au calme, tranquille prendre le temps de réfléchir, de se vider l'esprit, ça c'est agréable. La plage c'est agréable non, c'est mieux quand il y a un peu du monde avec nous, mais bon ».

S : « oui être au bord de la mer c'est bien. Le bord de la mer, ça calme c'est vrai »

SH : « oui j'aime aussi être au bord de la mer. C'est vrai que quand c'est compliqué dans la tête comme sur l'autre photo, c'est bien d'être tranquille au bord de la mer. »



Sophie : « cet enfant il souffre. Le bonhomme ne le regarde même pas. Il n'est même pas assis. Comme si l'enfant devait ramper pour lui cirer les chaussures. Il est tout petit. Ça fait mal de voir ça. »



« Ça c'est la vie et l'espoir. Pour pouvoir se construire il faut avoir un nid, une maison à soi. Sinon on ne peut pas. »

A : *« je pensais aussi au Coucou. Cet oiseau qui squatte le nid des autres parce que lui ne peut pas s'en construire un. Comme le Bernard l'Hermite, ce crustacé qui occupe des coquilles vidées de leurs habitants habituels. Pour ceux là, c'est ça vivre. Trouver un toit déjà là, et l'habiter aussi longtemps que possible avant d'en changer pour un autre. »*

SH : *« ah bon, ça existe ça ? »*

S : *« oui, c'est vrai, mais c'est quand même mieux quand c'est le sien. »*

Fin de séance

Après la séance, et devant ce qui me semble être une difficulté de se retrouver en groupe – nous ne sommes que trois après deux reports de séances -, les femmes me demandent de revenir les voir en grand groupe, afin de réexpliquer ce travail et rediscuter de la suite de ce temps.

3.3.1.6 Commentaires

Trois personnes constituent la forme minimale du groupe et de l'altérité, et nous faisons groupe. Dans le préalable du temps de groupe, il est de nouveau question de la violence et du rejet. D'abord avec l'histoire de Sarah, dans laquelle parent et enfant ne peuvent coexister. Sa mère décède quand elle est enfant, la relation avec le père est difficile (je pense alors à une relation incestuelle). Elle sacrifie ensuite elle, l'enfant. Cette question prend une forme différente quand il est question du départ du prêtre. L'église, mère toute puissante, exclu le père bienveillant pour le remplacer par un père dont on craint qu'il exclut, à son tour, les enfants. J'entends à nouveau circuler le fantasme de meurtre entre parents et enfants. Le groupe peine à exister

Pendant la séance, la chaîne associative évoque la lourdeur du sentiment d'insécurité, le manque d'étayage, ou encore des relations de soumission, d'exploitation. Cette

répétition avec le contenu de la séance précédente me permet d'avancer que la violence des fantasmes de meurtre amène à une forme de position masochique, qui entretient la répétition.

L'évocation d'un lieu à soi, d'un chez soi fait penser au lieu sûr en soi, dont on sait qu'il ne peut se constituer que dans la répétition d'expériences intrapsychiques et intersubjectives suffisamment bonnes. Dans le groupe, il est évoqué sur le mode du manque. Mon intervention visait à rappeler la précession de lieu et d'espace déjà là qui peuvent aussi être des espaces d'accueil, d'étayage. La question de la souffrance est redondante, associée à ce qui me semble relever d'une fragilité voire même de la détresse infantile.

Je repère bien après-coup encore que Chacune a choisi des photos vraiment par paire : des photos de couples pour Sarah, un personnage seul pour moi, et des êtres vulnérables (enfant et œufs) pour Sophie. La séance chemine dans le sens d'une introspection de l'actuel à l'archaïque.

Au fil de la séance, la question de la séparation et des changements, de la crise, notamment en lien avec le départ du prêtre, ne cessera de m'habiter. Elle prend également la forme de ce qui persécute, qui fait souffrir. Elle a été au cœur des échanges avant le groupe et dans le groupe et elle me semble suffisamment d'actualité en tout point pour la traiter lors de la prochaine séance.

Je suis, par ailleurs très questionnée par les absences, et souhaite essayer de comprendre avec elles ce qu'elles en disent. Je choisis pour la rencontre suivante de ne pas utiliser le Photolangage®, ressentant l'importance de mieux rencontrer le groupe, sans penser alors qu'une consigne aurait aussi pu permettre de traiter de ces questions.

Je m'interroge sur la dimension contre-transférentielle de ma pré-pensée sur l'utilisation d'une médiation. Ce choix, presque impérieux au début de la recherche, m'a-t-il parasité dans la rencontre avec le groupe au point que je ne souhaite alors plus l'utiliser ?

Je pense surtout aux éléments amenés dans les temps de groupe ; éléments mortifères, anxigènes, le dépôt du négatif est massif. Être absente est sans doute pour les femmes une conduite d'évitement de se confronter à ce négatif et le mettre au travail. Ne plus utiliser la médiation est peut être une autre forme d'évitement pour moi.

Le rapport au temps prend un sens différent lors de l'attente préalable à la rencontre. Je pense à ce qui attaque ou ignore le temps : le trauma et l'inconscient. On en trouve des manifestations plus forte dans les processus psychotiques. Le rapport au temps qui passe, au temps construit en chronologie, est aussi la marque du travail des processus intermédiaires et secondaires.

3.3.2 De la difficulté d'être en groupe

3.3.2.1 *Les rencontres suivantes*

De nouveau il faut attendre l'arrivée au compte goutte des femmes. Celles présentes me disent que « *c'est chaque fois comme ça* » quelles que soient les activités de la paroisse. J'entends à ce moment la place qu'elles donnent à notre temps de groupe ; le temps de Photolangage® est conçu comme une activité de la paroisse avec toute l'ambivalence des femmes quant à ce lieu de rencontre, qui permet de tenir à peu près une place au sein de la communauté, avec des contraintes associées à une forme d'indifférenciation. Mais j'entends également la difficulté de se mettre en groupe.

Finalement, nous nous rencontrerons à cinq. Il manque Yvette. Les autres évoquent une maladie qui l'empêche de venir, et finalement, elles diront qu'elle vient de faire une fausse couche, qu'elle est donc assez mal.

En revanche, une autre femme, jeune, inconnue de moi jusqu'alors, semble avoir une autorité sur le groupe ; les femmes la sollicitent beaucoup pour avoir son avis sur une chose ou l'autre. Elle participe à la rencontre. Il m'est demandé de changer le moment de la rencontre, d'espacer les séances, et chaque proposition faite ne peut convenir, la personne que je ne connais pas, rejette systématiquement les aménagements, en ramenant l'idée du non - sens si toutes n'y sont pas. Nous décidons de maintenir, encore la forme et le temps de nos rencontres.

A la rencontre suivante, trois femmes (dont Yvette et une autre nouvelle) sont déjà présentes quand j'arrive (un peu en retard) je suis venue sans photos, avec l'idée de plutôt les laisser venir, de laisser parler librement. Je propose un temps de parole en

groupe dans la suite de la précédente rencontre. Je n'abandonne pas totalement mon idée de reprendre le groupe Photolangage® avec elles.

Elles commencent en évoquant les nouvelles depuis notre dernière rencontre. Yvette s'inquiète pour ses parents, ils sont alités tous les deux, et personne n'est vraiment présent pour s'occuper d'eux. Elle évoque plus librement sa fratrie : elles sont trois filles, dont une toujours à l'école, l'autre travaille « *un peu loin* ». Elle a aussi des frères dont un est en internat, les autres, loin aussi. Elle se demande donc si elle ne ferait pas mieux d'être là-bas, même si les kilomètres les séparant, lui paraissent infranchissables au moins psychiquement ; « *on ne peut compter que sur Dieu* » conclut-elle.

La nouvelle participante, qui ne se présente pas, parle des mauvaises nouvelles (décès d'une cousine) ; elle a l'impression que « *depuis qu'elle est sortie, chaque fois qu'elle a des nouvelles du pays, c'est pour lui annoncer un décès, des deuils* ».

Elles échangent autour de leurs craintes d'avoir des nouvelles du pays systématiquement mauvaises. Elles associent sur le besoin de crier et de pleurer fort à l'occasion d'un décès, mais ici, elles se l'interdisent de peur de voir les voisins s'inquiéter, la police venir. Du coup, elles « *gardent dans leur cœur, ne s'expriment pas, sauf ici, pendant le groupe de prière* ».

Elles en viennent ensuite à parler de leur mère, leurs caractères et la façon dont elles ont été mariées : un mariage arrangé, autour de l'adolescence et les enfants qui s'enchainent.

Yvette parle d'une mère envieuse à son égard, lui interdisant tout, quand son père l'autorise, et qui finalement, souhaite pour sa fille qu'elle ne se marie pas avant 30 ans.

La nouvelle venue décrit une mère bien différente, plus ouverte, libre et compréhensive avec ses enfants.

Enfin la troisième, discrète jusque là, parle d'une mère complètement soumise et qui, une fois les enfants finis, désire retrouver sa féminité et souhaite être sexy comme ses filles.

On termine sur cet échange et convenons de poursuivre sous la forme d'un temps de parole libre et de temps de groupe ouvert, à partir de la semaine suivante.

Une semaine plus tard, Yvette et deux jeunes hommes sont présents, rejoints ensuite par Julie qui ne semble pas bien et reste silencieuse. Le groupe commence dehors avec presque une heure de retard. Ce que j'associe immédiatement à mon propre retard de la semaine précédente.

On attend éventuellement d'autres femmes et dans l'attente, un échange commence : *« comment être une femme en Algérie ? Elles peuvent être vierge jusqu'à tard, ne pas savoir ce qu'est un homme ? »*

Un des garçons, étudiant, évoque des rencontres avec *« des filles qui veulent épouser un noir, un black »*, mais elles imposent leurs conditions aux mariages (les mêmes que pour les algériens, dot et conversion à l'Islam), donc l'union est finalement impossible.

Yvette, elle, rappelle que chez elle, *« à 15 ans, on n'est pas surpris si la fille ramène un homme et si elle n'a pas de compagnon à 20 ans, c'est presque pas normal »*.

Cette question de la sexualité ici en Algérie et de la relation homme / femme est venue dans les associations en parlant de la météo et de la façon de s'habiller, chez eux ou ici.

Au cours des temps d'échanges suivants, il est question de l'intérêt d'un temps de groupe comme je le propose, du temps de nos rencontres, et du sentiment que les espaces individuels pourrait mieux répondre à leurs besoins.

Elles disent leur éloignement de la paroisse, le temps de transport nécessaire pour arriver là, la difficulté de faire garder leurs enfants, et parfois même, de leur mari qui ne les laissent pas venir.

A cette occasion, elles parlent de la nécessité de permanence et ritualité dans nos rencontres, et insistent sur l'effet produit par la répétition, nécessaire pour l'intériorisation et la représentation du soutien que cela peut leur apporter.

Tous ces obstacles sont présentés comme des obstacles quotidiens pour toute chose. Elles disent pour finir que le temps de la messe du vendredi est le seul qui ne semble pas remis en question par toutes ces contraintes.

Le vendredi est en Algérie le jour de weekend (à l'image du dimanche en France). Elles préfèrent également qu'on ne se voit qu'une fois par quinzaine.

Nous fixons donc la suite de nos rencontres avec cette nouvelle organisation à deux semaines.

Le jour dit, j'arrive comme convenu vers 12h, heure de sortie de la messe. Effectivement beaucoup de monde est déjà présent. Je suis interpellée par les religieuses et religieux de la paroisse. Je leur explique ma présence et ma démarche, et le prêtre, identifié comme responsable, se montre à l'image de ce que les femmes en avaient dit : froid, autoritaire, m'annonçant que puisqu'il n'est pas au courant, rien ne peut se passer, même si l'accord a été donné par le précédent. En précisant ma démarche et le type de travail, il finit par accepter que le groupe ait lieu, mais pas le jour même. La journée est consacrée au lancement des activités paroissiales pour la nouvelle année. Il semble surpris que les femmes ne m'aient pas prévenue, moi pas, et je m'étonne de ne pas l'être, sans pouvoir penser plus avant.

Les femmes me confirment leur indisponibilité pour ce jour, malgré le fait que notre date ait été fixée avant le programme de la paroisse...

Je leur propose de se retrouver la semaine suivante, et dis que je mettrai à leur disposition un calendrier des rencontres, que je transmettrai également aux responsables de la paroisse.

De nouveau, j'arrive à la fin de l'office. Les femmes m'expliquent qu'elles ne vont de nouveau pas pouvoir être là, une de leurs compatriotes est gravement malade, elles doivent donc toutes, lui rendre visite et éventuellement l'accompagner à l'hôpital.

Elles me demandent de revenir la semaine suivante, j'en profite pour leur transmettre le programme des quatre prochaines rencontres et leur rappeler qu'il était convenu de ma présence tous les quinze jours.

Lors des rencontres suivantes, je n'ai toujours pas la possibilité de reprendre le travail avec le Photolangage®. Les femmes sont là ; elles ont très peu de temps pour le groupe : une répétition de la chorale, une prière particulière, un malade, sont régulièrement les raisons invoquées. Yvette dira lors d'un de ces temps : « *On va aller causer un peu avec la dame là un petit moment et après on fait la chorale.* »

Cette situation se répète pendant les quatre mois qui suivent ces moments. La météo, les activités de la paroisse, les absences des unes et des autres pour le renouvellement de leur visa sont autant de réalités qui viennent empêcher le temps du groupe.

Elles expriment leur souhait que l'on revienne au temps de rencontre du mercredi qui finalement leur paraît plus approprié, ce dont je conviens. Le vendredi est le jour du rassemblement des communautés africaines pour la messe et les activités de la paroisse. Elles font groupe autour d'autres choses.

A plusieurs reprises dans ces échanges, elles parleront de l'Afrique comme un espace indifférencié (« Nous les africains... en Afrique ça ne se passe pas comme ça... »), alors que toutes n'ont pas la même nationalité, ni la même langue, et surtout qu'elles se représentent l'Algérie comme une terre radicalement étrangère, même si elles sont toujours en Afrique...

Yvette, à la fin de ce qui sera la dernière rencontre, m'annonce que les rencontres à venir ne pourront avoir lieu du fait des fêtes de fin d'année, qui vont beaucoup les mobiliser.

De mon côté, des incertitudes administratives quant à mon autorisation de séjour m'obligent à suspendre les rencontres après les fêtes de fin d'années. J'arrive à la fin de ma première année de présence, à la fin de mon contrat avec l'ONG ; je ne sais pas encore comment et si mon titre de séjour sera renouvelé. Les rencontres de groupes s'arrêtent là.

3.3.2.2 Commentaires

J'éprouve dans ces temps de rencontres successifs avec les femmes, une impression d'impossibilité à poursuivre. Tout semble aller contre ces temps. Impuissance et castration m'habite plus vivement.

La demande de changement du moment de rencontre pour que toutes soient là m'apparaît être une demande de maintien de l'indifférenciation, en lien avec une fonction groupale qui pourrait n'être que sur le mode de l'agglutinat, ou de l'illusion. Quels risques y aurait-il à ce que certaines en tirent profit d'autres pas ? Quel est ce besoin de rester absolument toutes ensemble ?

J'éprouve le poids d'une réalité qui intruse chaque instant les espaces de pensée, même si j'essaie d'envisager les choses du côté des résistances qui peuvent s'exprimer. Les

leurs ? Les miennes ? Les deux ? Le non-sens environnant, et les difficultés en toutes choses au quotidien alourdissent les démarches et l'impression de dépression sociale refait surface. Une forme de fatalisme s'impose, de celui qui désengage, qui dégage de tout.

Il faut donc peut-être encore essayer et tenir, aménager, résister ?... Je ressens la nécessité d'une malléabilité importante dans mon dispositif, en même temps que j'interroge la forme des possibles résistances à ce que ce temps puisse se maintenir dans cet espace. Ma difficulté à tenir mon dispositif m'apparaît être un indicateur d'un mouvement contre-transférentiel d'ambivalence face au fait de s'inscrire dans un groupe, et risquer de se perdre à nouveau, et également d'ambivalence entre être ici et ailleurs à la fois.

Dans ces temps d'échanges, la mort continue son œuvre, et le fait qu'elles et ils – puisque des hommes nous ont rejoint- se soient exclus en partant en aventure, me fait associer avec l'idée que le lieu de l'origine est empreint de morbidité, il tue.

L'association suivante concerne de nouveau leur relation à leur mère. Il est question de la différenciation et de ses avatars, les mères se posant en rivalité avec leur fille, la différence générationnelle étant alors mise à mal. Le propos prend cette fois une tournure différente. Elles interrogent également « la fabrique des enfants », les modalités de l'alliance dans le couple. J'entends la façon dont se pose la question du désir dans le couple. Il me semble alors que s'ébauchent des tentatives de mise en sens, peut être même de roman familial.

Dans l'intervalle des temps de ce va-et-vient pour le groupe sans qu'il ne puisse avoir lieu, j'ai l'occasion d'exposer ma rencontre avec les femmes et la présentation du groupe Photolangage®. Je la présente comme venant répondre à leur demande d'espace de parole, à l'occasion d'un temps de travail avec des collègues doctorantes ; leurs questions sur ce dispositif m'amènent à réaliser que la demande récurrente des femmes dans le groupe portait davantage sur la possibilité d'espaces individuels, et plus généralement, sur un espace d'échange et de parole.

« On pense toujours mieux à plusieurs cervelles »¹²⁵

Dans quelle mesure, devant l'urgence de commencer quelque chose de mon travail de recherche, je ne me suis pas engouffrée dans cette demande pour installer mon groupe, sans prendre le temps préalable à l'installation ? Je repense à l'utilisation de la méthode dans sa fonction rassurante, tel que Devereux¹²⁶ (1967) en parle et que je mentionnais en première partie.

Au cours des nombreux et longs temps de trajets de retour (je traverse toute la baie d'Alger pour me rendre à la paroisse), je me rends compte que je ne suis pas vraiment surprise. Je doutais que mon approche soit adéquate, me sentant moi même prise dans une forme de précipitation, que je sentais très surmoïque, et peut-être même narcissique. Je mesure que je suis dans ce que je « dois » faire pour justifier ma démarche de recherche et de migration, et en plus, « j'ai migré pour ça » ! Je pense alors : « comment revenir sans rien ? ».

Les mouvements identificatoires sont à l'œuvre au fil de la répétition des rencontres, car le matériel est pourtant bien là.

Si tel est bien le cas d'une trop forte identification et/ou précipitation, la désertion des femmes peut effectivement être une manifestation de l'inadéquation de ma proposition à leur besoin, et de sa dimension anxieuse. En quoi, alors mon propre mouvement psychique vient répondre contre-transférentiellement à la question de la migration ?

Tout le contexte me fait vivre la survie au quotidien. La temporalité ne fonctionne que dans l'immédiateté, comme une urgence en toute chose. Elle ne semble pas inscrite dans une chronologie. La réalité externe prend le pas sur tout et semble tellement intrusive qu'il est difficile d'interroger cette place autrement qu'en pensant à sa dimension traumatique. Les femmes ramènent sans cesse cette réalité qui est la leur. Parallèlement, je ressens un mouvement dépressif associé à un sentiment d'impossibilité à faire exister ce groupe, également au regard de la recherche et du temps dont je pense disposer pour le faire.

¹²⁵ Expression familière que je m'approprie dans les multiples occasions au cours desquelles j'expérimente et apprécie les effets du travail du groupe par l'étayage de la pensée.

¹²⁶ Devereux G., op.cit.

Après les annulations de séances, je repense à ma première expérience de groupe avec les réfugiés politiques. Il m'était, à ce moment là, apparu nécessaire de prendre un temps d'une forme d'appivoisement mutuel. J'avais alors également noté des formes de répétition, dans les présences / absences arbitraires, de l'arbitraire régnant dans les systèmes répressifs, et de la méfiance à l'égard de l'autre résultant de ce type d'expériences psychiques autant que réelles.

Je n'ai, sans doute, dans cette situation pas pris suffisamment de temps, ni pour penser les choses pour moi, ni pour le groupe.

La succession des échanges autour du lien homme / femme et de l'accès à la sexualité, la virginité « durable », semble contenir des interrogations sur les espaces de jouissances possibles dans ce pays. Cet accès à la sexualité est évoqué, dans ce temps, comme une condition d'accès à un statut d'adulte autonome, à un statut d'homme ou de femme accompli(e). Cette thématique me semble également contenir la question du désir et de modalités de lien dans le couple, espace, par excellence, de confrontation à la différence des sexes.

Les questions de la mort et de la perte, souvent violentes, restent présentes à chacun de mes déplacements, que le groupe ait lieu ou pas.

Nos échanges dans les temps informels tournent autour de la maladie, de la mort violente de tel ou tel, du fait de porter malheur...

Il me semble alors que le discours récurrent et dévalorisant sur l'Afrique concerne surtout la dimension Noire de l'Afrique, avec ce qu'elle peut incarner de l'ordre de l'inconscient, du pulsionnel, du non représentable, non symbolisable. Mais c'est de la peau dont il s'agit. Cette peau, cette enveloppe - là, semble l'objet d'enjeux, de conflits, aussi bien géopolitiques que psychiques.

De l'Afrique Noire à l'Afrique « des Blancs », la « traversée du désert », bien avant la traversée de la mer, marque symboliquement une étape importante, qui figure un temps d'incertitude, un moment de transition, un temps de crise dans le parcours, qui fait dire « ça passe ou ça casse ». Le passage des frontières est incertitude.

« Sortir » est le mot le plus utilisé pour dire « quitter » le pays. A l'image des zones de transit, des no man's land entre deux frontières ou territoires, le désert est une zone

aveugle, sans repères où la vie et la mort ne tiennent qu'à la volonté des passeurs, des étayages.

Une analogie peut se faire avec l'espace psychique. Les processus d'élaboration sont également faits de crise et d'incertitude quant à l'avenir et leur aboutissement dépend également de la qualité des étayages.

Par ailleurs, la migration suppose un temps de voyage, un temps d'errance même, au cours duquel on ne peut ou veut être réellement localisable. Volontaire ou non, les déménagements, les déplacements sont fréquents. Ils sont en fonction des ressources relationnelles et financières sur le lieu de l'accueil, fonction des nécessités de renouvellement de visas, fonction des possibilités de ressources. On entend d'ailleurs parler de migrations pendulaires. C'est aussi un phénomène qui vient réinterroger la présence et l'absence, dans les liens et investissements.

Du point de vue psychique, une analogie peut être faite : s'extraire, d'un univers violent, mortifère, mais familier, passe par un temps d'errance psychique, de nécessaires déménagements de la pensée avant d'accéder à des aménagements psychiques avec une économie satisfaisante. Ce mouvement n'est pas sans rappeler de nouveau les processus de crise, et la crise est consécutive à une perte d'étayage.

La première séance de Photolangage® a été finalement trop bonne. Elle s'est presque trop bien passée, pensais-je, même si le contenu des échanges était du côté de la perte. Ainsi, j'avancerai que le négatif posé dans le groupe au cours des premières rencontres a été d'une densité telle que le groupe ne peut se risquer de s'y confronter à nouveau. Et en même temps, il était plaisant d'être là. Ce double mouvement va dans le sens d'une forme de paradoxe : plaisir et déplaisir, défense et symbolisation, l'ambiguïté est à son comble.

Ce qui me semble relever de l'évitement à être dans ce temps de groupe, esquisse l'idée de l'évitement comme un des processus moteur de migration. Ces conduites me semblent n'être que des défenses à d'autres mouvements psychiques également mentionnés dans ces temps : la fragilité des étayages, et différenciation violente.

« Causer »... Les causeries sont aux femmes ce que la palabre est aux hommes.

Causer est possible, mais doit rester limité, et dans le temps, et dans les choses évoquées. Cette petite phrase d'Yvette me rappelle que parler de soi avec l'autre n'est

pas naturel selon les cultures. Les choses de l'intime ne se partagent pas forcément, et le lieu de rencontre n'autorise que peu l'expression d'émotions qui pourrait être pensées comme une remise en question du divin. Je me confronte, là, à la question du sacré, mais aussi à la différence culturelle quant au rapport aux émotions et à leur expression.

La culture fonctionne comme un espace de jeu. Un espace intermédiaire suppose, au préalable, l'élaboration des processus secondaires.

En deçà, il y a donc des parts d'universel : les mécanismes et processus primaires ou archaïques.

Nous partageons des préoccupations de droit au séjour et de ses conditions ; nous faisons les mêmes constats sur le statut des femmes et la lourdeur des liens sociaux. Notre statut d'étrangère à ce pays d'accueil nous permet une alliance. Ces identifications réciproques peuvent induire de ma part un défaut de contenance dans ces premiers temps du groupe, sans doute à l'image de l'éprouvé du défaut de contenance au cours du processus migratoire, comme répétition du défaut de contenance dès la naissance.

3.3.3 Les Situations cliniques individuelles

« Désireuse de respirer sans déranger, afin que le battement de mon cœur ne soit plus considéré comme un sacrilège, j'ai pris ma barque et fait de mes valises des écrans d'ombre. L'exil, c'est mon suicide géographique. »¹²⁷

A la suite de ce travail en groupe, plusieurs demandes d'entretiens individuels émergeront. Ils se mettront en place dans deux espaces d'accueil des migrants à Alger, tous deux rattachés au diocèse : la paroisse, déjà mentionnée, et un lieu de vie et d'accueil géré par une association du diocèse. Les situations présentées ici relèvent pour une majorité de rencontres à la paroisse, à l'exception de la première.

Les situations, que j'ai choisi de présenter, me semblent illustrer les différentes modalités de migrations. Chacune des personnes, dont il est question ici, a un profil et une motivation a priori différents.

3.3.3.1 Adam, le premier homme

a. Situation

Je connais Adam depuis un précédent voyage en Algérie. Je lui parle assez rapidement après mon installation, de ma recherche et lui demande de participer à cette dernière. J'esquisse avec lui mon projet de thèse tandis que lui, explique les raisons de sa participation à différents documentaires sur la migration subsaharienne, à travers lesquels il pensait surtout contribuer à la prévention de la migration. Adam souhaite dire sa souffrance pour l'éviter à d'autres. Il vit en Algérie depuis presque 10 ans et travaille clandestinement. Il est pratiquement impossible pour un étranger d'avoir des autorisations de travail sans lien avec une entreprise étrangère ou étatique.

D'origine Malienne, il est né en Côte d'Ivoire, il a 33 ans. Son père s'était installé là bas pour faire des affaires. Le père, marié 2 fois et avec une descendance nombreuse,

¹²⁷ Diome F., op.cit. p.227

subvenait très difficilement aux besoins de la famille. Il est décrit comme très autoritaire. Il décède en 1993 lorsqu'Adam a 14 ans. Adam ne reparle plus de son père par la suite.

Il devient alors soutien de la grande famille en tant que fils aîné. Ses parents étaient déjà séparés à la mort du père.

Il évoque alors sa mère qu'il décrit comme une mère courage qui se battait pour trouver l'argent et le travail. Il a trois frères qui ont actuellement 29, 26 et 24 ans et qui semblent s'en sortir difficilement. Il dit à ce propos ne pas comprendre pourquoi sa mère lui demande à lui d'envoyer plus d'argent pour ses frères, alors qu'elle l'a obligé à travailler très jeune avec elle. Il refuse depuis peu d'envoyer de l'argent tant qu'elle ne les oblige pas à travailler, ce qui la met très en colère.

Je ne comprends que bien plus tard que les frères sont en fait, pour deux d'entre eux, ses demi-frères (même père, mères différentes).

Adam ne parle pas de la façon dont la famille est revenue s'installer à Bamako.

Il a connu sa première aventure en 2000 puis une seconde en 2003. Il est allé jusqu'au Maroc. Il parle avec beaucoup d'émotions de la zone frontière algéro-marocaine et des conditions de vie à la frontière, « *dans des fossés où des Africains meurent, puis sont jetés dans des puits* ».

La difficulté de ces deux tentatives et, ce dont il a été témoin au Maroc le pousse à rentrer.

Il va d'abord en Côte d'Ivoire où il reprend le travail aux champs avec sa mère.

Il rencontre une Ivoirienne avec qui il a un enfant, mais sa mère s'oppose au mariage, mettant en avant les différences ethniques et culturelles. Il repart en aventure. Il vit à côté d'Abidjan. Il a alors une deuxième fiancée. Il rompt de nouveau devant les tensions et conflits familiaux qui vont en augmentant depuis le remariage de sa mère. Cette répétition lui fera dire :

« Je crois que ma mère ne veut pas mon bonheur. Elle veut me garder pour elle pour que je continue de m'occuper des enfants à sa place. »

Adam parle de son beau-père et dit avoir sacrifié beaucoup d'économies pour lui, pour lui permettre de venir jouer au foot en professionnel dans une ville algérienne, pendant

deux ans, accompagné par sa mère. Il dit son amertume de n'avoir rien eu en retour. Il se sent utilisé, jamais respecté.

À plusieurs reprises, il évoque sa déception face aux promesses de sa mère de l'aider, et qui, finalement, l'a rejeté systématiquement. Il n'a donc d'autre choix que de se débrouiller tout seul.

Au récit de souvenirs à propos de sa mère, le ton monte, la colère devient visible, il se montre de plus en plus haineux. Il m'explique :

« Quand je parle de ce qui est profond dans ma tête, je ressens trop de colère et d'incompréhension. C'est pour ça que j'ai préféré m'éloigner de ma mère, partir en aventure... Ma mère, elle est dure, elle me fait peur, on ne peut pas parler. »

Adam n'a jamais raison avec elle et devant elle.

« C'est pour ça que j'ai fui... et de temps en temps, je lui donne des nouvelles, je fais de l'humour, je la taquine un peu, et parfois maintenant elle arrive à reconnaître que j'ai raison, mais pour elle je resterai toujours un petit qui n'a pas son mot à dire ».

Adam se montre également très en colère en évoquant les souffrances et ce dont il a été témoin depuis le début de son parcours de migration. Il se décrit comme un chef de file pour les autres Maliens d'Alger ; il veut les aider à s'en sortir et dit sa colère quand ils usent de moyens illégaux pour survivre. C'est avec cette même idée qu'il participe, dès qu'il est sollicité, à des documentaires et reportages sur les migrations subsahariennes. Il espère ainsi que ceux qui ne sont pas encore partis réfléchiront avant d'entreprendre ces voyages.

Je revois ensuite Adam, par intermittence, il travaille et ne peut venir régulièrement aux entretiens. Un an plus tard, il m'informe qu'il rentre au Mali pour une courte période. Il me demandera de l'aider financièrement à cette occasion. A son retour, il souhaite me présenter son épouse, une jeune femme qui « a été divorcée » ; elle a un enfant. Sa famille a accepté les conditions de vie d'Adam en Algérie et son offre de mariage sans dot. Adam explique que ses beaux parents ont estimé que c'était mieux pour elle car ils n'auraient sans doute pas pu la remarier. Elle vivait avec sa fille dans la maison

familiale. Pour venir en Algérie, elle a dû laisser sa fille, mais Adam souhaite tout mettre en œuvre pour la faire venir aussi.

La rencontre suivante, Adam arrive très inquiet, il vient d'avoir un appel d'un compatriote travaillant au sud du pays, qui aurait fait une mauvaise chute sur les chantiers. Il doit immédiatement partir pour s'en occuper, il semble que le jeune soit entre la vie et la mort, du moins je l'imagine comme ça.

A son retour, Adam m'explique que le compatriote a été soigné, et que sa plaie n'était pas grave du tout, mais que devant l'affolement de la famille du jeune au pays, impossible à rassurer au téléphone, il a dû le raccompagner jusqu'à la frontière et lui donner l'argent lui permettant le passage. Il s'est endetté. Il est de nouveau dans une situation de précarité importante, et la présence de sa femme donne une dimension nouvelle à son sentiment de responsabilité.

Il décrit de multiples échanges téléphoniques avec la famille du jeune, et avec sa mère. A cette occasion, sa mère semble avoir pris une position de soutien à l'égard d'Adam, confirmant son discours sur la rudesse de la vie en Algérie, à la famille du jeune sur place. D'après Adam, elle a été entendue, étant donné qu'elle a, elle aussi, passé deux ans en Algérie.

Il souligne que, pour une fois, sa mère a compris sa position et l'a même soutenu. Il en est vraiment content. Elle lui a signifié à la même occasion qu'il pouvait maintenant penser plutôt à lui et à sa nouvelle famille. Il précise qu'il n'est donc plus tenu par la même obligation d'envoyer tout l'argent gagné à sa famille.

C'est à la suite de cette succession d'événements qu'Adam décide de faire venir un de ses frères pour l'aider dans le travail de construction en bâtiment qu'il développe en Algérie. Adam espère continuer de « *gagner un peu, un peu, pour rentrer au Mali, monter sa propre entreprise* ».

Il vient régulièrement me voir pour me faire état de l'avancée de son travail, de son installation, de son couple, de la nouvelle grossesse de sa femme, de ses projets. Peu avant l'accouchement, Adam me demande de tenir le rôle des femmes accompagnant une parturiente dans son pays. C'est important pour lui et pour sa femme. Je suis chargée d'amener des objets, de veiller à ce que certains rituels soient respectés pour des conditions favorables d'accueil de ce nouvel enfant en milieu étranger. Lors de l'accouchement de son épouse, il était important pour Adam et pour sa femme, que je

sois présente dans la fonction qu'il me prête, en accompagnant sa femme à la maternité pour l'assister. Tenant son fils dans ses bras dès les premiers instants de sa naissance, il ne se souvient plus s'il m'a déjà dit qu'il avait un grand père français. Il veut alors faire en sorte que son fils porte un prénom auquel il pourra m'associer.

Au fil de nos rencontres, Adam ne parle d'aucun autre adulte qui aurait pu avoir une place auprès de lui dans ses jeunes années.

Son inscription dans un emploi plus stable et ses nouvelles responsabilités d'époux et de père font qu'il est plus difficile de nous rencontrer en entretien. Après la naissance de son fils, nous ne nous voyons que très rapidement, au hasard de nos vies. C'est pour lui l'occasion de me décrire la façon dont il respecte rituels, croyances et traditions (musulmanes) autour des événements liés à son fils. Il ne manquera pas de partager la part de mouton, ou de veau sacrifié à l'occasion.

Lorsque j'évoque mon départ prochain d'Algérie, il cherche à s'assurer que nous pourrions rester en contact. Son fils ne peut grandir sans marraine.

b. Commentaires

Je comprends, au fil du temps, la fonction de contenance et de réassurance que j'occupe pour lui, mais aussi pour son épouse qu'il m'amènera à plusieurs occasions. Sa demande d'accompagnement, relayée par sa femme pour la maternité, me font associer à plusieurs éléments de niveau de réalité différentes : si je les accompagne : moins de risques d'arrestation, et plus d'attention de la part du personnel soignant qui est généralement peu bienveillant à l'égard des subsahariens... Il m'invite à une position tierce.

Dans cette situation, il s'agit alors pour moi de ne pas perdre de vue mon cadre interne, en étant interpellée dans une position inhabituelle, mais qui permet de solliciter autrement la dimension contre-transférentielle. Je n'oublie pas que la parole de et sur soi est parfois conditionnée ou codifiée culturellement.

Dans cet accompagnement, je suis aussi traversée par l'idée d'une dette. Adam est le premier à répondre présent pour mon travail de recherche, et me permettra d'affiner au

fil de nos rencontres ma perception puis ma représentation des dynamiques psychiques à l'œuvre.

Au fil du temps, Adam me met dans une position de « grande sœur » ou de « mama » ; il m'appelle d'ailleurs souvent de cette façon. Et chaque rencontre avec un membre de la communauté malienne est l'occasion de m'en rendre compte. Adam me convoque à une place de guide, bienveillant, à l'image des sages.

La place qu'il me demande de tenir n'est pas loin d'être celle d'être un « tout » pour lui.

Je suis interpellée par son discours à propos de sa mère : parfois admiratif, parfois clairement en colère contre elle, ou terrifié. La récurrence du discours d'Adam à propos de sa mère est malgré tout sur le registre de l'emprise. Elle le terrifie, ne lui accorde aucun crédit, ne laisse aucun espace d'être différencié. Sa mère semble représenter une imago archaïque. Par ailleurs, son discours est plein de reproches envers ce père qui n'a pas fait en sorte de remplir ses obligations ; ce que j'entendrai tout autant sur son rôle réel et symbolique.

J'imagine sa mère comme une femme qui dirige son petit monde familial d'une main de fer, sans beaucoup d'espace et de jeu pour les enfants de pouvoir faire différemment, et sans grande attention à leurs besoins. Adam est instrumentalisé, utilisé dans une fonction qui ne tient nullement compte de son statut de garçon puis d'homme. Il doit s'occuper des enfants à la place de sa mère. Les rôles sont interchangeable, il n'est pas, à ce moment là de son histoire, différencié de la mère. Elle l'effraie, il s'éloigne pour pouvoir exister autrement. Adam est mis en position d'être sacrifié pour subvenir aux besoins de la famille. Dans la migration, il devient, d'une certaine manière, le membre amputé d'un corps, avec une présence fantôme. Cette distance semble avoir une double fonction pour lui. Elle lui permet de se différencier un peu, de tisser un lien différent dans son rapport à l'origine, mais elle fait aussi qu'il prend plus activement la responsabilité de ses « frères d'aventures ». Le départ, et l'argent envoyé lui permettent alors de tenir le rôle d'homme de la famille.

L'inquiétude qu'il manifeste autour de l'accident de travail du compatriote, m'évoque une forme d'angoisse infantile d'une responsabilité trop lourde à porter et malgré tout très valorisante narcissiquement.

La distance semble permettre à Adam de reconsidérer son lien à sa famille, ce qui lui permet, par la suite, de fonder sa propre famille. Cette inscription dans le générationnel marque l'intégration d'une différenciation suffisante pour Adam. Je note malgré tout des formes de répétition, notamment dans le fait qu'il fasse venir un de ses frères pour le prendre en charge, avec en arrière-plan, l'idée de lui permettre à lui aussi de s'autonomiser.

Ses convocations successives à des places inhabituelles lui permettent de me donner une place qui autorise socialement et culturellement la parole, et une parole de l'intime. Il se montre en bon fils, venant me raconter ses avancées dans ses projets, son installation, et sa façon de soutenir sa nouvelle épouse à son autonomisation.

Je suis surprise quand il me demande de l'aider financièrement, même si je comprends sa démarche du point de vue opératoire : je suis étrangère j'ai donc de l'euro à vendre. Au delà de cette représentation « des blancs » largement partagée, sa demande d'aide financière indique également quelque chose du transfert. Comment vais-je l'aider dans un projet qui le concerne lui ? Adam perçoit ce qui relève de la répétition ; ses demandes de m'impliquer dans la responsabilité et l'éducation de son fils m'apparaissent comme une volonté d'assurer un étayage différent pour son fils.

3.3.3.2 Renée et rebelle

a. Situation

Renée se présente lors de la permanence de soutien. Elle a vu l'affichette d'information de mes présences.

Renée a 32 ans, elle vit en Algérie depuis environ 4 ans et fait des allers retours avec son pays d'origine en Afrique centrale. Elle est la 5^{ème} d'une fratrie de 9, du même lit. Elle commence en disant se sentir dérangée par trop de pensées qui la fatiguent. Elle se plaint de beaucoup réfléchir à tout, tout le temps, sans pouvoir prioriser ce qui occupent ses pensées. Elle souhaiterait être en paix avec elle même :

« Parfois il y a la culpabilité, mais vous savez pour moi, parfois, je ne peux pas dominer. Parce que quoi ? Quand vient la culpabilité je cherche toujours un endroit pour avoir raison ; je cherche toujours pour tourner pour avoir raison, je vois maintenant que j'ai raison, mais je ne suis pas à l'aise, parce que je ne parle pas avec la personne. Et aussi, je ne sais pas comment aller vers la personne, il y a toujours le côté orgueil qui dépasse. »

C'est le fait de toujours chercher à avoir raison qui la perturbe, même dans les discussions amicales, ce qui finit par se retourner contre elle.

Elle avait déjà peur, petite, de « faire des amitiés et que ses amitiés se gâtent ».

Elle raconte comment a mûri l'idée de voyager. Elle évoque un ami qui a tenté la traversée vers l'Europe sans y parvenir. C'est à ce moment là qu'elle a entrepris son propre voyage, par curiosité de ce que cet ami racontait de ces tentatives infructueuses. Elle souhaitait connaître des pays, des gens d'autres cultures.

Elle fait remonter son premier voyage en 1999 ; elle quitte la maison familiale pour aller dans une ville voisine faire une formation professionnelle. Cette formation lui permet alors de s'autonomiser financièrement, et l'idée du départ prend forme.

« C'est là-bas que je suis restée jusqu'à ce que j'ai terminé la perfection. J'ai commencé à faire des petits trucs à la maison, je gagnais un peu un peu, quand j'ai vu déjà que j'avais un peu d'argent, je vois les gens sortir, c'est là où l'idée commence à monter un peu un peu... »

Elle évoque, à cette occasion, sa place dans la famille. Ses relations avec ses frères et sœurs sont bonnes. Elle est la seule fille à avoir « *un peu poussé les études* ».

Elle parle alors de son père, décédé. Elle le décrit comme un fervent croyant, qui lisait en elle, et anticipait jusqu'à ses gestes. Elle ne pouvait pas lui mentir. Enfant, elle le voyait comme étant capable de deviner ses actes avant même qu'elle ne les pose.

« Si je veux lui mentir, c'est comme si... il est entrain de lire en moi, donc, je le prenais comme, bon en pensées d'enfant, comme un dieu,... c'est que je voyais en lui comme une personne qui est comme un voyant... On ne peut pas lire les pensées d'une personne, c'est difficile, bon étant petite, je me disais que mon papa pouvait lire dans mes pensées. Pourtant ce n'est pas ça, c'est une idée que je me suis faite. »

En revanche, sa mère « *faisait toujours comme si elle ne voit pas ce qu'on a besoin* ». A ses yeux, sa mère était comme une enfant. Elle évoque ensuite, différents souvenirs qui, pour elle, marquent le peu de préoccupations maternelles à l'égard des enfants et particulièrement à l'égard des filles. Elle raconte alors ses premières règles :

« Quand j'étais petite, la première fois que j'ai eu mes règles, je me suis réveillée, j'ai trouvé du sang, j'ai eu peur. J'ai eu peur... Quand je me suis assise, on était à la cuisine... j'ai senti, je lui ai dit, depuis hier il y a le sang, elle m'a demandé tu as couché avec un garçon ? J'ai dit non. Ça a commencé hier ça ne veut pas s'arrêter, je ne sais pas comment, quoi, pour arrêter ça. Elle me dit que c'est sûr tu as couché avec un homme. Ce qu'on va faire, on va mettre l'œuf dans tes fesses, pour voir si ça va rentrer ça veut dire que tu as couché... c'est la première des choses qu'elle a pensé. Vraiment c'est comme ça ».

Sa mère l'accuse, sans entendre l'inquiétude de sa fille qui ignorait tout de ce qui lui arrivait.

Sa sœur aînée est décrite, au contraire, comme beaucoup plus maternante pour les enfants qu'ils étaient. Renée cite des exemples de moments dans lesquels la sœur a été plus présente que la mère. Ce qui avait pour effet de rapprocher les enfants de la grande sœur, mais aussi d'amplifier les rivalités entre les deux femmes.

« Et c'est ça qui fait beaucoup de problème, ..., ma maman elle se dit que ma grande sœur a pris ses enfants. »

C'est, à ce moment, que je comprends que cette grande sœur est du même père mais de mère différente. Après le décès de la première épouse, les enfants sont restés avec le père, élevés par leur marâtre, la mère de Renée.

Renée s'interroge sur sa participation à cette rivalité qui met à mal la famille. A plusieurs reprises, elle aurait pris position pour sa demi-sœur et contre sa mère. Elle dit d'ailleurs son angoisse à chaque retour au pays de devoir gérer les tensions avec sa mère qui surveille tout ce que Renée ramène et à qui elle donne, pour ensuite lui reprocher de ne pas lui avoir tout donné à elle.

Renée dit être trop orgueilleuse, et cet orgueil la gêne beaucoup dans ses relations aux autres. Elle redit sa crainte de se lier, de s'attacher affectivement à quelqu'un, de voir la relation se dégrader. Elle fait le lien avec la façon dont la relation avec sa mère se passe. *« On se fâche, mais on reste en lien. Dans la famille, pas le choix de faire autrement »*, mais en dehors de la famille, elle vit les liens en tout ou rien. Elle évoque sa crainte que ses confidences soient rendues publiques. En plus, *« elle ne mâche pas ses mots, même si elle a tort »*.

Renée se souvient avoir eu, enfant, peur de tout, du soleil, de la lune... Ses moments de bonheurs intenses étaient de rester devant la télé à la maison, devant des dessins animés, des comédies, au point de refuser de sortir pour jouer avec les enfants du quartier.

« Pour moi jusqu'à l'heure actuelle si on me demande qu'est-ce qui m'a fait partir dehors, je vais dire c'est la curiosité. Curiosité de m'éloigner un peu plus... partir... j'avais envie de partir, j'avais envie de découvrir, j'avais envie d'être plus libre, quelque

chose comme ça. Sinon j'étais bien parmi les filles, il y avait ma petite sœur et moi, on était bien à l'aise...

Bon du moment que j'étais plus à côté d'eux, j'ai toujours voulu découvrir, c'est comme si en ce temps là... je ne peux pas dire en prison, mais c'est comme si j'étais aveugle, parce que quand j'ai quitté à côté de chez mes parents, quand je me suis éloignée d'eux, c'était toujours dans une des maisons familiales de mon papa, et là-bas, j'ai appris beaucoup de choses, j'ai connu d'autres personnes, c'est ça peut-être qui m'a donné envie de... »

Elle revient alors sur la différence de lien entre elle et sa mère, et, elle et sa sœur, pour rappeler la rivalité qui anime la vie de la maison familiale. Toutes les tentatives de conciliation entre les deux femmes n'ont, semble-t-il, fait qu'envenimer les choses. La mère est alors décrite comme trop autoritaire et exigeante, « *ayant toujours soif* ». Plus Renée en vient à dire son regard actuel sur cette mère, plus elle la décrit comme impossible à vivre, insultant les enfants, s'appropriant tout... Elle dit avoir été un peu épargnée du fait d'avoir été à l'école, donc moins souvent présente à la maison, et que, sans doute, l'école « *lui a fait la tête dure* » ; on lui reprochait de trop réfléchir, de ne pas être comme les autres. Elle se demande si cet environnement affectif et relationnel n'est pas à l'origine de ses difficultés actuelles.

La rencontre suivante, Renée évoquera longuement ce qu'elle identifie comme son vécu d'insécurité dans ce pays d'accueil, en lien avec un sentiment d'isolement, elle dit regretter d'être en Algérie, mais repère bien son ambivalence entre les deux pays :

« Quand je suis là-bas, ici me manque et quand je suis là, là-bas me manque. C'est comme si j'ai deux maisons, et entre les deux, il faut traverser beaucoup ».

Elle cherche ce qui pourrait la faire rester là-bas, et lui passer son envie de voyager. Elle revient alors sur le caractère difficile de sa mère et les disputes incessantes entre sa mère et ses frères et sœurs, au point que, régulièrement, la mère exclut un des enfants (garçon ou fille, petit ou grand) hors de la maison. Renée doit donc intervenir, même à distance, pour tenter de trouver des solutions, ou bien, apaiser les choses. Elle reconnaît que les enfants ne sont pas faciles, mais qu'ils sont aussi très « *troublés par cette mère* ». Elle

décrit alors, très longuement, le rapport à l'argent dans la famille, dans une succession d'exemple de transactions :

« Pour maman, même si elle a tout l'or du monde, tu lui donnes aujourd'hui 100 000 demain il n'y a plus les 100 000. Par contre ma grande sœur tu lui donnes 100 000, demain tu as un problème de 200 000, elle résout ce problème. Tu lui demandes demain même 100 000 elle sort les mêmes 100 000 elle te donne. Mais ma maman ce n'est pas ça, parfois nous, on se demande où elle met l'argent. Elle prend tout. »

Elle revient plusieurs fois sur la question de l'argent, et sur la façon dont sa mère cristallise tout autour de ça, dans les liens. Il est alors question de permettre à la mère de retourner s'installer au village et d'ouvrir un petit commerce. Cette possibilité représente pour Renée une issue possible. Elle se dit prête à partager les frais avec seulement un de ses frères, ce qui lui demande de donner tout ce qu'elle a, quitte à se mettre, elle - même en difficulté.

La question de l'argent permet à Renée de mettre en parallèle le comportement de sa sœur, et celui de sa mère, parfois comme point d'origine d'un souvenir difficile, parfois comme illustration des modalités relationnelles, entre le trop ou le manque, recevoir de l'aide ou être dépouillée par les proches, et là, plus encore, la mère cherche à tout s'approprier. Renée reconnaît qu'en étant loin de sa mère cela apaise leur relation. Renée rêve encore parfois qu'on lui donne une autre maman.

A la fin de cette troisième rencontre, elle dit alors ne pas vouloir revenir en entretien. Elle verra si elle a *« envie de venir causer encore plus tard »*. Je ne reverrai pas Renée par la suite.

b. Commentaires

Je suis habitée par un sentiment de grande confusion à certains moments dans les rencontres avec Renée. La séance au cours de laquelle elle parle de la place de l'argent dans la famille m'assomme littéralement. Elle y reviendra à plusieurs reprises et cela restera un élément central de son discours. Les transactions dont elle parle, et les manœuvres autour de la répartition de l'argent, me semblent signifier quelque chose des

transactions psychiques au sein de la famille, tout au moins pour Renée, dans la représentation qu'elle en a. Ces transactions fonctionnent sur le mode de l'appropriation dans le lien avec la mère. Les enfants, Renée en particulier, payent le fait d'être là. Leur propre existence semble créer une dette sans fond. Les liens affectifs, les étayages prennent la forme moins élaborée de transactions économiques.

Ces transactions me font associer de nouveau avec la question de l'emprise. L'argent dans la migration figure alors une remise en scène de l'économie psychique du groupe famille, et du sujet sur le registre de l'analité.

La scène des menstrues souligne la dimension de la violence associée à la maturation. Grandir, devenir femme vient répéter les situations de rivalités infantiles meurtrières.

Je ne peux alors m'empêcher de penser à une forme de théorie sexuelle infantile dans laquelle l'œuf représenterait le fœtus déposé là par la mère. La dimension incestuelle de cette scène tient d'une résistance à la différenciation.

Je pense à cette mère décrite comme un enfant tyrannique parfois, comme responsable des difficultés des enfants souvent. Le propos de Renée fait suite à ce qu'elle disait de l'image qu'elle avait, enfant, de son père ; être presque divin, dans ses yeux d'enfant.

Pour Renée, la question des liens et de leurs qualités est posée d'emblée. « *Les amitiés qui se gâtent* », et les liens pourrissent dans la famille. Les processus d'exclusion / expulsion semblent régir les fonctionnements familiaux, les enfants, dans le discours de Renée, se représentent comme persécuteurs de la mère et vice versa.

Chaque fois qu'elle parle de son père, un sentiment ambivalent m'habite entre peur et admiration. En revanche, le discours de Renée à propos de sa mère m'évoque une forme d'indifférenciation générationnelle. Renée semble se représenter sa mère comme un des enfants avec qui les rivalités fraternelles seraient importantes.

Ce qui m'apparaît surtout dans le fonctionnement de la famille de Renée, c'est donc la dimension fraternelle de l'étayage. Renée semble prise dans un mouvement d'illusion / désillusion à l'égard de sa mère auquel elle semble avoir du mal à renoncer. Elle évoque le défaut de portage, d'accordage de la part de la mère, en y introduisant cette dimension persécutante. Quelle peut être la qualité des étayages parentaux pour Renée ? Qu'est-ce qui peut soutenir son individuation ? La réponse est sans doute dans cette curiosité qui pousse à partir. Cette forme de pulsion épistémophilique me semble

représenter une ébauche de différenciation, du fait de cet inconnu de l'objet qui donne naissance au désir épistémophilique et à la curiosité. Voir ailleurs comment les gens vivent est sans doute une façon de nourrir sa différence par des objets différents et d'ailleurs à introjecter, quand l'introjection primaire fait défaut ou est mauvaise.

Ceci fait écho à ce que Renée dit de l'orgueil, et que j'entends comme une fragilité narcissique.

« *L'école m'a fait la tête dure* » dit Renée. Apprendre a peut-être permis à Renée de penser autrement.

Les deux pays semblent difficiles à faire coexister. Ils sont évoqués sur le mode de la juxtaposition, presque clivés. Ce qui fait le lien entre les deux est Renée elle-même. Elle dit sa difficulté à faire exister les deux ; du bonheur très infantile d'être collée mais soumise à la violence de cette mère, à sa vie d'ici plus libre, moins sous l'emprise. Ce qu'il faut traverser dit la difficulté des processus de mentalisation.

Renée met fin à nos rencontres suite à la séance au cours de laquelle elle parle du projet de réinstaller la mère au village et de son rêve d'avoir une autre mère. La pensée de l'exclusion (du meurtre symbolique ?) de la mère de la fratrie semble être une façon de réintroduire de la différence générationnelle. L'étayage fraternel peut fonctionner de nouveau. La réalité d'une mère, telle que Renée se la représente, est fortement ancrée et intruse notre espace. En arrêtant nos rencontres, elle semble signifier un impossible à sortir de cet enfermement relationnel, sans risquer le conflit de loyauté, sans risquer le bannissement, l'isolement. Parallèlement investir nos rencontres pouvait être empreint du risque de dépendance anaclitique. Découvrir, savoir, connaître est une démarche qui a ses limites pour Renée.

3.3.3.3 Sofiane, le dictateur déchu

a. Situation

Sofiane m'interpelle lors de ma permanence de soutien psychologique à la paroisse, il souhaite qu'on se voit la semaine suivante.

Il a 31 ans, et est l'aîné d'une fratrie de 12 enfants de même père, et de mères différentes. Les parents vquaient chacun à leurs occupations, et, le soir, la grande famille se retrouvait. Il ne peut pas dire « *qu'il y avait un manque d'affection* », mais il ne sait pas s'il a « *un lien parental* ». Il ne sait pas s'il se fait comprendre...

« J'ai bien un père et une mère, mais je ne vois pas le lien entre eux et moi. Ni avec mes frères et sœurs, tous, sauf peut-être la cadette. Je me suis dis que, pour moi, je dois évoluer seul, et j'ai un programme à suivre que je dois accomplir. Eux m'appellent de temps en temps pour avoir de mes nouvelles, moi ça m'étonne pourquoi ils me demandent, je ne vois pas pourquoi, je ne sens pas ce lien fraternel. Je les vois comme des étrangers un truc comme ça ».

Il est venu en Algérie dans le cadre de ses études, il a bénéficié d'une bourse d'état pour faire ses études à l'étranger. Il a depuis terminé, mais a repris un nouveau cycle d'études. Cela fait donc 9 ans qu'il est en Algérie au moment où nous nous rencontrons. Il dit ne pas vouloir dire ce qu'il fait à sa famille, pour éviter le « *mauvais œil* » ; il ne veut pas de ça sur lui.

La religion majoritairement représentée dans son pays fait appel à une cosmogonie impliquant les 4 éléments fondamentaux. Différentes formes de croyances et pratiques font référence tant à la sorcellerie qu'à ces croyances très répandues dans son pays d'origine. Sofiane ne reviendra que bien plus tard, au cours de l'évocation d'un rêve, sur cette dimension culturelle.

Il a reçu une éducation stricte, « *militaire* » même. La confrontation avec la différence de vues et de façons de faire autour de lui l'irrite, il voudrait pouvoir modeler le monde et les autres selon son éducation. Il se sent en difficulté de prendre des décisions et met ce « *défaut d'aptitude* » sur le compte de « *la restriction du cadre éducatif* ».

Il revient sur la vie de famille. Il redit sa place d'aîné « *par nature* », l'aîné étant décédé cinq ans avant sa naissance. Sofiane s'interroge longuement sur les liens dans la famille. Il voit bien que sa famille est en lien avec lui, mais lui ne se sent pas attaché à eux. Il reconnaît que les émotions n'ont jamais eu de place dans la famille.

Il ne retournera dans son pays qu'une fois en 9 ans, trois ans après son départ. Il constatera alors les changements opérés sur les places occupées dans la maison, et lui sera reçu comme un invité.

En racontant son départ, il insiste sur le fait qu'il a lui-même fait les démarches pour partir, il ne se retrouvait pas dans la suite du système universitaire de son pays. Il envisageait d'abord la Chine sans réussir les concours d'accès, il s'est replié sur l'Algérie, qui ne lui semble pas, aujourd'hui, un si mauvais choix, bien que « *ces premières années aient été très difficiles* », du point de vue de l'adaptation à la rudesse de la vie sociale. Il vivait une sorte de fermeture, de restriction dans ce pays, qui l'a alors beaucoup affecté. Il associe ensuite avec la « *chicote*¹²⁸ » et les injures des parents quand les enfants n'obéissaient pas, ce qu'il ne supportait pas, mais ne pouvait rien en dire à l'époque « *par respect pour son père* ». Il ajoute :

« Je n'oublie quand même pas de mentionner que, le fait que je sois un peu loin de lui, c'est aussi une certaine forme de liberté... voilà, c'était une sorte de repos, c'est comme si j'étais sorti de ce monde de réprimandes, de reproches tout le temps... Je vais pas vous le cacher, quand je voyais mon père je le fuyais, j'avais peur... »

Sa mère est décrite comme une mère « *comme toutes les autres* », mais ne s'interposant jamais entre le père et les enfants du fait des méthodes du père ; ce qui faisait penser à Sofiane que le père avait raison.

Le père a d'ailleurs choisi l'orientation professionnelle de Sofiane, qui malgré l'éloignement (qu'il a choisi lui), n'a pu s'y soustraire. Il a d'abord terminé les études imposées, puis commencé d'autres qui l'intéressent. Il ne pense pas rester en Algérie, mais ne pense pas non plus rentrer au pays... Il imagine plutôt s'installer ailleurs.

¹²⁸ correction physique à l'aide d'un nerf de bœuf, répandu dans une grande partie de l'Afrique centrale et de l'Ouest

Lors de notre 4^{ème} rencontre, Sofiane revient sur l'ambiance à la maison, et continue d'interroger la dimension affective des relations. Il repère qu'il a du mal à mettre des limites, même s'il doit en pâtir ensuite. A cette occasion, il raconte son premier rêve :

« C'était à la maison, il y avait beaucoup de gens, et il y avait une personne qui était venue me voir...moi tout ce qui se passait à la maison, moi je m'en foutais, ce que je savais, c'est que je devais récupérer quelque chose, à la maison et sortir...quelque soit ce qui devait se passer je devais récupérer le truc. Maintenant, ce qui est bizarre dans le cauchemar, je me voyais en train de mettre feu à la maison, toute la maison ! et je suis sorti...j'ai mis le feu à la maison familiale, je suis sorti, et le temps que j'ai mis pour revenir, je m'étais assuré que tout serait bien consumé. Et puis ce qui est bizarre, quand j'étais revenu, c'est comme si rien ne s'était passé, j'ai retrouvé une nouvelle maison à la place, de nouvelles cultures, ça m'a fait peur. Je me suis dit « tiens ? ». Quand je me suis réveillé du cauchemar, je me suis dit, mais qu'est-ce que j'ai fait...ça me met mal à l'aise... Bien que j'étais déjà réveillé et puis j'étais allongé...ça m'a mis très très très mal à l'aise... »

Il y a une personne quand même que je reconnais particulièrement... (Silence)... Bon, ça je vais vous le dire... c'est une personne qui s'intéressait beaucoup à moi. En fait, moi je me suis intéressé à elle dans un premier temps, il n'y avait pas de feed-back, alors moi je suis parti, et elle est revenue à la charge. C'est cette personne qui était là aussi dans la maison. Bon, qu'est-ce qu'elle faisait là-bas...c'est chez moi, c'est ma maison... et elle, elle est dehors. Moi je m'en fichais. Il y avait un truc que je devais récupérer, que je m'en foutais de tout ce qu'ils peuvent penser, je sais pas ce que c'est, mais je devais le récupérer coûte que coûte... Je crois que c'était un truc important, concret...C'était dans les décombres après que j'allais le récupérer. J'étais revenu après, j'ai trouvé une maison neuve, il n'y avait rien de scandaleux, comme tout était refait de nouveau, et personne ne me disait quoique ce soit sur ce qui s'est

passé... Je ne sais pas si les gens sont les mêmes, mais ils sont toujours proches de moi.

J'étais déboussolé, bon ce n'est pas ce à quoi je m'attendais, quand je suis revenu, la maison était remise à neuf, personne ne dit quoique ce soit sur ce qui s'est passé, je me sentais vraiment coupable...c'est ça... Au réveil j'étais mal... Mais qu'est-ce que j'ai fait ? »

Il s'interroge sur cet objet qu'il cherche, puis associe à ce qui lui a manqué au début de son installation en Algérie. Il revient sur l'idée que son besoin de plus de liberté l'a amené à suivre des vents favorables ; il argumente ses choix par un discours très intellectualisé sur les études ailleurs, l'expérience à l'étranger...

Il reviendra deux séances plus tard sur le précédent rêve :

« Si je pense au rêve où je brûle la maison, par exemple, je ne sais pas... ça m'a fait peur, vraiment peur, je me suis dit, mais qu'est-ce que j'ai fait ? J'y ai repensé à ce qu'on s'est dit, je crois que c'est ça... la relation parentale que j'ai détruite, les gens continuent à faire la vie sans moi, c'est ce que je me suis dit, je crois que c'est ça...est-ce que j'ai détruit les relations ? Pour moi je m'en foutais... Pour moi, j'ai fait ce que j'ai à faire, chacun s'occupe de ses erreurs... »

Il avait été question dans nos échanges des choses qui changent et qui restent, malgré le temps qui passe, des choses qui restent, des gens qu'on quitte...

La séance suivante, il rapporte un nouveau cauchemar :

« Bon j'ai fait un cauchemar, et j'ai fait un rapprochement quand même...c'est quand même affreux...dans les trois derniers jours... Je me suis retrouvé à un endroit où je voyais qu'on vendait des restes de dépouilles humaines. Dans le milieu, c'est comme si c'était un truc normal qui se passait, comme une activité que les gens exerçaient, et j'ai vu des restes d'une dépouille, c'est à dire des ossements, qui ressemblaient à un truc que je connais... j'ai eu une réflexion, et je me suis dit : tiens ce sont mes dépouilles à

moi, et que les gens venaient chercher, ceux qui faisaient ce commerce... c'était un business... c'était comme si à un endroit ou un cimetière où les dépouilles il y en avait beaucoup, où les gens venaient creuser et ramasser les restes et ils se faisaient de l'argent avec. J'en ai vu un...bon parce que la position dans laquelle je dors... et puis la dépouille était dans la même position dans laquelle moi je dormais, et dans le rêve, je me voyais là, et je voyais ceux qui ramassaient ma propre dépouille. J'étais sur les lieux mais extérieur à la scène... C'était comme une activité normale que les gens faisaient... j'avais trouvé ça affreux, mais quel est donc ce genre d'activité que les gens font ? J'avais trouvé ça bizarre... j'avais l'impression que ça se passait dans l'un de nos pays là, au sud du Sahara... je trouvais ça bizarre. Si dans le rêve j'exerçais cette activité, c'est comme si non seulement je l'approuvais, et aussi, vendre des restes humains, c'est comme si je me vendais aussi...comment cela a pu se produire, je ne sais pas... bon ce qui est bizarre dans le rêve, quand ceux qu'ils venaient acheter, venant prendre les ossements... les ossements étaient dans une forme qui correspond à la façon dont moi je dors souvent (allongé de côté). Sur place, je me disais, mais tiens, ça, ça me ressemble... c'est un truc qui m'appartient, bizarre et affreux parce que j'étais là sur place...»

Il associe dans la suite de ce rêve au fait de ne pas avoir l'habitude de parler de lui, de peur d'être ensuite sous influence en se dévoilant trop, il pense qu'il devient manipulable, il n'a jamais autant parlé de lui à quelqu'un.

Le contenu de l'essentiel de nos rencontres suivantes tourne autour de ses études, du défaut d'information des institutions algériennes ; il revient aussi régulièrement sur sa relation à son père et son sentiment d'avoir été très tôt chargé de la responsabilité et même de l'autorité sur la fratrie, pouvant même utiliser la chicote, objet dévolu au père. Il décrit la famille comme une petite dictature : un père dictateur et un grand frère dictateur (en parlant de lui)...

A notre dixième rencontre, il parle de la question de la confiance qu'il a du mal à donner. Même s'il a de bons liens avec certains autres étudiants, il garde toujours une méfiance en lui... Il dit son sentiment d'insécurité, et l'impression que vivre en Algérie a renforcé sa paranoïa.

« Ici, on ne sait jamais qui nous aime et qui nous en veut, et on doit être sur ses gardes pour ne pas être surpris, je crois plutôt que c'est ça... J'ai adopté ça, surtout ici, c'est devenu encore plus renforcé. »

Il évoque alors une expérience douloureuse d'une amitié trahie dont il n'aime pas parler, se sentant toujours blessé plusieurs années après. Il dit ne pas du tout aimer se sentir en position de vulnérabilité.

« Je ne sais pas pourquoi je dis des amis... Je ne peux pas m'attacher à quelqu'un, parce que je ne supporte pas la séparation....Peut-être que c'est quelque chose qui est inné en moi, je sais pas... je crois ».

Il reviendra à cette occasion sur les liens dans la famille, et il affirme qu'il n'y avait pas de liens, juste des ordres. Il dit alors son incompréhension face au choix de son père de prendre trois épouses. Les liens dans la fratrie ne semblent pas beaucoup plus proches. Son discours est toujours peu affectivé, formulé de façon très intellectualisée, à l'exception de l'évocation de ses deux premières années en Algérie, pendant lesquelles il se décrit comme perdu, très déprimé. Il dit s'être senti très enfermé, alors que pour lui, sortir de chez lui devait être le signe de plus de liberté.

C'est lors de la treizième rencontre qu'il rapporte ce troisième rêve :

« J'ai fait un cauchemar, vous allez trouver ça bizarre, mais dans le cauchemar, j'ai bu du sang humain... je ne me souviens pas très bien. Mais c'est le passage qui m'a vraiment marqué. C'est quelqu'un qui me l'a ramené, et je l'ai bu. On dirait que c'était des amis, des entourages, mais je ne suis pas arrivé à les identifier... j'ai pas compris et pourtant je l'ai bu... peut-être ça faisait partie de la routine, un truc comme ça... je sais pas, je connais pas les détails de ce type de rituel. Je sais pas, j'avais

appris qu'un ancien président pas de chez nous mais de l'Afrique centrale, buvait du sang humain, pour renforcer son pouvoir un truc comme ça. Chez moi, moi je ne connais pas... (silence). Je ne connais pas de croyances qui puissent être liées à un truc pareil. L'atmosphère est détendue... voilà Sofiane tiens, voilà ce qu'on t'a amené ça, ça, ça... Un peu salé, un peu sucré aussi c'est tout ce dont je me rappelle. Je ne dramatise pas ça quand je me suis réveillé ça ne m'a pas marqué. »

L'évocation de ce rêve amène immédiatement un rêve plus ancien dont il se souvient encore :

« je me souviens aussi, pas dans le même rêve, mais dans un autre rêve, je me suis battu avec mon frère, bon c'est lui qui m'a provoqué, et je ne lui ai pas fait de cadeau... bon il y avait, un événement, et c'est moi qui devait conduire à la découverte de la réalité, et si on allait chercher la vérité, on allait tomber sur lui, il était fautif en quelque sorte, et il a voulu stopper la progression de la recherche de vérité, en me provoquant, ou bien en m'agressant. Il y avait pas eu de cadeau...on s'est battu, blessé même. Il m'a provoqué avec un couteau, que je lui ai arraché, mais il ne m'a pas laissé le choix. Je l'ai blessé, et il aurait voulu que je finisse avec lui, mais je ne l'ai pas fait. »

Il reprend alors la configuration familiale, les trois épouses de son père, et le lien avec le frère du rêve, fils de la deuxième épouse – Sofiane est l'aîné par nature de la première épouse. Ils ne se sont jamais entendus. Il le décrit comme *« insolent et nerveux tout le temps »*.

La fin de nos rencontres approche, le financement de la permanence n'étant plus assurée.

C'est peu de temps après l'annonce de la fin que Sofiane me demande mon avis sur l'orientation qu'on lui propose pour son nouveau master en management. Il aimerait qu'on ait encore du temps pour continuer de parler ensemble. Il hésite entre prendre, comme ses enseignants le suggèrent, le marketing et la gestion, ou ce qu'il souhaite lui,

les ressources humaines. Il suivra d'abord les recommandations de ses enseignants. Quand il réalisera qu'il a laissé d'autres décider pour lui, il cherchera à reprendre l'orientation de ses études en main, tout en se confortant sur le fait qu'il a grandi en suivant des ordres, et que, sans doute, il continuera longtemps à le faire...

b. Commentaires

La question du lien est centrale chez Sofiane. Elle est posée d'emblée comme au cœur de ses difficultés.

Les études ont été pour Sofiane le moyen de se soustraire du milieu familial au moins partiellement, puisqu'il étudie quand même dans le domaine imposé par son père.

L'image qui se construit pour moi, de la famille de Sofiane se compose d'un père tyrannique, d'une mère absente, et d'une multitude d'enfants qui marche au pas. Sofiane se sent seul dans le rôle qu'il doit revêtir.

Comme Adam, il se retrouve en charge de la préoccupation des autres enfants, sans en avoir les outils psychiques pour le faire. Le pouvoir que lui confère la chicote est associé à la tyrannie du père, dans une identification qu'il rechigne à reconnaître.

La distance qu'il met avec toutes manifestations affectives me laisse entendre la nécessaire défense contre des affects qu'il perçoit comme violents ou risquant de l'envahir ou encore de devenir destructeurs.

Le fait qu'il amène, de manière très spontanée, des rêves en entretien me surprend quelque peu, et la teneur encore plus. Je pense aux pratiques animistes dans son pays, hautement symboliques dans leurs valeurs rituelles et prémonitoires.

Le premier rêve de Sofiane et la maison familiale en feu révèlent la charge d'excitation pulsionnelle destructrice au lieu de l'origine. L'objet recherché demeure introuvable, et est l'unique objet de préoccupation de Sofiane dans son rêve, le rendant absent aux lieux et aux liens dans la famille. Car malgré la destruction, la maison continue d'être là sans lui. Son attaque n'a eu aucun effet autre que sa culpabilité. Se pose ici l'interrogation pour Sofiane de la configuration de la famille avec lui et sans lui, mais également de la nature de cet objet recherché. J'avais émis avec Sofiane l'hypothèse

que cet objet, qu'il cherche pour le prendre avec lui, soit une part de lui, je pensais alors à la dimension affective qui me semblait clivée, mais aussi à une idée des liens. Après-coup, je pense à la chicote, cet objet de pouvoir, d'autorité, dont la dimension phallique est indéniable.

Le rôle qu'il avait « en tant qu'aînée », lui semblait important et lourd à tenir, et sans doute très valorisant dans la jouissance narcissique qu'il pouvait en tirer. Le rêve me semble également dire son ambivalence à ce propos : se penser indispensable dans la famille, et au contraire, pouvoir s'absenter sans conséquence autre que pour lui, dans la culpabilité qu'il en éprouve. Personne ne lui en veut de quoi que ce soit, mais comme s'il n'existait pas.

Il me semble que ce rêve éclaire un mouvement d'auto-exclusion, qui semble préférable à risquer de tout détruire. Il est également révélateur de la dimension transférentielle, à travers la figure de cette personne qui s'intéresse à lui.

Le deuxième rêve avec le commerce des ossements, figure une forme de continuité. Il est encore question des restes, d'une part de lui qu'il peut identifier, sa dépouille, des restes de lui. Il est là, acteur de ce commerce, de ces transactions autour des restes et témoin de ce que les autres font de lui. Les ossements figurent les fondements, la structure sur laquelle on va pouvoir construire. Les siens sont en position de sommeil. Ce lieu où les gens viennent creuser m'évoque aussi le dispositif de nos rencontres et la manière dont Sofiane peut se l'approprier. La redondance des propos sur ses études lors des séances suivantes m'apparaissent être une manière de se protéger de ce qu'il ébauche comme travail d'introspection.

Cette dépouille me fait également m'interroger sur le frère aîné, mort bien avant lui, dont on peut se demander si Sofiane ne garde pas le fantôme, une ombre sur son existence.

L'autre frère du rêve, son insolence, me semble parler de la difficulté de Sofiane à faire avec cette place de responsabilité ; mais le souvenir de ce rêve est associé à celui dans lequel Sofiane est invité à boire du sang humain qui peut lui donner du pouvoir. J'associe alors sur la possibilité que ce sang figure le meurtre du père ou encore du frère aîné dont il aurait pris la place ; et que le pouvoir, ainsi acquis, légitime sa position de responsabilité et d'autorité vis à vis du frère. Nous voyons alors que Sofiane se l'approprie sur le registre de la continuité, de la répétition de la violence terrifiante.

Pour Sofiane, partir représentait une idée de liberté, de libération de l'emprise familiale, et de repos. La répétition d'enfermement à laquelle il se confronte, en s'installant dans un pays aussi peu ouvert sur le monde, le déprime. La difficulté et la violence que représentent les liens pour Sofiane trouvent là un espace de jeu possible, du fait de la réalité de la violence sociale. Cette forme d'extériorité, de déplacement topique permet à Sofiane de revisiter son histoire ; il suggère qu'il repère quelque peu une autre forme de répétition : se trouver en position d'être l'objet de l'autre.

3.3.3.4 Jeanne

« ...cette femme, au lieu de regarder près d'elle, de se contenter d'un fils de bonne famille du village, était allée choisir ailleurs un prince charmant, qui l'avait gratifié d'une bâtarde. » F.Diome - à propos de sa mère - ¹²⁹

a. Situation

Elle prend contact avec moi par téléphone, Sophie du groupe Photolangage®, lui ayant donné mon numéro. Elle souhaite *« avoir un entretien avec moi, parce qu'elle a des problèmes »*. Elle ne souhaite pas m'en dire plus au téléphone. Je lui propose de la rencontrer, la semaine suivante, à ma permanence de soutien psychologique à la paroisse.

Jeanne me dit d'emblée qu'elle a eu une enfance difficile. Elle vient parce qu'à l'école où elle prend des cours, on lui a dit de voir un psychologue, et comme elle était présente lors de la présentation de mon travail de recherche à la paroisse, elle a pensé à moi.

Elle m'explique son blocage face à la lecture ou à l'écriture. Pourtant elle a été à l'école jusqu'à presque 14 ans, *« elle y arrivait quand même »*. Déjà à cette époque, elle avait eu des blocages, d'un coup, elle n'arrivait plus à lire ou à écrire, même son nom.

¹²⁹ Diome F., op.cit., p.77

Jeanne est d'Afrique centrale, mais comme beaucoup en Algérie, elle a des papiers maliens¹³⁰.

Elle revient sur son histoire. Elle ne sait rien de son père. D'ailleurs, elle porte le nom de son grand-père maternel, ce qu'elle évoque comme une honte. Sa mère a eu différents compagnons, et Jeanne a une sœur plus jeune.

Elle ne connaît pas sa propre date de naissance, elle ne peut donner son âge qu'en référence à la naissance de sa sœur : *« j'ai trois ans de plus qu'elle, et elle fait sa vingt cinquième année je crois »*.

Elle décrit un lien avec sa mère fait de rejets, de violences. Elle raconte les nuits passées dehors, quand sa mère laissait les enfants hors de la maison, parce qu'elle recevait un homme. Jeanne avait 3 ans.

Elle a tenté d'en savoir plus sur son père, à chaque fois, sa mère la renvoie. Elle finira par interroger le compagnon de sa mère qu'elle a le plus connu. Cet homme est marin, elle dit de lui qu'il a été comme un père pour elle, malgré ses longues absences du fait de son travail. Malheureusement, il ne lui apprendra rien de plus sur son histoire.

Elle évoque alors une scène rapportée par ce père « marin » : elle jouait seule sur la place du village, sans surveillance. Quand tout le village s'affole et rentre protéger les enfants de bœufs qui se sont échappés, elle seule reste exposée, sa mère ne s'inquiétant nullement de savoir où est Jeanne.

Le père « marin » raconte ce que les gens du village ont vu : un bœuf a failli piétiner Jeanne, il s'est arrêté à côté d'elle, l'a reniflée et est reparti. Tout le village s'en prendra à sa mère d'avoir ainsi exposé son enfant. Rien ne changera.

Elle raconte ensuite, pêle-mêle, les différents hommes de sa mère pour dire l'indisponibilité de celle-ci à l'égard de ses enfants, faisant *« toujours passer les hommes avant ses filles »*.

¹³⁰ Des accords bilatéraux permettent la libre circulation des personnes entre Mali et Algérie, à la condition de renouveler le cachet d'entrée/sortie sur le territoire tout les trois mois.

Ces souvenirs reviennent dans une temporalité fractionnée en aller-retour, évoquant la vie quand elle a 8-9 ans puis 12-13, puis revient à 9 puis repart vers 14...

Pour Jeanne, sa sœur et elle ont le même père, qui serait parti avant la naissance de sa sœur. Le marin est celui qui sera le plus longtemps et régulièrement présent ensuite.

De son origine, elle sait qu'elle se prénomme de cette manière en référence à des religieuses œuvrant dans son quartier de naissance.

Elle parle très vite à certains moments de l'entretien, surtout lorsqu'il est question de sa mère, au point que je ne peux saisir l'ensemble de son propos.

Je propose à Jeanne de nous revoir régulièrement. Elle dit son besoin de raconter beaucoup de choses qui lui pèsent, et de comprendre pourquoi elle a ce blocage quant à l'écriture et la lecture. Nous convenons de nous revoir dans la quinzaine qui suit. Elle s'inquiètera en fin d'entretien du règlement de « la consultation ».

Quelques jours plus tard, elle me téléphone pour s'excuser d'avoir raté notre rendez-vous. Je lui confirme que le RDV n'a lieu que dans les jours suivants.

Jeanne me prévient de son retard, du fait d'un « *encombrement qui n'a pas de nom* ».

Quand elle arrive, elle raconte une « *manifestation de barbues dans mon quartier qui faisaient brûler des pneus et bloquaient les voitures. Je n'ai rien compris* ».

Elle me dit avoir eu mal à la tête après notre première rencontre et revient, plus précisément, sur les moments d'abandon de sa mère. Elle évoque de nouveau cette scène dans laquelle elle est seule dans la rue, encore très petite, alors que des bœufs se sont échappés. Son père « marin » lui racontera plus tard que sa mère voulait avorter lorsqu'elle était enceinte d'elle, elle essaiera même plusieurs fois. Jeanne évoque alors la volonté divine pour expliquer qu'elle soit toujours là et qu'elle vive cette relation là. Elle ajoute avoir pu penser de cette manière seulement vers l'âge de 20 ans. Elle dit, qu'avant d'avoir rencontré la foi, elle ne faisait que s'interroger sur cette succession de situations violentes de sa mère à son encontre.

Elle se montre très émue, la souffrance qu'elle exprime me fait reconnaître avec elle que cette foi l'aide, et que, pour autant ça n'empêche pas d'avoir toujours mal.

Jeanne raconte ensuite plusieurs scènes semblables, les nuits passées dehors, les négligences, et émet l'hypothèse que les enfants, elle particulièrement, encombraient la mère.

Elle évoque alors une adolescence rebelle. Elle parle de la puberté et de sa relation vers 14-15 ans avec deux hommes : un de son âge qu'elle aimait, un « vieux » qui lui faisait miroiter des choses. Elle tombe enceinte pendant cette période, et elle choisit comme père de son enfant, l'homme vieux et riche. Lui souhaite reconnaître l'enfant. La mère de Jeanne exige alors de l'argent pour les soins de sa fille, le linge du futur bébé, mais « *manigance tout cela dans le dos* » de Jeanne. Elle ne le sait que plus tard. Elle dit : « *ma mère a abusé, à son profit uniquement, de l'argent que cet homme donnait pour moi et l'enfant* ». Jeanne accouche d'un garçon, elle part alors vivre avec le père. Le bébé décède à 11 mois ; Jeanne pense parfois qu'elle l'a tué.

Jeanne souhaite refaire sa vie et, cela ne semble possible « *qu'en sortant* », espérant ainsi s'échapper, se soustraire de l'emprise maternelle.

Elle évoque alors de nombreux déménagements de la famille, en fonction des hommes rencontrés par la mère. Jeanne dit son impression d'avoir un cerveau en morceaux du fait des déménagements incessants.

Pendant la séance, elle parle, à différents propos, des pratiques de sorcellerie et de guérison. Elle consulte elle-même un guérisseur qui lui confirme que :

« *Sa mère est la source de tous ses problèmes, qu'elle ne la veut pas comme fille, que Jeanne n'y est pour rien* ».

Pendant une période au cours de laquelle elle tombe très malade, son compagnon lui dit que sa mère, qu'il avait informée de son état préoccupant, l'a renvoyé en lui disant que « *le sort de Jeanne est dans la paume de ma main* ».

Je lis encore la peur sur le visage de Jeanne à l'évocation de ce souvenir. Jeanne parle encore très vite pendant l'évocation de ces scènes-là.

Lors des séances suivantes, Jeanne raconte surtout sa relation actuelle avec un homme rencontré ici en Algérie, et leurs difficultés de couple qu'elle met en lien avec son ambivalence à avoir un nouvel enfant. Elle revient sur sa précédente longue relation (8 ans) avec un homme qui avait des soucis avec la justice. Ils avaient fui ensemble au nord du pays. Elle n'a pas eu d'enfant non plus avec lui. Le seul enfant qu'elle ait eu est

celui qui est décédé. Elle s'interroge d'ailleurs sur la possibilité de donner le même prénom à son prochain enfant si elle devait en avoir un autre.

J'évoque la possibilité que ce soit une fille. Elle dit alors :

« Elle ne pousserai pas droit, je lui dirai l'importance d'aimer sa mère, moi je n'ai rien. Ma mère m'a rejetée, maintenant elle est morte, je n'ai pas de père, juste une sœur qui a aujourd'hui 3 enfants. C'est la seule qui me reste. Ça fait 4 personnes. Quand j'étais dans le nord, pendant 8 ans, je ne l'ai vue qu'une fois. »

Jeanne arrive à la rencontre suivante très en retard. Elle m'explique que depuis une semaine, elle est très constipée. Cela lui arrive régulièrement depuis qu'elle est en Algérie. Elle parle des moments où, au contraire, elle va aux toilettes : *« quand elle a peur, quand elle est angoissée ou énervée »*.

Elle revient sur son ex-compagnon au pays, et précise qu'ils ont fait la route ensemble jusqu'à Tamanrasset, qu'il est ensuite passé en Europe et qu'elle est restée là. Elle dit avoir tenté 7 fois de quitter son pays, sans résultat, et qu'elle ne pensait pas rester aussi longtemps en Algérie.

Jeanne ne reviendra pas en entretien. Sans nouvelle d'elle, j'essaie de la contacter, sans résultat. J'apprendrai plus tard, par la communauté, que Jeanne est incarcérée sans doute pour une dizaine d'années, sans en savoir plus sur les raisons de cette incarcération.

b. Commentaires

Je me rends compte très vite, que je n'ai pas noté le nom de famille de Jeanne dans mon dossier. Je ne le retrouve pas...

Après-coup, je constate que des choses m'ont échappé, peut être comme des éléments de son histoire échappent à Jeanne. J'aurai ensuite du mal à retrouver l'ensemble des éléments que j'ai pu entendre au cours de la première rencontre. De la première rencontre, et au moment de ma prise de notes, je retiendrai cette scène des bœufs, que je me représente presque biblique, et qui a eu un effet traumatique sur Jeanne. Cette scène permet également une mise en sens quant aux sentiments de rejet qui la traversent à l'évocation de sa mère. Quelle est la part d'identification inconsciente à sa mère, quand

elle dit son impression d'avoir tué son bébé. Je me pose alors la question d'une manifestation de la violence fondamentale non intégrée.

Certains éléments me reviendront par bout, par fragment au fil des rencontres suivantes.

Je bloque à l'écriture, sans doute dans un mouvement identificatoire avec Jeanne ; j'associe ce blocage avec ce qu'elle dit de sa honte de ce nom qui vient poser la question de son origine, et qui se manifeste particulièrement lorsqu'à l'école, elle doit donner, écrire son nom, celui de son grand-père paternel. L'impossibilité pour sa mère de lui en dire quelque chose en ajoute à mon fantasme d'une origine incestuelle.

Nous disons en Europe que la mère est sûre, le père incertain... Pour Jeanne, quelque chose de son nom de famille devient illisible, innommable, un voile, une ombre est tombée sur son origine. De qui est-elle l'enfant?

Le blanc du côté du père évoque une origine dont le tiers est exclu, passé sous silence.

Le jeu de circulation entre les possibles supports identificatoires est donc réduit.

Enfant bâtarde ignorant tout de comment elle est arrivée là ; je me demande alors : comment peut-elle rendre compte de son nom quand la mère entretient l'idée qu'elle a enfanté seule. Ce silence évoque aussi un trauma dans la transmission. Jeanne ne serait-elle que le prolongement de la mère, enfant phallique qui doit être, sans cesse, châtré, et qui amène la mort. Sa mère l'a rejetée, elle est morte... Cette association vient faire résonner la répétition du fantasme de meurtre chez Jeanne. Pour elle aussi le seul étayage est fraternel.

Je repense à la terreur que j'ai perçue dans son regard alors qu'elle racontait comment sa mère disait tenir son sort entre ses mains... Son départ en aventure est, dit-elle, une façon de se soustraire à cette emprise mortifère, à cette indifférenciation.

Le discours de Jeanne me fait associer, par ailleurs, sur une forme de dualité dieu / diable comme représentation d'un couple parental impossible. On retrouve cette dualité chez Renée. Dieu le père et la mère diabolique, une façon de revisiter Jésus et Marie Madeleine, ou encore, une tentative de mise en scène de la triangulation mythique œdipienne, avec en prime, la scène des bœufs, scène mythique, biblique, à l'image d'Œdipe livré aux bêtes sauvages par le couple parental.

Je pense aux nombreux contes, mythes et légendes dans lesquels une figure féminine incarne une forme de monstruosité.

Les guérisseurs et marabouts sont convoqués, me semble-t-il, dans le discours, comme pour donner du sens à son roman familial, en confirmant l'origine du mal chez la mère toute puissante.

Ceci me semble être un des aspects du transfert dans la rencontre, comme une demande de confirmer, à mon tour, l'unique cause de tous ses malheurs.

L'indifférence de cette mère, le manque de soin, de protection à l'égard de ses enfants et, de Jeanne en particulier, me permet à nouveau de noter le défaut d'accordage dans le lien mère - enfant.

À partir de la clinique de Jeanne, nous évoquons les mouvements abandonniques d'une mère avec son enfant. Le sentiment d'être lâché, mal-aimé, maltraité s'associe avec l'idée de partir pour ne pas perpétuer quelque chose de cette relation mère-enfant. Avec Jeanne, nous voyons que la mère n'est pas dans la continuité du lien, car elle se situe du côté du narcissisme.

La position de présence / absence du "père marin", celui qui est resté là, au plus près de la mère, semble figurer pour Jeanne une voie intermédiaire possible, qui lui a permis de "sortir" de la fusion destructrice, de se soustraire de l'emprise violente de la mère. Rappelons que le père disparaît quand la mère est enceinte de la sœur. Ce qui n'est pas sans me faire associer sur la question des théories sexuelles infantiles. La mère aurait fait disparaître le père après l'enfantement. Cette théorie surgit ici, empreinte d'un fantasme de meurtre. L'absence d'une figure du tiers reste sa question.

Je pense aussi à sa difficulté dans son rapport aux savoirs, à la connaissance. Sortir, pourrait être une manifestation de la pulsion épistémophilique trouvant une pseudo satisfaction quant au but par l'aventure. Sa question trouve sa réponse dans ce voyage au-delà des frontières, en-deçà et au-delà des frontières du Moi.

3.3.3.5 Sophie

a. Situation

On se connaît déjà. Sophie a participé au Photolangage® et aux temps de groupe à ses débuts. Elle me sollicite pour des entretiens individuels. Je la vois immédiatement après Jeanne, à qui elle avait recommandé de venir me voir.

Elle commence l'entretien en me demandant si je me souviens que son mari est incarcéré. Elle se sent fatiguée d'aller chaque semaine là-bas pour la visite, alors qu'il est sur le point de sortir. Il ne lui reste que deux mois de peine.

Puis, elle évoque ses propres passages en prison. Le premier en 2005 car elle n'avait pas de papiers en règle pour sa présence en Algérie. Elle reste incarcérée deux mois. Le second en 2006. Son compagnon d'aventure trafiquait des toxiques, elle a été embarquée par la police, en même temps que lui, à leur domicile. Elle est condamnée à huit ans mais ressort, après avoir fait appel, au bout de huit mois.

Elle enchaîne en disant avoir eu une vie difficile. Elle pleure et se montre très émue.

Elle dit d'abord n'avoir pas eu de mère, puis s'explique : sa mère sortait avec un homme, mais les grands parents n'en voulaient pas. Quand elle tombe enceinte de Sophie, l'homme revient chez les parents pour demander sa main. Les parents refusent de nouveau. Lorsque Sophie naît, on lui donne donc le nom de son grand-père. Parallèlement, sa mère continue de voir son compagnon clandestinement, puis fugue une première fois, en emmenant Sophie avec elle, pour le retrouver. Elles resteront chez lui quelques mois, les grands-parents viendront les reprendre toutes les deux. Par la suite, Sophie tombe malade (rougeole) quand elle a à peine un an. La mère fugue de nouveau mais sans l'emmener. Elle ne reviendra pas, les grands-parents ne la chercheront plus.

Sophie grandit alors au milieu de ses tantes, comme elles, avec un statut de « fille » de la grand-mère. Elle décrit une enfance heureuse dans ce monde très féminin. A 11 ans, elle réussit le concours d'entrée en 6^{ème}, s'apprête à entrer au collège, quand sa mère réapparaît et souhaite la reprendre avec elle, chez elle, dans une autre ville, pour s'en occuper. Sophie se sent arrachée à son univers, elle n'avait pas revu sa mère depuis tout ce temps et même ne la connaissait pas.

Le couple a eu, entretemps, un autre enfant, et, Sophie se sent vivre avec des étrangers. Sa mère refusant d'entendre que sa fille puisse être mal, Sophie finit par fuguer chez une tante dans la même ville, elle est récupérée par sa mère. Après plusieurs fugues dans un contexte similaire, Sophie est renvoyée chez la grand-mère. Les va-et-vient vont se renouveler plusieurs fois pendant la scolarité de Sophie.

Lorsqu'elle a environ 19 ans, elle pense être enceinte, et va solliciter de l'aide à l'hôpital. Elle raconte qu'elle est alors persuadée qu'on lui a pris son enfant pour le mettre ailleurs. Elle s'empare d'un enfant qu'elle croit être le sien et se sauve de la maternité. Elle ne s'explique pas son geste d'alors, elle pensait vraiment être ou avoir été enceinte, qu'on lui avait pris son bébé, et donc, elle est allée récupérer son (un) bébé à la maternité. Elle s'en occupe alors pendant trois jours avant d'être arrêtée. Ce passage à l'acte reste une réelle interrogation pour elle. Elle ne sait pas vraiment ce qui s'est passé. C'est à la suite de cet événement qu'elle est incarcérée pour la première fois.

Elle évoque aussi très rapidement une relation avec un homme, plus âgé qu'elle, qui lui payait l'école. Elle parle également rapidement du compagnon escroc qu'elle quitte par crainte d'être associée à ses escroqueries, et son désir de tout recommencer ailleurs, là où personne ne l'a connaît. Et ce désir va marquer le départ en aventure.

Sophie ne revient pas en entretien. J'apprendrai plus tard par des compatriotes qu'elle est au pays, ils ne savent pas si elle compte revenir en Algérie...Elle reviendra finalement en Algérie quelques mois plus tard, sans reprendre contact avec moi.

b. Commentaires

Dans la suite de notre première rencontre, Sophie raconte plusieurs autres événements qui ne me reviennent pas au moment de transcrire l'entretien, je garde juste en tête l'idée qu'elle avait déjà fait de la prison dans son pays d'origine, sans en retrouver les raisons.

Je me sens confuse entre son histoire et celle de Jeanne, sans arriver d'abord à identifier la source de la confusion.

L'entretien suivant, lorsqu'elle revient sur l'événement que je ne retrouvais plus, j'identifie les similitudes qui avaient pu produire cette confusion : c'était ce que je

m'étais représenté comme un accès délirant autour de sa grossesse et du kidnapping du bébé qui venait s'amalgamer avec le bébé mort de Jeanne.

Cet événement comporte pour elle une dimension traumatique, que j'associe ensuite à la première fugue de sa mère lorsqu'elle emmène Sophie avec elle. Je repense à ce moment où sa mère vient la reprendre pour vivre avec eux, plus de dix ans plus tard ; moment qui fait dire à Sophie son sentiment d'être étrangère. Je pense comme étrangère à elle-même aussi dans la scène de la maternité. Ce désir fou d'enfant m'amène à penser pour Sophie, aussi bien la position des grands-parents en rejetant leur fille et gendre mais en kidnappant le bébé, que celle de la mère qui, à son tour, kidnappe sa fille. L'enfant est alors l'objet de transaction générationnelle. Prendre et voler l'enfant est agi par trois générations de femmes chez Sophie.

La forme hallucinatoire que cela prend pour Sophie indique l'impossible accès à une voie plus symbolique de cette répétition du mouvement d'emprise et de rejet.

Ses relations de couple semblent également un espace de répétition. Ses compagnons trafiquent, escroquent, de l'argent essentiellement, et Sophie, tout en profitant de cela, est exposée avec eux, aux risques d'une autre forme de violence qui se répète : celle d'être elle-même l'objet du trafic. Elle a, là, une limite, celle du risque trop proche d'un enfermement. Son incarcération figure une forme de retour à cet univers très féminin qui semble idéalisé ; mais Sophie semble avoir à ce propos romancé autrement la violence du rejet et de l'abandon, en idéalisant le lieu d'accueil grand-parental.

3.3.3.6 Félicien

a. Situation

Je rencontre Félicien 45 ans, en Algérie depuis août 2004. Il a répondu à la demande de volontaire pour la recherche. L'approche de l'entretien est donc différente des autres migrants qui, eux, venaient me rencontrer dans le cadre de la permanence de soutien psychologique.

Félicien a pensé la première fois à l'aventure à la fin de l'université. Il n'avait alors plus de bourse, donc la vie est devenue difficile ; il se pose donc la question de comment s'insérer socialement avec un diplôme en histoire.

Il évoque la figure de l'aventurier comme étant celui qui est le mieux assis socialement à son retour au pays. Il dit aussi que c'est seulement bien plus tard qu'on sait ce qu'ils ont vécu, les difficultés et la misère. Il décrit l'aventurier comme une figure héroïque.

Félicien est le cinquième d'une fratrie de sept enfants. Les cinq premiers enfants ont fait des études. Il dira de son père « *qu'il était trop cultivé* ». Ce dernier est décédé en 1993, année du bac pour Félicien. Il parle de sa mère en disant que c'est la personne la plus importante sur cette terre, et que depuis l'aventure, il s'est encore plus attaché à elle. Il arrivait qu'elle soit dure avec ses enfants, mais, Félicien complète en parlant d'elle comme d'une visionnaire, ce qui semble venir justifier son autorité.

Il raconte alors une scène : il accompagne sa mère dans les champs. Il a alors environ cinq ans, et il porte un fagot de bois très lourd. Après un moment, il pleure de difficultés, et imagine que sa mère va revenir sur ses pas pour l'aider. Elle ne viendra pas, continuant son chemin sans se préoccuper de la difficulté de Félicien. Pendant ce long moment, il est seul en brousse, il éprouve une immense détresse.

Il s'empresse d'ajouter qu'à 11 ans il avait déjà son champ à lui tout seul, « *on devait s'assumer* ».

La première séparation s'est faite à l'occasion de sa scolarisation.

« Quand j'ai eu 5 ans, j'ai dû me séparer de ma mère. L'école était éloignée, j'étais donc hébergé chez un tuteur à proximité de l'école. Je me sentais étranger dans cette famille. A 10 ans je rentre chez ma mère. Puis je repars pour aller au lycée. »

Félicien dit avoir vu ses parents lutter (violences conjugales) et précise que c'est normal. Il dit de sa mère qu'elle a un regard naïf. Il raconte alors que sa mère sortait parfois en pleine nuit dans la forêt équatoriale pour emmener son frère malade et accomplir des rituels. Il ne sait pas de quoi était atteint son frère, mais sous-entend une forme de malédiction.

Dans sa famille, tout le monde est resté au pays, dans un rayon de 150 km. Félicien dit « *ma différence m'a fait être seul* ». Il précise qu'il n'est pas un solitaire, il est sociable. Il milite pour la paix et me précise qu'il est né dans une chefferie, que son petit frère est le chef du village.

« En me créant, Dieu savait que je ferai l'aventure et que je saurai être utile à son peuple. Avant, je visais le repos et une femme blanche, maintenant moins. Si on ne peut rien faire pour aider, si on reste, ça s'aggrave. Ça étouffe l'amour ».

b. Commentaires

Je n'ai rencontré Félicien qu'une seule fois et j'ai hésité à garder ce matériel. Malgré tout, il me semble qu'il vient grandement rappeler les histoires précédentes. Dans cette unique rencontre, ce qu'il amène de façon synthétique vient résonner avec les histoires précédentes ; cette résonance prend la forme d'une scène de détresse infantile. L'enfant est exposé à un risque mortel. Il se sent étranger à son environnement. S'exprime également le défaut d'accordage entre parents et enfant qui dans le discours apparaît comme de l'admiration et du mépris.

Enfin, ses derniers propos disent un lien d'emprise culpabilisant à laquelle on ne peut survivre que dans la distance. Là encore, comme pour Sofiane, la distance amène une forme de repos. La position narcissique à l'âge adulte témoigne de la fragilité de sa construction, signe de la défaillance des étayages.

3.4 Du point de vue contre-transférentiel

Je suis traversée par plusieurs moments de confusion dans les prises de note. J'ai rencontré les sujets, dont j'évoque les situations ici, en parallèle avec d'autres, qui avaient souvent des histoires qui faisaient résonance, au moins sur une partie ; à l'image de l'histoire de l'enfant mort de Jeanne qui venait, pour moi, faire écho, à l'accès délirant de Sophie autour de sa grossesse. Je me représentais parfois les histoires comme indifférenciées.

Ce qui revient beaucoup dans mon esprit, c'est, d'abord, l'idée d'un vécu d'enfermement trop important, une peau trop étroite, et quelle que soit la multiplicité des groupes d'appartenances, l'étroitesse du costume est constante, pour chacun d'eux. Je pense alors à la façon dont certains se vêtissent : vêtements sans taille, trop grand ou trop petit, mais rarement ajustés, comme reflet d'une représentation de soi défaillante. Je pense aux Harragas, ces migrants clandestins qui brûlent les frontières, qui brûlent leur papier avant de franchir la mer, pour ne pas être « expulsables » dans leur pays d'origine s'ils se font attrapés, disent-ils.

J'essaie également d'envisager le lien possible avec la façon dont le déroulement du groupe, et les rencontres individuelles font écho à mon expérience de la migration dans ce contexte imprégné d'arbitraire et d'attaques des métacadres. J'essaie de penser les emboitements, mon implication, et leurs effets sur l'objet de ma recherche. La façon dont le travail même de la recherche m'habite, par bout, par à coup, est souvent en écho à « l'urgence » sociale ou administrative. J'interromps régulièrement ma démarche de recherche, pour me préoccuper d'un titre de séjour, d'un déménagement, nombreux sur la période, d'une formation... Et tout le long de ce travail, j'aurais du mal à lier les parties, mes idées... La réalité de la migration s'impose à moi et intruse ma pensée.

Les doutes qui me traversent sur l'intérêt d'un travail comme je l'envisage, se retrouve dans les doutes sur l'intérêt du Photolangage®.

J'éprouve dans mon quotidien, et avec les migrants, l'impression que l'histoire ne se tisse pas, elle est partiellement romancée, pour tenter de combler les manques, de boucher les trous. Les bouts se présentent comme une juxtaposition d'événements sans

origine, sans passé, et sans conséquence, sans avenir. Les bouts, les situations, les liens me semblent massivement sous le jouc de l'opérateur.

Je fais alors l'hypothèse que penser les liens serait se confronter à des affects violents d'ordre archaïque, des expériences de mort, de meurtre même, et j'en reviens à penser la dimension symptomatique et traumatique, du parcours migratoire, et à l'origine de la migration.

Est-ce cette dimension là qui se rejoue dans le temps de groupe ? L'absence d'objets d'étayage dans leur fonction contenante et régulatrice ? La fragilisation qui s'en suit, pousse à trouver ailleurs des objets de substitution, au risque de la répétition. Les liens et investissements primaires ne semblent pas pouvoir faire trace autrement que par des mouvements ambigus de type abandonnique.

En ce sens, les remarques de Julie sur la façon dont ses sœurs entretiennent sa présence / absence, sur ce que dit Renée de la longue traversée entre les deux, me semblent éclairantes. Ici et là-bas, ni vraiment ici et ni vraiment là-bas.

Ainsi, sur chacune des dimensions évoquées, la question de la répétition avec une situation antérieure se pose. Tout comme les questions de la violence et des issues possibles viennent à plusieurs reprises dans les discours, et lors du Photolangage®. Les liens sont plutôt décrits comme des liens d'emprise, de méfiance plutôt que de confiance. L'enfance est souffrance.

Mes associations m'amènent à penser que dans toutes formes de parcours migratoire, quelque chose persécute au lieu de l'origine et pousse à partir. Cela prend la forme d'une instance surmoïque tyrannique, meurtrière, peut – être même d'une imago archaïque, toute puissante. Dépendance mortifère - meurtrière, impossible à dénouer autrement que dans la rupture, avec l'illusion d'un accès à une différenciation suffisante qui mettrait un terme à la répétition.

Dans leur propos, l'Afrique, la terre / mère est une, en tout cas dans sa dimension noire. L'ailleurs, un ailleurs, moins noir, amène ou permet le repos.

De la relation parent-enfant qu'ils évoquent les uns et les autres, découle l'idée selon laquelle le parent est négligeant, maltraitant. Le rapport à cette forme de violence se

traduit chez chacun par une ambiguïté entre se coller et rester dans l'indifférenciation ambiante, ou être rejeté, exclus.

Je note cette récurrence autour du défaut d'accordage entre la mère et l'enfant, manifestation de cette violence non métaphorisée. L'enfant est mis en situation de danger, exposé. Les fantasmes de meurtre circulent et, même, soutiennent la relation. Je penserai en silence, avec Jeanne, qu'elle a pu tuer son enfant, et douterai avec Sophie que sa grossesse ait pu bien être réelle...

Ces dernières observations m'interrogent sur le type d'économie psychique dominant : emprise, meurtre ou destructivité, retournement de position masochique passive/active... Ce qui pourrait ou devrait être contenant et réguler les pulsions, mais aussi les liens, devient persécutant. La contenance est contention.

En repensant aux mères décrites par les migrantes, des fantasmes cannibaliques, d'introjection violente émergent, et manifestent une séparation impossible ; un lien se tisse avec le fantasme d'inclusion ou d'exclusion, de meurtre.

L'hypothèse d'un trauma originaire qui engendre la difficulté d'être en groupe se fait jour. Le groupe, et peut-être même la dyade mère / enfant pourrait être le lieu du trauma. Le vécu d'emprise, d'indifférenciation semble être à l'origine des processus de migration comme tentative d'élaborer la séparation. Les femmes évoquaient les familles, et leur configuration, et surtout les effets de la séparation. Une séparation / différenciation douloureuse est le reflet d'une relation faisant problème. L'absence des pères dans le discours vient étayer cette hypothèse.

Dans chacune de ces situations, la question de la violence est, je le notais, très présente. Je sens ma résistance à me représenter cette violence. Elle se déploie dans un arrière-fond lui-même violent. A travers mes tentatives de me réfugier dans une pensée culturaliste, ou encore, en cherchant à connaître la place des rituels, la fonction et le sens que les théories magico-religieuses peuvent avoir pour chacun, je m'évertue à d'abord penser les éléments que je recueille, comme des manifestations de la pulsion de vie, comme des données culturelles.

Parallèlement, les annulations successives, de la part du groupe, mais également celles venant des institutions pour lesquels j'interviens me persécutent de plus en plus. Je fais alors le lien avec d'autres expériences de groupes en Algérie ; groupes de formation pour l'essentiel, au sein desquels l'interpénétration des violences politiques, sociales, institutionnelles et subjectives, nourrit une mise en lien difficile sur le registre de la persécution. Comment alors résister à cette forme de « paranoïa ambiante » ? Je repense à ces moments dans lesquels je suis surprise de ne pas être surprise, par les changements, les décisions. Je m'interroge sur ce qui relève de la part de malléabilité nécessaire à la rencontre, et la part de renoncement dépressif, à l'image de ce que je perçois ailleurs d'une nécessaire position masochique, comme déplacement de la pulsion de repos..

Pendant cette période de travail avec ces sujets, et sur la recherche, je suis habitée par un sentiment d'insupportable à l'encontre de positions masochiques. « Allah ghaleb », « mektoub », « ma3lich » ou encore « Assia »... sont autant d'expressions quotidiennes pour dire « c'est comme ça, on n'y peut rien, on est pas responsable et si ça se passe comme ça, c'est la faute de l'autre ou du destin, qu'on ne peut que continuer de subir... »

Je pense après-coup que cet agacement témoignait de plusieurs choses : tout d'abord, cela réactivait sans aucun doute ma part sadique, dans un mouvement défensif et réactionnel à la confrontation à cette forme de masochisme particulière : le trauma est jouissance ; ensuite, la dépression sociale ambiante, est, malgré tout, la conséquence du trauma dû aux violences sociales répétées qu'a connu l'Algérie¹³¹ dans les années 1990. Enfin, je me représentais la migration comme une issue, un retournement de cette position de victime. L'histoire des migrants me semblait alors plus dynamique ; la lutte, la résistance dont ils font preuve, ou la force de vie nécessaire à ces parcours de vie jalonnés de violences en tout genres, vient en opposition complète avec les discours dans mon entourage d'alors. Je m'identifiais bien plus vraisemblablement aux migrants : eux cherchent une vie meilleure et tentent des choses... Je fais une recherche, je tente aussi des choses.

¹³¹ Cf. Chapitre 1 p.22

Lors des rencontres avec Adam, je perçois très vite la séduction, infantile et d'ailleurs très narcissisante, qu'il déploie. Tout comme Jeanne, ils invitent à être dans cette position de substitut maternel bienveillant. Cette place transférentielle à laquelle ils me convoquent, me permet aussi d'accéder à une forme d'intimité émotionnelle, affective à laquelle je n'aurais pas eu accès autrement dans ce contexte. Mais elle révèle aussi leur capacité à susciter un intérêt, un investissement. Ils peuvent alors vérifier là qu'ils sont « aimable ».

N'oublions pas que les codes de relations sociales et la représentation des psys diffèrent d'une culture à l'autre, que la parole, de soi sur soi, n'est pas admise comme naturelle dans bien des lieux. Il est donc difficile d'absolument rester dans l'abstinence, de gestes par exemple, position qui, au contraire, risquerait d'alimenter la méfiance dans la rencontre, et par conséquent, de potentialiser la persécution. Adam me donne une place dans ma migration, et nos échanges nourrissent ma réflexion, en même temps qu'il tire profit de nos rencontres.

Les bouts, les fragments d'histoire témoignent de moment de passage dans une rencontre, et de la difficulté à faire des liens. Cette dimension aura un effet contre – transférentiel, je le disais, notamment dans ma difficulté à ordonner mon écrit, et dans la difficulté à trouver des enchaînements entre les bouts, une difficulté à faire des liens.

De nombreuses rêveries, pendant ce travail de recherche, m'emmènent à repenser à ces moments de vie, ces questions qui, au fil de mon parcours de vie, ont fait que je m'éloigne toujours plus loin, que je cherche encore, mais pour finalement revenir à chaque fois différemment vers l'origine.

Penser, essayer de concevoir l'articulation entre cet ensemble d'éléments du groupe et les situations individuelles est l'enjeu de la suite de ce travail

3^{ème} Partie

Chapitre 4

QUELQUES PISTES D'ANALYSE

Introduction

Pour introduire ce chapitre, je choisis de citer S. Freud¹³²:

« L'individu effectivement mène une double existence, en tant qu'il est à lui même sa propre fin et en tant qu'il est membre d'une chaîne à laquelle il est assujéti sinon contre sa volonté du moins sans la participation de celle-ci ».

Cette citation me permet de rappeler la complexité dans la chaîne des évènements auxquels se confronte chaque individu dès sa naissance. Pour tenter de comprendre plus avant les processus pré-migratoires, je propose une lecture transversale des différents processus mis à jour dans les situations présentées. J'essaierai de désintriquer ce qui tient du sujet, du groupe, et des liens.

L'emboîtement vient parfois se confondre avec la répétition et, l'intrication rappelle que ces trois dimensions sont intimement liées, sans compter que tout ceci s'inscrit dans des contextes socio-politico-culturels qui eux-mêmes ont un influence.

Plusieurs dimensions se retrouvent dans les situations cliniques présentées et s'imposent comme axe de compréhension des processus migratoires. La différenciation se questionne par défaut. La violence, le meurtre même, indiquent une modalité de séparation / exclusion qui semble inhérente aux processus migratoires. Enfin, la migration comme tentative de résolution des conflits inter- et transsubjectifs, signe une fragilité des instances psychiques. Les expériences de contenance sont faites sur le registre d'un enfermement dont on doit d'échapper pour ne pas mourir, mues par une forme de pulsion que l'on peut qualifier d'épistémophilique, qui alimente à son tour le fantasme d'auto-engendrement.

Par leurs différents modes de rupture, les exilés fondateurs, qu'ils soient de religions monothéistes, ou autres, rappellent que la vérité des commencements est dans la séparation à but auto-conservateur. Ils établissent un rapport à l'origine en s'éloignant et non pas en demeurant.

¹³² Freud S. (1914) Pour introduire le narcissisme, La vie sexuelle éd. Puf (1985) p.57

4.1 Groupe et Migration

*« Cette société insulaire, même lorsqu'elle se laisse approcher, reste une structure monolithique impénétrable qui ne digère jamais les corps étrangers. Ici, tout le monde se ressemble. »*¹³³

*« Une maison ? Un lieu de naissance ? Non ! Un espace entre ciel et terre où les femmes et les enfants restent cloîtrés entre murs et mémoire. »*¹³⁴

La question du groupe est importante dans les processus migratoires. Tout individu est d'abord membre d'un groupe originel (pas seulement biologique mais aussi social, historique, politique, culturel) et, ensuite, membre de plusieurs autres groupes. Cela se pose en terme, d'abord de filiation, puis d'affiliation, d'appartenances au fil des processus migratoires.

Ce groupe, que l'on a quitté, matériellement, organiquement, corporellement, mais que l'on n'a pas quitté affectivement, se rappelle à soi sans cesse. C'est celui dont on est l'émigré et celui dont on devient l'immigré... Ainsi, l'émigration, provisoire, longue ou durable, n'est pas renoncement au groupe, encore moins renonciation. Les regroupements communautaires, géographiques dans l'immigration ou l'expatriation sont fréquents.

La question est donc de comprendre comment les rapports sujet / groupe infléchissent vers le départ, la migration, à partir des situations présentées.

Il apparaît, dans chacune des histoires présentées, que le groupe prend, dès l'origine, des formes complexes : pour Adam et Renée, la présence de co-épouses et fratrie multicomposée induit une représentation du groupe et de ses ramifications de forme complexe. La représentation est simplifiée dans le discours en réduisant la complexité de la configuration du groupe famille, à des liens fraternels, ou uniquement parents-enfants.

¹³³ Diome F., op.cit., p.77

¹³⁴ Kacimi el Hassani M., op. cit, p. 123

Jeanne arrive dans un environnement qui ne semble pas groupal. Sa mère semble seule, et son arrivée, et plus sûrement celle de sa sœur, sur qui elle s'appareille pour retrouver son âge, impose une forme de mise en groupe traumatique, dans lequel on remarque la réaction quasi immédiate de persécution.

Pour les autres, le groupe a déjà des allures de grand groupe composé de sous-groupes parmi lesquels il est difficile d'identifier la place donnée, puis à prendre. Cette situation engendre une coexcitation pulsionnelle qui a des effets traumatogènes, particulièrement dans la mesure où la violence semble le ciment relationnel intrafamilial.

Les alliances sont alors aliénantes. Les alliances de base soutenant le lien, et permettant l'accordage entre le bébé et ses premiers objets d'investissement intersubjectifs, sont dominées par des alliances au sein du groupe déjà là, autour d'une communauté de déni, et de pacte violent. Il en est ainsi pour Sofiane et le silence autour de son frère mort, mais également pour Sophie, qui ne rencontre sa mère et comprend qui elle est, que lorsqu'elle va vivre avec elle. Le silence partagé autour de l'histoire signe le déni.

Les mouvements oscillent alors entre inclusion indifférenciée au sein du groupe et rejet d'une radicale altérité.

L'hypothèse de base « attaque – fuite » de Bion¹³⁵ nous éclaire. Il s'agit de la croyance en l'existence d'une menace interne ou externe. Ainsi la solution serait, pour le sujet, de fuir le groupe physiquement ou psychiquement, ou encore, pour le groupe d'identifier un bouc émissaire. Les états émotionnels dominants sont alors la haine et la colère. L'enfant semble porteur de la menace, et chargé de la fonction de bouc émissaire. Jeanne est régulièrement mis hors de la maison, Félicien est abandonné en souffrance avec son fagot de bois, quand la mère accompagne le frère en forêt pour le soigner ; et Renée a la tête dure, ce qui fait d'elle un porte parole menaçant.

Si l'on rapporte ces remarques aux petits groupes familles dont est issue la majorité des migrants rencontrés, les vécus de persécution sont dominants. Il est possible de dire qu'ils étaient identifiés comme porteurs de plusieurs fonctions phoriques, de façon parfois consécutive, mais souvent concomitante. Tour à tour, ou tout à la fois, bouc-

¹³⁵ Bion W.R., (1961) Recherche sur les petits groupes – Puf, 1987

émissaire, porte-parole, porte-étendard ; ils vivent des liens de dépendance de type anaclitique avec une figure parentale et avec le groupe d'origine.

La succession de ces fonctions ont le même résultat : **ils sont identifiés comme différents au sein du groupe et deviennent une menace pour ce dernier.**

Comme l'ont abondamment démontrés les travaux de D. Anzieu et R. Kaës¹³⁶, le groupe remobilise la fantasmagorie liée à l'imaginaire maternel archaïque, ce tout, auprès duquel nous faisons l'expérience de la dépendance extrême, et donc de la détresse. L'histoire de Jeanne me semble le mieux illustrer ce propos. Mais la dynamique des rencontres en groupe permet également un éclairage.

Dans mes précédents commentaires autour du groupe Photolangage®, je notais la récurrence de l'absence des mères dans le discours, et, quand elles sont mentionnées, elles n'apparaissent qu'idéalisées. Je peux alors avancer que ma proposition de groupe auprès de ces femmes, venait remobiliser trop violemment les fantasmes violents originaires. Un pacte dénégatif, autour de ces fantasmes, s'est mis en place comme modalité de défense, venant par conséquent rendre le groupe « impossible », en tout cas, dans ce lieu, et entre femmes. Les analogies étaient trop importantes pour que cet espace puisse être abordé autrement que comme répétition de la scène originelle traumatique. Et je le comprendrais plus tard avec l'éclairage apporté par l'évocation des scènes de mises en danger rapportées par Jeanne, Félicien ou Sophie.

Nous pouvons ajouter à cela que la consigne de la première séance, qui invitait à dire « ce qui plaît », me paraît aujourd'hui, paradoxale à la lecture de ces mouvements de groupe ; et le dépôt massif du négatif pendant la séance révèle le pacte dénégatif instauré dès le début. La consigne suivante à deux volets, peut avoir été reçue comme une invitation au clivage, une confirmation de mécanismes binaires dominants. Le groupe ne pouvait donc pas se poursuivre autrement qu'en diluant les échanges dans l'informel, de façon très ouverte, donc moins menaçante quant à une éventuelle levée de ce pacte. De cette manière, ma « non-surprise » prend sens.

¹³⁶ Anzieu D., (1984) Le groupe et l'inconscient, Dunod - 2000

La médiation du Photolangage®, dans le temps que nous l'avons fait, et telle que j'ai pu la proposer, avec mes propres mouvements anxieux par rapport à la recherche, ne semble pas avoir suffi à médiatiser cette mise en groupe.

4.1.1 Le groupe et les liens

Le groupe impose une mise en lien, et le type de lien dominant, dans les histoires présentées, est un lien d'emprise, tyrannique. La mise en groupe est enfermement.

Le sujet ne se lie, ne s'agrippe à un objet qu'au prix d'une certaine dénégation de ses désirs ou d'un renoncement à ceux-ci.

Par ailleurs, la liaison des représentations est ce qui fixe le fantasme et sa répétition ; elle alimente en conséquence le travail de la pulsion de mort, la déliaison des représentations¹³⁷. La liaison peut être enrôlée au service des pulsions destructrices et auto-destructrices, tout comme la déliaison peut être au service des circonstances et des écarts des pulsions de vie.

Dans les parcours migratoires, les mécanismes de liaison / déliaison alternent sans cesse ; ce qui semble d'abord un mouvement d'ambivalence dans les liens, apparaît ensuite, comme une forme d'ambiguïté. Faire tenir ensemble dans une représentation commune un lien vite idéalisé et l'absence de lien est impossible.

La régression à l'ambiguïté est alors une défense majeure. Elle est la juxtaposition d'éléments, manifestation d'un clivage bien installé.

Sofiane parle de son sentiment d'un lien unilatéral, notamment dans ses rêves. La maison existe sans lui, lui ne se sent pas avoir de lien avec la famille, en même temps qu'il entretient une présence très surmoïque de la figure paternelle. Et par ailleurs, le lien devient vite persécutant. Il est surpris d'appeler ses connaissances, des amis, alors qu'il ne ressent pas ce lien comme affectivé, et qu'il se méfie de tout le monde.

La première étape de cette régression à l'ambiguïté pour Sofiane, lors de son arrivée en Algérie, consiste en une perte massive des dépositaires, auto-contenant, auto-référence, et repli autistique. Pour Adam, elle est violence, on peut mourir dans l'aventure.

¹³⁷ Morhain Y., (2007) « *Aux limites du maternel : la destructivité* », Cahiers de psychologie clinique, 2, pp 71-90

La deuxième étape voit s'installer une certaine indifférence affective, insensibilité, résignation. L'ambiguïté est alors l'illusion d'un compromis de non conflictualité avec les objets et le monde extérieur. Elle suppose un clivage, par juxtaposition de ces objets impossibles à conflictualiser, à lier.

Pour A. Green¹³⁸,

« lier veut dire d'abord donner un sens, attacher ce sens à la manifestation d'un sujet qui peut se l'approprier... Lier, c'est donc réunir intrapsychiquement et intersubjectivement ».

A l'opposé, la déliaison, c'est le retour de la puissance désorganisatrice, qui n'avait pas disparu, elle n'était même pas « *neutralisée* », mais seulement « *dérivée, atténuée, différée* »¹³⁹. Le départ semble marquer la quête de possibles liens ailleurs, par l'expérimentation et le déplacement.

S. Freud¹⁴⁰ conceptualise les deux mécanismes essentiels de la liaison et de la déliaison comme caractéristiques des fonctionnements des pulsions de vie et des pulsions de mort. Ainsi, dans les liens et dans le groupe, ces deux forces dialectisent, sont en tension.

La dimension relationnelle est la condition même de l'auto-conservation, c'est-à-dire de façon inséparable, de l'auto-investissement et des investissements objectaux¹⁴¹. Pour que les pulsions du Moi et le narcissisme, demeurent auto-conservateurs, il faut d'abord que soit préservée une possibilité relationnelle, c'est-à-dire une possibilité de lien fantasmatique au désir d'un autre. De ce point de vue, toute formation symptomatique (idéalisation, distance...) peut être considérée comme un essai de guérison, mais pas seulement du fait des compromis qu'elle vise à établir entre le Ça et le Moi, ou bien, entre le Ça et la réalité, mais d'abord et fondamentalement parce qu'elle vise à maintenir ou à rétablir une possibilité d'investissement relationnel.

¹³⁸ Cité par Nayrou F., (2011) op.cit. p. 989

¹³⁹ Nayrou F., (2011) op.cit. p. 989

¹⁴⁰ Freud S., (1920) Au delà du principe de plaisir, Payot 2013

¹⁴¹ Zaltzman N., (2001) « *La mort dans l'âme* », Topique – pp57-68

La question du lien, de ce qui nous lie aux autres et ce qui nous fait tenir à eux, dit l'implicite de la séparation, de la différenciation : point de liaison sans deux objets identifiés comme distincts. Cette question est à entendre dans son double sens : ce qui rapproche ou unit, mais aussi ce qui enchaîne ou ligote.

Le lien d'emprise qui semble caractériser la relation d'Adam et sa mère, ou encore Jeanne et la sienne, relève plutôt du déni de la séparation. L'emprise semble alors une tentative de ramener à soi, (en soi) cet objet qui, une fois qu'il est extérieur, donc différencié, devient trop persécutant.

Pour Sophie, le groupe est illusion groupale ; il était agréable, dans son souvenir, d'être dans cette indifférenciation générationnelle, au milieu des tantes qui deviennent des sœurs. La dimension incestuelle, de ce souvenir, est, à mon sens le reflet idéalisé de ce même lien d'emprise.

La relation d'emprise renvoie à l'idée d'une hypothétique unité originaire. Relation archaïque qui exclut le père et évoque l'état primitif de la psyché, caractérisé par la non-différenciation du sujet et de son objet. Cette fusion asservissante est négation du temps et de l'histoire, suppression de toute tension, de tout changement possible. Dans l'impossibilité d'aimer ou d'être aimé, mieux vaut mourir, ou partir. Partir n'est-ce pas mourir un peu ? Partir correspond également à l'expérience de la perte de l'objet contenant, ne serait-ce que culturel, qui entraîne comme conséquence la menace, dans des situations extrêmes, de désintégration et de dissolution Moïque, avec perte des limites ou frontières du Moi¹⁴².

Je me sens interpellée par la façon dont le lien semble investi dans les temps de présence des protagonistes et dont l'absence rend le lien inexistant. Comme Renée le mentionnait, « s'attacher c'est risquer que la relation se gâte. » Elle rappelle à ce moment, la crainte de la dépendance dans l'attachement, et donc, que le rejet ne se répète encore.

¹⁴² Grinberg L. et R., (1986) op.cit. p 26

Espaces de réalité intrapsychique, interpsychique et transpsychique, le groupe est le lieu où s'articulent, se lient et se transforment (ou au contraire se figent) ces espaces de réalité ; ils se traversent les uns les autres.

S'extraire du groupe premier et des expériences de liens aliénantes, implicites ou explicites, apparaît comme une condition à l'expérimentation même d'autres formes de groupes et de liens. **La migration offre une scène à ces processus, ainsi se joue la déliaison, tantôt mortifère, tantôt nécessaire et soutien de la pulsion de vie.**

4.1.2 Transactions : la fonction de l'argent dans la migration

« Il me fallait « réussir » afin d'assumer la fonction assignée à tout enfant de chez nous : servir de sécurité sociale aux siens. Cette obligation d'assistance est le plus gros fardeau que trainent les émigrés. Mais étant donné que notre plus grande quête demeure l'amour et la reconnaissance de ceux que nous avons quittés, le moindre de leur caprice devient un ordre. »¹⁴³

C'est donc dans le champ de l'intersubjectivité que la notion ambiguë d'emprise prend tout son sens, en tant que relation narcissique qui se fonde sur l'appropriation, par dépossession de l'autre. Et l'extrait du roman de F.Diome (2004) ci-dessus illustre l'essentiel des transactions affectives et monétaires, conscientes au moins, dans les parcours migratoires, asservissement, assistance.

Dans nos sociétés, les échanges monétaires, marchands, deviennent le lien social primordial. Ce sont eux qui organisent des rapports interpersonnels dont le caractère contractuel est de plus en plus étendu.

Ce système implique que la séparation entre soi et l'autre soit reconnue, entre l'être et l'avoir soit acceptée.

Adam se plaint beaucoup des attentes de sa famille quant à l'argent qu'il se doit d'envoyer. Lui se sent riche d'autres choses dans son expérience d'aventurier, mais de

¹⁴³ Diome F., (2004) op.cit. p.44

cela, personne ne tient compte. Les espèces sonnantes et trébuchantes sont ce qui est attendu et qui marquera son évolution, sa maturation aux yeux de la famille ; tout comme Sofiane, qui ne peut envisager de rentrer avec seulement ses diplômes en poche et rien d'autre.

Renée revient plusieurs fois sur les rapports à l'argent dans sa famille et cela lui permet de décrire les liens, les fonctions que chacun des membres incarne pour elle. L'argent, qui est un instrument de mesure de la valeur des marchandises, est alors transformé, en mesure de la propre valeur du sujet migrant ; il en fait facilement le support des désirs qui enveniment les relations, attisent les rivalités, déchirent les familles.

Mais l'argent a également une fonction de liant, par la dimension de réparation qu'il véhicule.

On sait que, pour la psychanalyse, le travail de symbolisation s'organise à partir des sensations éprouvées par le corps, notamment par les zones érogènes, au contact de la personne qui procure les soins et la satisfaction des besoins. Autant de tâches qui ne se précisent qu'avec l'élaboration de la deuxième topique ou deuxième théorie des pulsions. On ne peut pas comprendre les variations de la charge symbolique de l'argent sans s'appuyer sur cette partie de la théorie.

La valeur symbolique de l'argent, de même que la pathologie des rapports avec l'argent, sont conçues en termes de régression et de fixation au stade anal¹⁴⁴.

L'entreprise de destruction soutenue par l'emprise, que nous évoquions, au lieu de l'origine est d'abord celle d'une « fécalisation¹⁴⁵ » de l'autre avec qui l'on joue dans le registre sadique-anal, avec la violence que l'on sait.

L'expérience du manque conduit les migrants à se représenter les fantasmes liés à ce stade sous la forme de désirs d'incorporation, de désirs de « mordre la vie à pleines dents », de posséder un avoir sans limites, de prendre « un peu, un peu » comme le disent Renée et Adam. Déplacés sur l'argent, ces fantasmes s'expriment par une forme d'avidité de gains et par la peur de manquer.

¹⁴⁴ Reiss-Schimmel I., (2008) « *La fonction symbolique de l'argent* » Dialogue n°3 pp7-14

¹⁴⁵ Reiss-Schimmel I., (2008) op.cit.

C'est la période du « non », de la constipation, qui nous permet de donner à l'argent sa fonction symbolique dans la migration. Le refus de donner, ce que la mère semble désirer ardemment, est un moyen d'agir sur elle, de la frustrer, comme l'inverse est un moyen de la combler, au moins en apparence. Déplacés sur le symbole argent, les désirs formés à ce stade s'expriment en termes d'avarice et de prodigalité. Le propos de Renée sur cette question illustre la manière dont l'argent est le vecteur des liens et affects dans sa famille.

Autrement dit : on projette sur l'argent le pouvoir de colmater les angoisses primitives, le pouvoir de satisfaire les fantasmes générés par les expériences orales et anales pour parvenir à un sentiment de complétude.

Imaginer pouvoir satisfaire son désir, est d'abord le signe du manque de satisfaction ; c'est se projeter tout-puissant, comme défense à l'impuissance liée à la grande dépendance infantile. Et si l'argent soutient si parfaitement ce mouvement, c'est qu'il représente, de façon illusoire, un rempart contre la castration. Avoir de l'argent, c'est pouvoir s'entourer d'objets fiables, sécurisants, valorisants¹⁴⁶. **Ainsi, l'argent dans la migration, vise à compenser, à réparer par retournement, les défauts d'accordage et d'alliances.**

N'oublions pas que la dimension très codifiée des rapports sociaux, dans certains espaces culturels, entrave toute tentative de rapprochement individuel qui n'aurait pas une finalité économique ou de mariage. Les transactions dans les liens semblent alors de l'ordre de l'instrumentalisation. L'affect est nié, et semble même parfois ne pas exister. L'affect n'a, de toute façon, que peu sa place dans cet environnement social, ou bien, il prend une forme d'expression, socialement admise, parfois sur le registre de l'hystérisation, par la mise en scène dont il s'accompagne.

La raison économique, plus souvent évoquée comme manque, est toujours mise en avant comme la raison qui pousse à partir. Elle illustre le manque à combler, la béance affective et narcissique, et reflète la situation d'emprise et de dépendance initiale.

« En avoir ou pas » se substitue à « être ou ne pas être ».

¹⁴⁶ Garcia J.P., (2011) « *Entre plaisir et réalité : l'argent dans la cure analytique* », *Empan* 2/2011, pp51-57

4.1.3 Groupe, Différenciation et Altérité

« Il faut faire front contre la solitude, le soleil : manger en groupe, dormir ensemble, parler d'une même voix, prier du même mouvement. Oui, la demeure a beau s'étaler à perte de vue, le sommeil nous ressoude tous dans une seule pièce.

Ne pas faire corps à part, Je à part, Moi à part.

... Comment incruster un Je dans un récit ? L'individualité, la solitude sont une affaire du diable. Les mères répétaient à l'envie : « Seul le diable dit Je ; seul le diable mange seul ; seul le diable dort seul. » Comment soustraire le singulier à cet écheveau de pluriels où se mêlent jusqu'à la confusion chairs, visages, paroles. Comment greffer au corps immense de la tribu, ce Je dérisoire ? »¹⁴⁷

M. Kacimi el Hassani pose là les éléments de la question de la différenciation au lieu de l'origine.

Classiquement, ce sont les organisateurs groupaux qui contribuent à la différenciation.

Les individus, aux prises avec les complexités groupales, subissent une régression sous la forme d'une perte de leur individualité propre. Adam se défend sans cesse d'être l'objet de sa mère, Sofiane quant à lui, ne peut faire et être autrement, que le bras du père qui tient et accomplit, le désir de ce dernier et la chicote.

R. Kaës¹⁴⁸ propose une explication : il évoque en particulier le traumatisme psychique induit par la mise en groupe. En effet, la situation de groupe place chaque sujet devant une pluralité d'objets inconnus, non identifiés ; la crise naît de la « rencontre violente » entre un excès d'objets étrangers et le Moi.

¹⁴⁷ Kacimi el-Hassani M., op.cit. p.81

¹⁴⁸ Kaës R., (1993) Le groupe et le sujet du groupe, Dunod

4.1.3.1 *La difficile altérité*

Comme je le mentionnais plus tôt, c'est bien la triangulation qui figure la forme minimale du groupe ; c'est aussi le temps de la rencontre avec l'altérité. Aucun des sujets présentés ne vient au monde au sein d'un couple, mais d'emblée dans un groupe, multi-générationnel, et composite. Jeanne fait duel avec sa mère.

C'est dans la rencontre avec un autre que se signifie, au sujet la fin de sa toute puissance, de son omnipotence même. Cette rencontre oblige la mise au travail des processus de différenciation. Les résistances sont nombreuses, les menaces d'effondrement narcissique, de néantisation parfois, poussent à nier, même violemment, la différence qui s'annonce.

Sofiane dira sa difficulté à faire avec ce qu'il perçoit de la différence des autres dans la migration ; la différence culturelle révélant pour lui les failles de l'intégration de la différence Moi/non-Moi. Il dit aussi avoir beaucoup souffert d'être dans un « tas » d'enfant, de n'avoir jamais pu faire entendre sa voix. Il souhaite maintenant se montrer autre.

C'est lorsqu'Adam commence à se détourner de la figure maternelle vers d'autres objets d'amour, que celle-ci se fait la plus violente à son endroit. Impossible pour lui de se détacher d'elle, autrement qu'en partant, s'il veut avoir une chance de se démarquer, de se réaliser ensuite. Elle fait disparaître ses fiancées potentielles.

4.1.3.2 *Je est un autre*

La première rencontre avec le groupe est, pour chaque sujet, le moment de la naissance, le premier exil, et celui de son arrivée dans un groupe déjà là. Les dynamiques internes de ce groupe soutiendront la formation de l'appareil psychique, par le jeu des investissements, identifications.

Chaque nouveau-né vient simultanément au monde de la vie psychique, à celui de la société et à celui de la succession des générations. Il vient au monde dans un groupe, il est appelé à en devenir sujet, porteur d'une mission qui comporte plusieurs obligations. La principale est de contribuer à la continuité du groupe et des générations successives, selon le mode qui lui est assigné, aux termes d'un contrat relevant de l'économie

narcissique. Le contrat définit le statut psychique du nouveau-né, comme celui d'un sujet du groupe.

En migrant, Adam, Sofiane et les autres semblent rompre ce contrat d'assurance de la continuité, du moins en partie.

Ils se construisent ailleurs un « être soi », différent de celui que le groupe pouvait avoir décrété pour eux.

La rupture me semble être une tentative d'inscription dans la continuité, avec ce qu'elle suppose de différence nécessaire à son renouvellement. L'ailleurs s'imposerait comme condition à une répétition symbolisante ; mais cette condition contient en elle-même, la répétition du même, par la succession d'expérience de liens et de rejets.

4.1.3.3 Je et un autre

Les observations cliniques précédentes, notamment celle de Jeanne, indiquent que la présence du groupe n'est pas toujours suffisamment étayante pour que le sujet en devenir puisse y découvrir et y expérimenter sa singularité. Jeanne nous dit à quel point la violence maternelle vient l'interroger. Elle tente très tôt d'avoir recours à des tiers : le père marin absent, ses premiers amants, Dieu... Cette violence comporte pour Jeanne une dimension incestuelle : elle porte le nom du grand père, ce qui la met en position d'être autant la fille d'un couple incestueux, que la sœur de sa mère. Du point de vue fantasmatique, elle fait de sa mère, une figure capable d'engendrer seule, et Jeanne ne pourra que partiellement s'en extraire en s'appuyant sur un père présent / absent.

Pour Jeanne, cette forme de contrat narcissique s'inscrit sur la faille du groupe à accueillir ce nouveau membre. L'enfant est intrus, il vient faire crise, bouleverser le système déjà là.

Il en va de façon assez similaire pour Sophie, qui est, elle-aussi, incluse dans la fratrie des tantes comme la sienne. Son nom est, je le rappelle également le nom grand-paternel. Elle est assimilée, en réaction à l'intrusion dans l'organisation familiale qu'elle représente, au point de ne plus distinguer les générations.

D'autres formes de contrat se sont établies pour les autres sujets, et nous observons alors que le groupe tente une assignation immuable. Adam, ou Sofiane sont mis en

situation d'être les substituts paternels, mais on voit que cette place semble plutôt une place de prolongement du pouvoir du parent qui assigne. Cette assignation, à un emplacement de parfaite coïncidence narcissique entre l'ensemble et le sujet, est une forme de dérive pathologique du contrat.

Ce pacte narcissique pathogène est, dans certains cas, mortifère. Il relève alors de la catégorie des alliances aliénantes. Les défaillances et les ruptures de ce type de contrat suscitent des expériences douloureuses de trahison, de déshérence et de déshéritage¹⁴⁹, j'ajouterais de désaffiliation. La désaffiliation n'est pas la différenciation. Elle est ici reflux d'un corps étranger.

Ce qui ressemble, pour Adam, Jeanne, Sophie et les autres, à un mouvement d'auto-exclusion, fait suite à la répétition d'expériences de rejet, et de violences.

Ainsi, dans les dynamiques familiales, nous assistons à une tentative d'unification et de réduction des conflits par clivage et projection du mauvais objet.

Si le « Je » s'établit au sein du groupe primaire, dans les nœuds du « contrat narcissique¹⁵⁰ » qui infiltrent toute formation groupale ultérieure dans un rapport de continuité, complémentarité ou opposition, nous voyons que les conditions d'émergence peuvent être complexes, conflictuelles.

L'intervention dans les rencontres de groupe, de cette femme refusant tout changement « si tout le groupe » n'était pas disponible, vient rappeler une chose fondamentale : la répétition est nécessaire à l'élaboration, et la succession d'expériences similaires, avec à chaque fois un détail, un écart même mineur, peut permettre, au fil de la vie, de résoudre ce qui ne l'est pas encore. Avant de vivre l'expérience de la différenciation, il est sans doute incontournable de rejouer des scènes d'indifférenciation.

Les interrogations, quant à ce qui fait la ressemblance et la différence dans le groupe, et plus tard, entre les migrants et la société d'accueil, signent les mouvements d'ambivalence entre se singulariser et rester dans le Nous du groupe indifférencié mais rassurant.

¹⁴⁹ Kaës R., (2012) *Le Malêtre*, coll. Psychisme - Hachette

¹⁵⁰ Aulagnier P., (1981) *La violence de l'interprétation*, Puf

L'intrus confronte à la différence, à l'altérité, et, l'élaboration de la différenciation passe par la nécessaire intégration de la séparation. On ne peut, en effet, reconnaître la différence, que si elle est extérieure à soi, dans une distance suffisante qui permet d'éloigner la menace persécutrice qui l'accompagne.

4.1.3.4 Parents – enfants – parents ?

Pour Jeanne et Sophie, c'est l'emprise et l'incestualité qui règne sur toute la famille ; les liens se structurent dans des formes d'indifférenciation qui peuvent être variées mais empêchent, de toute manière, la construction d'une intimité bien tempérée par l'Œdipe, susceptible d'étayer l'évolution, les premières expériences «d'appropriation subjective»¹⁵¹.

En effet, dans ce contexte, la transmission n'est pas régulée par la référence au symbolique, et donc au tiers, qui lie et sépare, mais davantage par la nécessité de préserver l'unisson narcissique face à ce qui apparaît comme la violence d'une destinée.

Les parents attendent vraiment que, comme un messie, leur enfant sauve et soulage la famille de tous ses malheurs. L'exigence faite à Adam, Sofiane ou à Renée les maintient dans une position foncièrement narcissisante, mais enfermante. Ainsi, par une sorte de retournement, l'enfant devient le parent idéalisé qui sauvegarderait et protégerait ses propres parents. Une forme de contre-investissement s'opère également chez les enfants ; lorsque Félicien évoque la mission divine qui lui incombe, renforcée dans la séparation ; ou lorsque Sofiane se soumet, quant à lui, au projet de vie que son père a formulé pour lui. Adam et Sophie sont pris dans une position d'ambiguïté : être porteur du narcissisme maternel, et prendre acte de la différence au risque de la défaillance de son propre narcissisme. Ce retournement de position passive/active semble une issue à la dimension mortifère associée à l'emprise et à l'idéalisation.

Je rappellerai que la différence tient sa consistance essentielle de l'intrication du narcissisme individuel et du narcissisme du groupe. La différence, en raison de la

¹⁵¹ Roussillon R., (2006) La subjectivation, Dunod

menace qu'elle constitue pour le narcissisme de vie, est rejetée, transformant ce dernier en narcissisme de mort. Les mécanismes d'exclusion, d'abord agis par la figure maternelle, qui rejette l'enfant, sont repris à son compte et en contre, dans ce qui sera, plus tard, un mécanisme d'auto-exclusion ; S'approprier ainsi une forme de violence originelle pour en faire le moteur d'un mouvement autre, montre la nécessité pour le sujet d'accéder à des représentations plus différenciées, malgré la tendance répétitive à laquelle amène inéluctablement l'évitement, qui se révélera plus tard.

Pour transformer des investissements trop inclus dans la groupalité interne familiale, trop marqués par les alliances inconscientes aliénantes, le sujet, dans sa construction, doit pouvoir se différencier de son groupe d'origine, acquérir ses propres marques en s'étayant, notamment, sur un groupe de pairs ; ce qui se rejoue plus tard dans les communautés d'aventuriers ou migrants, au sein d'un environnement social différent.

La migration signe alors une tentative d'élaboration par la mise en acte des processus de différenciation.

4.1.3.5 *La figure de l'étranger*

« Il y a des musiques, des chants, des plats qui vous rappellent soudain votre condition d'exilé, soit parce qu'ils sont trop proches de vos origines, soit parce qu'ils en sont trop éloignés. »

« Je vais chez moi comme on va à l'étranger, car je suis devenue l'autre pour ceux que je continue à appeler les miens. »¹⁵²

L'enfant est un étranger, il est autre. L'altérité qu'il incarne pour son entourage fait figure de radicalité, comme je l'évoquais plus haut. Ce sentiment d'être étranger dans son environnement premier, la quête d'une place autre, ailleurs, l'amène à répéter inlassablement, au fil de sa vie, d'être étranger, et implicitement à s'exposer à des situations de violences, du fait de son altérité réelle ou fantasmée.

¹⁵² Diome F., op.cit.

L'exil s'accompagne d'un vécu d'être assigné à une position d'objet étrange pour l'autre. Le déplacement réel, géographique, est venu remplacer le travail de déplacement psychique. Pris dans la confusion entre pays d'origine et origine, le sujet perd la possibilité de faire de l'origine un point énigmatique, à lui, masqué pour toujours. Il revient alors aux mythes et fantasmes, individuels et collectifs, de traiter cette question de l'origine. Le véritable lieu de naissance devient alors celui où l'on a porté, pour la première fois, un regard d'étranger sur soi-même.

Sayyad¹⁵³ rappelle :

« qu'on n'accepte de quitter l'univers familial (univers social, économique, politique, culturel ou moral, voire mental etc.) auquel on appartient tout naturellement ; on n'accepte d'émigrer et, une chose entraînant l'autre, on n'accepte de vivre en étranger dans un pays étranger qu'à la condition de se persuader que ce n'est là qu'une épreuve, par définition passagère, une épreuve qui comporte en elle-même sa propre résolution, du moins le pense-t-on ».

Se confronter, dans la migration à une langue que l'on ne comprend pas, c'est se ramener à une période très précoce où la langue, qui deviendra la nôtre, était avant tout celle des adultes qui nous entouraient et dont nous tentions de déchiffrer les messages tandis qu'ils tentaient de nous en imposer un. Jeanne ne comprend pas pourquoi elle « bloque » quand il s'agit d'écrire son nom, elle dit son incompréhension des conduites de sa mère à son égard. Son éloignement lui a permis, à la fois, de « se faire une raison » (ainsi Dieu le veut) et, à la fois, de se mettre en situation de rejouer cette incompréhension dans un environnement socio-culturel qui, par sa suffisante ressemblance et différence, peut soutenir une tentative d'élaboration.

L'étranger trahit nos secrets par sa position dedans / dehors, et son effet miroir. L'étranger vit et agit en miroir de ce qu'il perçoit. Il vit dans ce monde d'accueil qui ne

¹⁵³ Sayad A., (1991) L'immigration ou les paradoxes de l'altérité, De Boeck Universités

fait pas forcément sens pour lui et qu'il n'aura donc de cesse d'interroger. L'image qu'il renvoie aux autochtones n'est pas toujours agréable, elle témoigne de leurs failles et défaillances, et, lorsque la lumière est mise sur des dysfonctionnements internes trop importants, il est préférable de projeter plutôt que de se persécuter.

Et parallèlement, **la mise en situation d'être étranger permet d'apaiser la troublante question identitaire, par cette identité nouvelle, et donc la douloureuse question des origines.** Pour Adam et tous les autres, ils sont d'abord « Kahlouch » (Noirs). C'est cette nouvelle assignation par la société d'accueil, qui dilue leur singularité, dans le groupe indifférencié des subsahariens.

4.2 Migrations et fantasmes originaires

Il n'est pas tant question ici de reprendre les fantasmes que de proposer une lecture de la configuration originaire, du point de vue du sujet migrant, et des formes de réalité psychique.

L'exil a de tout temps été décrit comme un moment fondateur de l'être à la vie. Sans exclusion, point d'existence.

Si l'histoire d'Œdipe commence par l'exclusion, le sacrifice de l'enfant pour la survie des parents, et que, comme C. Vacheret¹⁵⁴ nous y invite, il est là une occasion de traitement de la violence fondamentale, je retiendrais cette idée que l'être à la vie commence par un meurtre imaginaire, une exclusion, un exil, qui se termine par une inscription possible dans la filiation.

Cette lecture du mythe ne doit-elle pas nous inviter à penser autrement les processus migratoires ?

4.2.1 L'enfant ou l'intrus

« J'ai grandi avec un sentiment de culpabilité, la conscience de devoir expier une faute qui est ma vie même »¹⁵⁵

La naissance est un événement en soi, désiré ou pas. Et, comme cela est annoncé à Jocaste et Laïos par l'oracle : « Si vous avez des enfants, ils vous tueront ». ¹⁵⁶

La source la plus profonde et la plus primitive du drame se retrouve dans ce premier oracle et dans l'attitude de violence préventive exercée par les parents à l'encontre d'Œdipe qui n'aurait pas dû naître et qui ne saurait vivre ; c'est pourquoi on l'a conduit à la mort sur le Cithéron¹⁵⁷.

¹⁵⁴ Vacheret C., (2010) « L'apport de la violence fondamentale à l'approche du groupe », RPPG 55/2, pp11-24

¹⁵⁵ Diome F., op.cit. p226

¹⁵⁶ Vacheret C., (2010) op.cit.

¹⁵⁷ Bergeret J., (1984) op.cit.

Une fois l'enfant éliminé, il n'est plus une menace. Les deux parents pensent avoir échappé aux élans meurtriers de leur propre enfant et sont sûrs d'avoir devancé les intentions de mort sur eux en se débarrassant de lui.¹⁵⁸ Le mythe œdipien commence par le sacrifice de l'enfant, auquel Œdipe survit, et qui l'amène, sur les routes, à une forme de retour vers une origine aliénante. **L'exil apparaît dans le mythe œdipien comme réponse à la violence fondamentale.**

On pourrait concevoir la forme prise par le mythe, comme exprimant une situation de violence humaine primitive et universelle, sous ses aspects les plus élémentaires et les plus brutaux.¹⁵⁹

L'enfant fait donc violence aux parents de par son existence même, par sa présence et par ses exigences de survie, sa dépendance. Sa présence oblige à l'actualisation des processus de différenciation, comme je le rappelais plus haut. L'enfant est l'intrus qui menace l'équilibre, parfois précaire du couple, du groupe qui l'accueille.

4.2.1.1 Violence fondamentale¹⁶⁰ et migration

Dans la lutte pour la survie du Moi de la mère, l'autre représente un danger. La confrontation au « non-Moi » engendre le besoin vital de dominer l'objet réel.

« *Le sort de Jeanne est dans la paume de ma main* » dit sa mère. Cette forme d'emprise apparaît comme une tentative, désespérée et précaire, de surmonter le sentiment d'être impuissant et sans défense, qui pousse alors à la destruction.

C. Vacheret (2010) nous propose différentes issues au traitement de la violence fondamentale parmi lesquelles : l'adulte cherche des solutions et des réponses possibles à cette opposition aliénante. Il capitule, se débarrasse de l'enfant, se montre indifférent (Jeanne, Félicien). Dans ce cas, l'enfant se sent lâché.

¹⁵⁸ Vacheret C., (2010) op.cit.

¹⁵⁹ Bergeret J.,(1984) La violence fondamentale, l'inépuisable Œdipe – Dunod (2000)

¹⁶⁰ Bergeret J., (1984) op.cit.

Le parent s'énerve, se rigidifie et corrige (Sofiane, Adam, Renée) et l'enfant se sent incompris.

L'adulte, généralement, parvient à changer de registre et sort de ces situations, par le jeu, l'humour, ou encore en détournant l'attention de l'enfant sur d'autres investissements¹⁶¹.

Il me semble important, à cet endroit, de préciser que la représentation et la place accordée aux enfants, dans une famille, dans une société, sont également définies par le bain socio-culturel. Est-il toujours conçu comme ce petit être en devenir qui nécessite soin et amour ? Ou bien l'arrivée d'un enfant s'inscrit-elle dans la catégorie des événements naturels, ou encore comme devoir, qui s'associe alors, à une forme de fatalité quant à son devenir. Selon ces dernières propositions, les modalités relationnelles entre adultes et enfants sont très différentes, la considération que l'on peut avoir pour l'enfant va également différer grandement. On peut donc légitimement supposer que la transformation et l'intégration de cette violence initiale, qui me semble, elle, en deçà de la culture, prendront des chemins différents, en fonction de ce que le contexte et la culture permettent.

4.2.1.2 Devenir de la violence

« La violence fondamentale a, comme devenir le plus fréquent, une bonne intégration dans l'appareil psychique, apte à l'accueillir, à la contenir et à en faire une source d'énergie permanente, soutenant la libido¹⁶² ».

Adam organise, projette une vie ailleurs différente, il s'assure des étayages multiples, il construit et se construit.

L'autre devenir de la violence fondamentale prend une orientation différente. La violence se pervertit et s'allie la jouissance à faire souffrir l'autre, à le tenir sous

¹⁶¹ Vacheret C., (2010) op.cit.

¹⁶² ibid.

emprise, à lui imposer un lien sado-masochique. On est du côté, de la destructivité, du lien qui tue, en somme du côté de la pulsion de mort. Sophie peine à se défaire de liens conjugaux, qui tirent vers cette perversion.

J'ajouterai une troisième issue, qui consisterait en une forme d'ambivalence entre les deux précédentes. La part soutenant la libido serait le moteur de la pulsion épistémophilique et, cette même part, par son rôle, engendrerait de l'insatisfaction, de la négativité. Sans issue réelle, et prise dans un mouvement illusion / désillusion circulaire, la violence pourrait ainsi être contenu, en circuit fermé, et contiendrait la destructivité. Sofiane étudie encore et encore, et même s'il ne souhaite pas rester un éternel étudiant, il cherche encore comment ou se construire.

Jeanne semble pouvoir s'identifier au père marin : être un peu là mais beaucoup ailleurs permet de survivre à cette mère qui l'expose à toutes les violences et entretient les fantasmes incestuels.

La migration signe l'impossibilité d'une issue autre que par la mise en acte de l'exclusion, et parfois du meurtre au moins dans sa dimension fantasmatique. Face à cet impossible à conflictualiser, à symboliser, l'évitement, la mise à distance devient une défense nécessaire.

4.2.1.3 Intrusion, effraction Trauma

Parler d'intrus c'est, de facto, introduire l'idée d'une effraction dans un corps, d'une attaque de ce corps (maternel, familial, groupal). L'effraction est une des composantes du trauma, comme mise en scène de conflits psychiques relevant d'une organisation plus archaïque mettant en jeu les pulsions d'auto-conservation et le narcissisme.

Le traumatisme¹⁶³, c'est ce qui met hors de soi, ce qui jette au-dehors de soi-même et aliène, mais aussi, lorsqu'on a pu en surmonter l'impact et s'en rendre maître, c'est ce

¹⁶³ Duparc F., (2009) « *Traumatismes et migrations* », Dialogue n°3/2009, pp15-28

qui ouvre à l'espace, et à l'autre en ce qu'il a d'étranger, d'inconnu. Le même traumatisme, selon sa violence ou la capacité d'auto-organisation du sujet et selon la qualité de son environnement, peut induire, en effet, aussi bien un avortement de la construction d'un espace psychique à soi, une fermeture et un repli, qu'au contraire une ouverture à la fécondité des rencontres avec le différent, l'inconnu, l'étranger. Il permettra alors la création d'une nouvelle identité plus riche, plus vivante et plus humaine, au terme d'une évolution et d'une temporalité plus élaborée que celle d'une simple trajectoire de vie.

Dans ce sens, la scène des bœufs échappés dans le village, serait pour Jeanne, l'événement traumatique qui devient la scène dans laquelle elle prend vie ; quand elle est à l'extérieur de la maison, elle vit.

Pour Félicien, cela pourrait être cette première exclusion de la maison pour rejoindre l'école. Et nous pourrions également envisagée le retour de Sophie chez sa mère, comme l'événement comportant à la fois sa dimension traumatique d'arrachement à cet environnement familial dans lequel elle est à la fois petite-fille / fille, sœur et nièce, et la découverte d'une vie autre ailleurs auprès de sa mère, chez qui elle fait l'expérience de la radicale altérité.

Ainsi, l'après-coup est une « migration » du traumatisme, en un autre lieu, un autre environnement, un autre temps qui lui donne sens, l'aggrave ou le réduit.

Une détresse traumatique chez l'enfant pourrait être, ainsi, à l'origine de l'expérience migratoire. Et ce sentiment de « détresse » serait, en miroir avec la détresse originaire, la réaction principale face à l'expérience traumatique de la migration, signe de la défaillance de la capacité de contenance du sujet.

À chaque fois, la migration crée une ouverture vers un nouveau monde et dans ce cas, l'aspect traumatique vient de l'excès de séduction, de détournement qu'il instaure dans la psyché, par rapport aux traditions inscrites dans le Surmoi. C'est dire que, dans ces cas, le traumatisme date de bien avant l'exil, mais qu'il restera toujours inscrit au cœur de l'exilé, et est voué à faire retour.

Plus diffuse pour Renée, Adam, ou Sofiane, plus massive pour Jeanne et Sophie, ce sentiment d'être un corps étranger qui en effracte un autre se répète dans l'histoire.

Les réactions du corps effracté, à ce vécu d'intrusion, sont défensives, et peuvent être, elles-aussi, violentes. Elles sont réactions de rejet et parfois associées à des tentatives d'éradiquer l'intrus, en fonction de la capacité de l'environnement à métaphoriser la violence qui y est liée. L'efficacité ou la non efficacité précoce du système pare-excitant maternelle joue évidemment un grand rôle dans de telles effractions du fantasme violent primitif.

Pour P. Aulagnier¹⁶⁴ ce qui a été détruit, expulsé par l'opération du pictogramme de rejet et qui, de surcroît, est interdit de représentation par la mère, a déjà sans doute pour elle, inscrit une fissure dans le capital identificatoire, une fissure que toute l'activité psychique ultérieure devra ensuite tenter d'éviter, mais qui ne pourra plus se rattraper. Répéter l'intrusion en restant, ou tenter d'en sortir et être l'intrus ailleurs ? Telle pourrait être la question des uns et des autres, à laquelle ils tentent de répondre en partant.

Partir, sortir, s'accompagne de l'idée d'une curiosité de l'autre. Le départ marquerait une quête de supports identificatoires différents. Rencontrer l'étranger, et partager avec lui cette position pour tenter de l'élaborer au sein d'autres groupes.

¹⁶⁴ Aulagnier P. (1981) La violence de l'interprétation - PUF

4.2.2 Familles mythiques

4.2.2.1 *La fonction du religieux : Dieu le père ?*

Il me semble incontournable, à ce point de la réflexion, de faire une place à la question du rapport au divin pour les sujets rencontrés et peut être même plus largement pour les sujets migrants. Il ne s'agit pas tant de la religion en tant que pratique spirituelle, ou vecteur d'une foi, mais plutôt de voir comment une force divine est convoquée là où il y a du manque et comme recours à un tiers, qui soutient ou incarne plutôt une fonction surmoïque, parfois persécutante, dans une place de père « absolu ».

Dieu est invoqué comme catalyseur pulsionnel, contenant des mouvements d'agressivité ou de violence.

Il est mis en position paternelle par Renée, il est celui qui voit et devine tout. Il permet à Jeanne de s'apaiser, dans la volonté divine, de la violence du lien avec sa mère. Il est aussi l'instrument du châtiment pour Sofiane, qui voit ses manifestations dans l'envie dont il pourrait être l'objet. Tous sont soumis à la volonté divine, à cette image d'une puissance omnipotente, à l'image du père de la horde. Cette soumission indique la part de masochisme nécessaire à la vie de croyant.

Dans les rencontres avec les migrants, reviennent en force les croyances et théories magiques à tendance persécutaires (mauvais œil, sort, sorcellerie). Toutes semblent se fonder sur l'envie que risquerait de susciter telle ou telle chose, situations ou biens, et qu'il faut protéger. Sofiane ne veut pas dire à la famille où il en est de ses études, par craintes d'un sort, tout comme il est important pour Adam d'accomplir à la naissance de son fils les rituels de protection. Ces propos sont la manifestation du fond d'emprise, du lien avec la pulsion scopique et l'imaginaire qui peut y être associé, du côté de l'intrusion, de la confusion.

La pratique religieuse a une fonction contenante. Par le rite, elle structure et organise la loi. La limite du recours à la croyance est qu'elle reste une référence surmoïque sociale, peu souvent intériorisée. Un autre point de concordance est que le « Surmoi de la

culture¹⁶⁵ », tout comme celui de l'individu, pose de sévères exigences d'idéal dont la non observance est punie par de l'angoisse de conscience morale.

On peut associer à la fonction institutionnalisée par le religieux, l'hypothèse de la dépendance proposé par Bion¹⁶⁶, en organisant la dépendance à une divinité. C'est la croyance en un objet externe assurant la sécurité d'un organisme immature. Les états émotionnels dominants traversant alors le groupe, sont la culpabilité, la dépression. Ces manifestations étaient notables lors de la première séance de Photolangage®, mais également lors des rencontres suivantes. Le lieu invite certes à ce phénomène.

L'étayage sur cet objet externe signe bien la tentative de pallier à la fragilité des objets internes.

Les espaces de regroupement au sein des paroisses, le recours fataliste à la puissance divine viennent entretenir l'illusion d'un avenir meilleur. Le recours à la pensée religieuse vient se substituer aux processus de symbolisation, et par là même ne permet pas de différenciation. Ce recours m'apparaît également être à appel au silence de l'origine.

La fonction surmoïque externe qu'occupe la loi divine, figure un déplacement, une projection de cette instance dans l'espace social. L'intériorisation faillit, l'étayage est externe.

La fonction de la croyance, en termes d'illusion groupale, est nécessaire à rappeler. La croyance se constitue aussi comme effet du déni de la différence entre les sexes, entre les générations et entre les groupes. L'inceste règne en maître à l'image de l'indifférenciation première de la matrice.

Idéaux et croyances, narcissisme des petites différences, sont appelés à la rescousse pour combler l'espace dépressif qui s'ouvre en chacun¹⁶⁷. En ce sens, la croyance est un anti-dépresseur groupalement produit. Les temps de prière du groupe de femmes sont le théâtre de manifestations paroxystiques. Les chants, les cris parfois, accueillis dans ce lieu et dans ce temps, semblent l'expression de ce que chacune s'accorde à dire dans les

¹⁶⁵ Freud S., (1929), op.cit.

¹⁶⁶ Bion W.R., (1965) Recherche sur les petits groupes, PUF 1991

¹⁶⁷ Kaës R., (1993) Le groupe et le sujet du groupe - Dunod

temps de groupe, « *qu'ici (en Algérie) elles ne peuvent pas exprimer, sans alerter voisinage et police* » : leurs souffrances, leurs détresses face aux deuils. Les temps de regroupement à la paroisse sont aussi des temps exutoires. Les échanges d'avant groupe ou d'après groupe contiennent cette dimension.

Par ailleurs, R. Kaës¹⁶⁸ rappelle que quatre grands garants assurent la confiance, une sécurité suffisante : la religion garantit contre l'angoisse de la mort ; la loi protège contre l'arbitraire, en assurant la communauté de droit ; la culture soutient dans la capacité de se représenter le monde, et la science prémunit contre la soumission à l'ignorance. Leur faillite, leur défiance ou leur insuffisance engendrent la défiance, la méfiance.

A partir de ce rappel, nous pourrions dire que la référence au religieux contient la destructivité. Par cette forme de contenance, elle répète une relation d'emprise et de dépendance. De ce fait, en convoquant le Père, sans doute pour tenter de médiatiser ce qui ne l'est pas, dans les liens tout comme dans les pensées, le sujet trouve finalement la mère archaïque, et fait exister ainsi, une fonction surmoïque archaïque et tyrannique.

Le lieu même de la paroisse est le lieu de toutes formes de transactions. Comment ne pas profiter de ce lieu de regroupement, de rencontre dans l'exil ? Chacun y trouve, soit une compagnie, un réconfort, soit tire profit de la nostalgie de la séparation. Ce lieu est avant tout celui d'une forme de groupe. Les sentiments d'être étranger sont moindres dans cet espace, mais l'enfermement tout aussi important. Les raisons invoquées à chaque annulation de séance de groupe tournent autour de la vie de la paroisse, ou du groupe de prière. L'affiliation est excluante, et l'inscription dans une autre forme de groupe, difficile.

Dans ce lieu qui invite aussi à la confession, à dire la faute, la confiance devient l'aveu d'un secret. Les sphères de l'intime, du privé et du public s'entremêlent, les espaces ne sont plus repérés et repérables, les frontières sont abolies.

Cette confusion des espaces, entre soi et l'autre, se reflète dans mon propre mouvement contre transférentiel. A l'écriture des situations présentées, je me sens confuse entre les

¹⁶⁸ Kaës R., (1993) *Le groupe et le sujet du groupe*, Dunod

histoires de Sophie et de Jeanne. Je ne sais plus à qui appartient l'histoire de l'enfant mort.

Ainsi, certaines fonctions de la topique interne semblent projetées sur des structures ou organisations externes à défaut de trouver place dans l'appareil psychique. Il devient difficile de décrypter les effets d'emboitements et les interactions.

Malgré tout, le religieux permet pour certains d'expérimenter autrement cette contenance, et occupe même parfois une fonction d'étayage et de transformation de la pensée, au sens de la fonction alpha de Bion, mais reste externe au sujet le plus souvent.

4.2.2.2 *L'imgo maternelle : ce monstre de mère*

« *C'est au pied de sa mère que l'homme trouve le paradis* »¹⁶⁹

Et par conséquent la mort, pourrait-on ajouter.

A l'origine était Lilith. Cette figure de déesse-mère, première compagne d'Adam selon la tradition hébraïque, est séductrice, insoumise et monstrueuse, elle dévorait les enfants, ou encore, prenait leur âme.

Dans le mythe œdipien, la sphinx figure, avant tout, un être phallique, et dans la plupart des contes ou mythes auxquels j'ai eu accès, les personnages maléfiques sont clairement féminins. Une autre figure importante du mythe est Jocaste qui accuse Laïos d'avoir fait exposer son fils. Nous l'apprendrons par la suite, c'est elle même qui est à l'origine de cette initiative violente à but auto-conservateur¹⁷⁰. Les mythes et légendes de mères meurtrières et violentes sont nombreux.

Commencer cette partie en évoquant ces figures s'est imposé à moi. Les associations étaient nombreuses en ce sens, dans ma rencontre avec Adam et sa mère terrifiante, Renée et sa mère dévorante, ou encore Jeanne dont le sort dépendant.

¹⁶⁹ Tiré de la sunna, hadith du prophète Mohamed issue de la tradition orale

¹⁷⁰ Bergeret J., (1984) La violence fondamentale, Dunod 2000

Les histoires présentées illustrent cette difficulté chez les mères, à contenir, à accepter et la différence, et la dépendance. La précarité par laquelle elles semblent habitées ne leur permet sans doute pas l'attention ou la disponibilité nécessaire dont l'enfant aurait besoin.

Nous comprenons alors que si la contenance consiste en la capacité d'héberger¹⁷¹ en soi des formations psychiques appartenant à un autre sujet ou à plusieurs autres sujets, la place accordée aux enfants par les parents soit amoindrie.

Cette qualité est d'abord celle de la psyché maternelle. Elle suppose une disponibilité psychique pour accueillir en soi, sans en être endommagé, intoxiqué ou détruit, les objets et les processus non contenus par la psyché d'un autre ou d'un ensemble de sujets.

La carence d'un holding maternel adéquat, capable de recevoir les projections du bébé et l'insatisfaction orale, peuvent favoriser, entre autres possibilités, le développement ultérieur d'une symptomatologie de déracinement et la recherche illusoire d'une autre mère-terre, ou d'un autre père-environnement, comme contenant idéalisé.

En d'autres termes, si durant la prime enfance, la mère a fonctionné comme un bon contenant, et que la confiance dans l'environnement s'est installé¹⁷², le sujet vivra une plus grande liberté intérieure lui permettant de choisir entre rester ou émigrer (si les circonstances se présentent et lui offrent une telle alternative) ; dans tous les cas, sa décision s'appuiera sur des raisons valables et plus ajustées à la réalité. Au contraire, si la mère a échoué dans sa fonction de rêverie ou de contenant, le sujet se sentira comme poussé à rester « attaché » et soumis à son objet maternel ou à son substitut, ou bien, essaiera, compulsivement et sans cesse, d'aller d'un pays à un autre à la recherche incessante et toujours insatisfaisante, d'objets maternels idéalisés¹⁷³. Ce type de quête le fera aller d'échec en échec, bien qu'il puisse les dissimuler par des mécanismes de défenses maniaques, à l'image de la succession des études pour Sofiane.

S'exiler, c'est abandonner l'espace maternel étouffant pour recréer un espace libre à soi dans lequel l'étranger n'est que le résultat du dur combat contre l'angoisse matricide.

¹⁷¹ Kaës R., (2012) Le malêtre, coll. Psychisme - Hachette p. 164

¹⁷² Winnicott DW., (1971) Jeu et réalité, Gallimard (1975) - Paris

¹⁷³ Grinberg L. et R., (1986) op.cit.

Ce miroir maternel est aliénant « *lorsque le regard de la mère ne reflète pas l'enfant : l'enfant regarde la mère mais il ne la voit pas* »¹⁷⁴, il ne se voit pas, il ne voit rien. La détresse chez l'une comme chez l'autre - et au-delà, chez plus d'un autre-, détourne le regard. Adam, Renée ou Félicien essayent, au fil de leur vie, d'attraper ce regard dans leur tentative de satisfaire ce qu'ils pensent être le désir de leur mère à leur égard, sans jamais y parvenir.

Quand la mère ne répond pas aux questions de l'enfant, quand l'enfant ne comprend pas le langage, les mots utilisés par les adultes, quelles issues ou aménagements sont possibles pour l'enfant ? La désillusion à laquelle est condamné l'éveil de la pulsion épistémophilique dans les stades précoces du développement est la source la plus profonde des troubles de cette pulsion. Ainsi s'éclaire le sens du « blocage à l'écriture » de Jeanne, de ses difficultés d'apprentissage.

Chercher ailleurs d'autres langages peut sembler une issue. **Migrer apparaît alors comme un tentative ou un moyen de satisfaire la pulsion épistémophilique, face à l'absence de répondant.**

Au-delà des facteurs externes qui justifiaient ces migrations, le fantasme inconscient de recherche d'une mère-terre nourricière et protectrice, idéalisée, peut influencer la mise en route.

¹⁷⁴ Kaës R., (2012) op.cit.

4.2.2.3 Migration et roman familial

*« Ici, on marie rarement deux amoureux, mais on rapproche toujours deux familles : l'individu n'est qu'un maillon de la chaîne tentaculaire du clan ».*¹⁷⁵

On ne peut pas envisager le roman familial comme une histoire ni comme une simple généalogie, mais plutôt comme une historicisation, une mise en histoire des personnages, supports d'identification, où l'auteur pourrait trouver une place : sa place. Les métaphores sont employées pour raconter une histoire. Les histoires ou « romans familiaux » sont un des aspects du devenir d'une famille. S. Freud¹⁷⁶ (1909) a le premier introduit cette notion de roman familial en décrivant la façon dont les adolescents fantasment parfois, pour les besoins d'une séparation, qu'ils sont nés d'autres parents que les leurs. S. Freud liait cette expérience à l'enfant et à l'acte de séparation. Le détachement est nécessaire et douloureux.

À un moment de son histoire, l'enfant se forge, en y croyant dur comme fer, une nouvelle constellation familiale. Elle s'origine dans les manques, la castration, les défauts d'accordage.

Le parent punit, rejette, l'enfant se venge et se détache, l'amour se porte alors sur un substitut grand maternel pour les femmes du groupe, et la grande sœur pour Renée.

Car dans un premier temps, l'enfant doit d'abord se soumettre à ses parents. Ils sont l'autorité, la source de toutes ses croyances et garant de sa survie. Sofiane dit sa soumission à l'autorité militaire paternelle comme une condition même de son existence. Il essaie d'abord de leur ressembler, il s'inscrit alors dans la répétition, en prenant activement la chicote, mais en s'appropriant également sa pensée sur le monde familial. Il est également l'objet du désir de l'adulte.

L'enfant se construit ces images parentales à partir d'expériences nécessairement partielles, fragmentaires, puisqu'elles ne se constituent qu'à partir des expériences intersubjectives entre lui et le parent. Il me semble important de souligner la

¹⁷⁵ Diome F., op.cit. p.127

¹⁷⁶ Freud S. (1909) *Le roman familial des névrosés* in *Névroses psychoses et perversion* – PUF 1973

composante narcissique du roman familial, le sujet cherche par là, à compenser une blessure.

Ainsi, la fantasmatisation modifie et corrige les carences, les insatisfactions et les excès de la réalité événementielle. Et l'idéalisation, comme Félicien l'évoque à propos de sa mère, protège du manque et de l'incurie, de la dépendance et de la souffrance, en portant à un degré de perfection absolue, les qualités de l'objet. Ainsi se trouvent assurée l'autarcie narcissique et l'état d'omnipotence. L'objet est alors d'autant plus idéalisé que le Moi se trouve démuné pour faire face aux vicissitudes de son unité, de sa continuité, de sa protection.

Entre un parent extérieur et l'imgo de ce même parent, des différences parfois importantes existent. Le roman familial suppose donc une élaboration complexe. Dans cette romance, si l'enfant n'est pas l'enfant de ses parents il n'a plus de reproches à se faire quand il éprouve des sentiments de violence contre ses parents, ni de reproches à faire aux parents s'il découvre en eux une violence dirigée contre lui.

Pour chacun des sujets, ce roman, ou ce qu'il en reste, prend la forme d'une interrogation continuelle quant aux raisons du rejet, mais également sur ce qui fait leur différence au sein même de leur fratrie, sur ce qui les singularise.

Dieu est appelé à la rescousse des identifications possibles chez plusieurs. « Lui seul sait », pourrions nous dire... Pour Adam, la mère est terrifiante ; pour Jeanne, elle est diabolique ; pour Renée, elle est enfant et dévorante. Félicien la met en position d'égalité avec le divin, et Sophie en fait une voleuse.

Dans les temps de groupe, des bribes, des bouts de romans familiaux se dégagent, qu'on retrouve ensuite dans les situations individuelles. Les grands-mères qui prennent soin des enfants, les pères absents, les mères idéalisées sont autant d'expressions de représentations romancées d'une réalité qui ne fait pas sens pour l'enfant d'alors.

Dans le roman familial, peuvent être définis la fonction des membres de la famille, leur rôle, ce qu'ils sont capables de faire ou le pouvoir qu'ils exercent sur les autres. On voit la façon dont Sofiane interroge ce rôle de substitut paternel qui lui est dévolu.

On peut penser que toute faille de l'accès à la communauté, toute carence du tiers paternel dans le pays d'origine — du fait d'une mère fusionnelle ou déprimée, d'une société ou d'une famille endeuillée, etc. — peut constituer un traumatisme par défaut du fantasme originaire de séduction¹⁷⁷. Ce qui séduit c'est le mortifère. Sofiane s'interroge longuement sur le rêve concernant sa dépouille, objet de transaction ; comme cette scène dans laquelle il boit du sang. Il est surtout surpris de ne pas être dégoûté par ça, alors que ces pratiques sont chez lui associées à des pratiques traditionnelles maternelles auxquelles il dit ne pas adhérer du tout. Il en semblait même effrayé à l'évocation.

Dans les configurations familiales, dont le tiers masculin est exclu, les fantasmes de meurtres, associés aux théories sexuelles infantiles circulent comme configuration de la scène primitive. Ma rêverie, en écoutant Jeanne se présenter, m'amène à construire des scénarios... Elle a été engendrée par la toute puissante mère, sans intervention, elle est la fille du grand père, et de la mère, donc sa sœur... tout cela circule très vite dans ma pensée.

Au sein de ces organisations, les positions de chacun sont solidement fixées, figées même, dans de véritables systèmes de persécution qui lient les protagonistes entre eux. L'incestualité règne en maître au point d'effacer les différences entre les générations.

Ici, les événements symbolicides ont eu lieu dans la prime enfance des sujets. Le silence sur le frère mort pour Sofiane, les tentatives d'avortement répétées de la mère de Jeanne prennent la forme d'un agir du meurtre. Ces événements, alors masqués par le caractère paranoïaque des liens qui se sont noués depuis, viennent se substituer aux fantasmes des origines¹⁷⁸.

L'émergence du conflit œdipien oblige à un éloignement des premiers objets d'investissement, équivalent à la migration dans laquelle la horde primitive imposait les lois du totémisme pour éviter d'enfreindre les tabous de l'inceste et du parricide. L'enfant est obligé d'abandonner l'intérêt qu'il porte au couple parental, réel ou fantasmé, et de sortir à la rencontre d'environnements nouveaux, comme l'école, de connaissances nouvelles, d'objets et de règles de sociabilité. Renée et Félicien décrivent

¹⁷⁷ Duparc F., (2009) « *Traumatismes et migrations* », Dialogue n°3/2009, pp15-28

¹⁷⁸ Drieu D., Marty F., (2005) « *Figures de filiation traumatique* », Dialogue 2, pp5-14

la façon dont l'accès à l'école leur a permis une ouverture sur le monde. Pour Renée, « avant », c'est « *comme si j'étais aveugle* ».

Pour Adam et Renée, la migration prend la forme d'une voie d'accès au conflit œdipien, mais dans le même mouvement, elle agit l'auto-engendrement.

Les propositions faites par B. Duez et présentées plus avant, pose le sujet comme acteur de sa propre migration, mu par un fantasme originaire de séduction ou de castration.

La migration, dans la quête qu'elle peut représenter, me semble contenir un questionnement sur les espaces de jouissance de cet autre, représenté comme tout-puissant et auto-suffisant en terme de satisfaction.

Construits après-coup, ces fantasmes originaires sont à la fois des prototypes dont l'enfant hérite en quelque sorte, et des scénarios, qu'il mobilise en réponse à ses énigmes à propos de l'origine, du sujet et de l'autre.

Quoi qu'il en soit, lorsque le "Je" advient, qu'une différenciation devient possible, le risque de conflit de loyauté, de rupture avec l'origine augmente, et même, se met en acte.

Le retour au passé, aux mythes fondateurs et au roman familial, est alors un puissant moyen défensif pour se prémunir contre la négativité qui circule au sein de la famille mais qui ne perd en aucun cas de sa vigueur.

Le rôle de la famille est alors primordial. Non seulement, elle est le lieu originel, le lieu de l'expérience possible de contenance, mais encore elle sera le lieu des premières paroles que l'enfant pourra entendre sur ses origines. Il ne peut entendre le récit de ses origines que de la parole d'un autre, parfois externe comme pour Jeanne, à la famille. L'origine institue d'office l'altérité. Elle dit la présence de plusieurs autres comme préalable à l'arrivée d'un sujet. Pour Renée, la première épouse du père, les enfants de cette première épouse sont là bien avant elle, et l'histoire de la rivalité entre sa mère et sa sœur aînée prend sens par les paroles des tantes. La violence fait retour à ces occasions, elle change de forme, et peut prendre un sens nouveau, dans un réaménagement des histoires familiales à la lumière des éléments apportés par d'autres. Il en est de même pour Jeanne. Ce sont les propos du père marin, mais aussi de son compagnon qui lui permettent de se représenter sa mère comme étant la source de ses

difficultés. Cette réorganisation du roman familial lui permet d'atténuer un sentiment de culpabilité, proche de la honte d'être née.

L'existence de l'enfant prend corps dans des paroles extérieures à la sienne. Ainsi, pour qu'un individu soit détaché du magma primordial de la confusion entre soi et autrui, de la violence maternelle primaire, il faut qu'il reçoive un corps. Ce corps, distinct de celui de la mère, est aussi le lieu des signes et le foyer d'appel à l'autre.

4.3 Migration et auto-engendrement

« L'ailleurs m'attire car, vierge de mon histoire... ; il est pour moi gage de liberté, d'autodétermination... Partir, c'est avoir tous les courages pour aller accoucher de soi-même, naître de soi étant la plus légitime des naissances. »¹⁷⁹

Penser ce qui pousse à partir comme une nouvelle naissance, un nouveau départ, amène inévitablement à poser le fantasme d'auto-engendrement comme issue possible à des conflits qui ne peuvent se résoudre par la seule élaboration intrapsychique. Il semblerait qu'il faille se confronter aux risques de la mort sur le parcours, survivre en environnement hostile et inlassablement répéter d'être en position d'étranger pour espérer « s'en sortir ».

L'originare est une forme d'activité et un mode de fonctionnement psychique inaugural produit dans la rencontre entre la psyché de l'infans et le monde environnant. La première représentation est le pictogramme de jonction ou d'union entre le sein de la mère et la bouche de l'enfant (pictogramme de fusion). A ce pictogramme s'associe le postulat de l'auto-engendrement ce qui fait lien avec le fantasme originare d'auto-engendrement. A l'expérience du déplaisir correspond le pictogramme de rejet, et le fantasme d'auto-engendrement secondaire agit comme défense au rejet primaire.

Dans les configurations familiales évoquées plus avant, l'affirmation de soi peut être complexe du fait de l'héritage d'un mode de filiation narcissique, traumatique¹⁸⁰. Ces enfants d'alors, confrontés à la violence de l'emprise, ont parfois des comportements quasi psychotiques, à l'image de Renée qui avait peur de tout et jouissait de rester enfermée à la maison. Ils sont dans l'impossibilité d'appréhender leurs liens de filiation face à un univers familial complètement déboussolé. La bouffée hallucinatoire de Sophie, autour de sa grossesse, me paraît être une manifestation tardive de ces difficultés.

¹⁷⁹ Diome F., op.cit. p227

¹⁸⁰ Drieu D., (2009) « *Secrets de famille, auto-engendrement négatif et enjeux thérapeutiques* », Cahiers de psychologie clinique, pp119-138

La succession des générations disparaît et, avec elle, la différence de générations. L'ensemble des personnes rencontrées, évoque des configurations familiales dans lesquels la confusion des générations, des rôles et places dans la famille est grande.

Par là même, les possibilités d'individuation aussi se réduisent à néant. Dans cette forme de toute puissance parentale, tout mouvement qui ressemblerait à de la rivalité est impitoyablement réprimé, comme en témoigne, par exemple, les enjeux dont Renée est l'objet entre sa mère et sa sœur aînée, par exemple.

Le sentiment de « non-existence », éprouvé depuis l'enfance, avait constitué un mode de défense contre l'envahissement mélancolique ou la violence matricielle. Mieux valait ne pas se sentir exister en tant que soi, pour Sofiane, qu'exister dans ce monde endeillé et clos dans lequel il était menacé d'être englouti et de se perdre...

L'auto-engendrement apparaît alors comme une façon magique de retourner le meurtre de l'autre, de l'effacer, de l'immobiliser psychiquement et de lui montrer que l'on peut s'engendrer y compris à ses dépens. Il permet de contre-investir l'éprouvé d'intrusion.

Il semble alors possible d'accéder à cette reconstruction, qu'en se déplaçant psychiquement et, dans certains cas, physiquement.

« Sortir », « tomber dans l'aventure » deviendrait un équivalent de « tomber¹⁸¹ » dans la vie à la naissance.

Le fantasme d'auto-engendrement est un des fantasmes originaires en remplacement de la scène primitive. Ce fantasme dénie en même temps la castration, la scène primitive et la différence des sexes. Par là même, il soutient l'abandon de l'investissement pulsionnel originaire, et soutient l'investissement secondaire.

Se mettre en situation d'être seul face au monde et de devoir « tout reprendre à zéro », est, de fait, l'origine fantasmée d'un statut d'immigré.

¹⁸¹ Dans certaines langues, le verbe accoucher, est aussi utilisé pour dire « tomber », « sortir »

4.3.1 Topos, lieu et frontières

« *Qui peut encore oser dire que la distance libère ?* »¹⁸²

J'interrogeais la place et la fonction du religieux, à partir de ce que j'observais lors de mes présences à la paroisse pour les temps de groupe. A la suite de cela, je dirais que l'espace physique devient le support de l'espace corporel et psychique. La paroisse remplit une fonction de contenance, d'enveloppe. L'espace de la paroisse est le lieu physique dans lequel les fonctions d'étayage et de réassurance sont expérimentées. C'est aussi le lieu où il devient possible de penser, de ressentir. En dehors, en l'absence d'enveloppe suffisamment contenant, l'informe reprend le dessus.

4.3.1.1 Passage ou fermeture des frontières

Dans ce jeu difficile de projection / introjection que l'on identifie comme possible origine aux processus migratoires, il devient complexe de délimiter, ce qui relève du sujet, ce dont il est le dépositaire, et ce qui relève d'un mécanisme de retournement.

La question de l'organisation psychique chez les sujets de ma recherche ne peut que passer par une réflexion sur l'analogie possible entre l'appareil psychique subjectif et groupal, et les déplacements.

L'Afrique noire indifférenciée est présentée comme origine de la souffrance. Le voyage amène plus au nord, vers le désert. Le vide que représente cet espace réel, confronté à aux vides affectifs, à des angoisses de néantisation, et produit des effets d'assèchement. Le désert fait fonction de zone de transition et de mise en crise. La détresse domine chez chacun des migrants évoquant sa traversée. Aucun repère ne peut fonctionner dans ce lieu. La dépendance aux passeurs est, plus qu'ailleurs, vitale.

La perte d'étayage prend une dimension réelle dans ce cheminement. L'arrivée ensuite plus au nord, de nouveau habité, et différemment organisé, permet alors de saisir de nouveaux étayages.

¹⁸² Diome F., (2004) op.cit. 43

J.C.Métraux (2011)¹⁸³ nous propose de considérer la migration comme une métaphore des processus de symbolisation. Ainsi, les étapes de la migration figurent les étapes de la maturation, les déplacements aussi psychiques pour chaque sujet, à la fois semblables et différentes.

Je le rejoins en partie, car il me semble qu'en considérant les trajectoires, les parcours de certains migrants, nous pouvons effectivement identifier les fonctions de ces déplacements, le passage des frontières, à l'image des fonctions élaboratives ; il se joue dans cette scène du parcours, ce qui ne peut se jouer de façon intrapsychique. En y associant les raisons conscientes et inconscientes au départ, comme vecteurs des déplacements, nous pouvons alors déployer autrement l'analyse de ce qui se fixe dans la psyché autrement pour ce public.

Je compléterai cette proposition en rappelant que la mise en acte de la migration géographique, me semble justement souligner une carence des processus de symbolisation.

L'autonomie motrice (le déplacement, le parcours migratoire) construit la ligne de démarcation entre ce qui est à soi, en soi et ce qui est à l'autre, hors de soi, entre ce que le sujet peut garder et ce qu'il peut lâcher, pas seulement l'objet anal mais aussi les pensées, les sentiments, les plaisirs libidinaux. La distance géographique peut entretenir l'illusion de la séparation, mais parfois, la signifie et la rend symbolisable.

Ainsi, le déplacement, et peut-être même la projection « hors de soi » de ce que l'appareil psychique ne peut intégrer, ne suffit pas. Un enfant confronté à une souffrance extrême est « hors de lui », et être « hors de soi » ne signifie pas un « non-être », mais un « ne pas être là ».

La mise en acte du déplacement hors de l'univers familial a une double fonction.

Ce processus du passage à l'acte revêt le sens d'un franchissement, d'une transgression, d'une effraction. Il est, à mon sens, répétition, dans cette mise aux frontières de la déliaison. Point de rupture, le passage à l'acte signe un défaut de symbolisation, un

¹⁸³ Métraux J.C., (2011) op.cit.

moment de bascule pour le sujet où collusionnent l'événement, le temps et le travail psychique. Il fait la jonction entre l'actualité de l'événement et le traumatisme (les traces de souvenirs déniés, clivés).

La réalisation de l'acte de migrer aurait une fonction d'évitement d'un effondrement psychotique. Il relève de la pulsion d'emprise, dans la mesure où il s'agit de détruire, par la distance et le fantasme d'auto-engendrement, ce qu'on ne peut pas réaliser, parce que ça n'a pas pu être introjecté sous forme de représentation dans la psyché.

Ainsi, pour Renée, qui « aimerait parfois qu'on lui donne une nouvelle maman », les deux pays et le voyage entre les deux, symbolise les mouvements psychiques, entre prise de conscience et refoulement, entre perception et représentation, entre pulsion et sublimation.

4.3.1.2 *Errance et asile*

Selon K. Lazali (2009)¹⁸⁴, dans le discours des déplacés, malades d'exil, on entend jusqu'à quel point c'est le pays natal qui incarne l'ailleurs, témoignant par là de la perte de l'ailleurs en soi. Il me semble, au contraire, que Soi n'est habité que par de l'ailleurs, du non –Soi.

« *La chute de l'abri met l'être à découvert* », nous dit-elle. Aucun lieu de résidence n'est possible et même pire, car le retour au pays natal ne résout en rien la question mais confronte le sujet à la réalisation – au sens plein - de ce qu'il a toujours perdu, à savoir un morceau de soi¹⁸⁵.

La question tiendrait, à mon sens, plutôt de l'identification / définition de soi, plutôt que de la perte d'un morceau. L'expérience de détresse que j'ai noté à propos de Jeanne, de Félicien ou encore de Sophie me semble bien antérieure à la constitution d'un Moi. Adam et Sofiane héberge une imago bien envahissante pour identifier ce qui leur appartient.

¹⁸⁴ Lazali K., (2009) « *Figures du Hors lieu* », Le coq Héron, 3, pp.152-156

¹⁸⁵ *ibid.*

L'abri, le refuge, le lieu de l'asile font alors fonction d'enveloppe, d'espace d'expériences d'un holding différent.

« Il est peut-être intéressant de penser le problème de l'exil, du nomadisme, de l'errance et du déplacement comme le symptôme d'une dislocation du contrat narcissique. Dislocation est alors à entendre comme cette perte d'un lieu psychique associé à un lieu où mettre ce que nous trouvons.¹⁸⁶ »

La question est précisément de trouver ces lieux et de les créer, pour que se renouent, de façon structurante, les termes du contrat narcissique. Trouver-crée ces lieux est d'autant plus difficile que le monde moderne détruit de diverses manières les espaces de proximité et d'intimité.

Pour R.Kaës¹⁸⁷, l'errance psychique et sociale, l'exil, les déplacements, vont de pair avec l'externalisation de l'intimité psychique et la disparition des étayages narcissiques vitaux. Dedans / dehors ne se distinguent plus.

Le contrat narcissique ne se conclut pas sur des bases structurantes lorsque le narcissisme est à ce point détruit, éclaté ou fétichisé. Il est sans limite, sans frontière.

Un traumatisme a eu lieu et qui n'a pas de lieu. Une brèche, une cassure qui a déjà eu lieu dans le passé mais « sans trouver son lieu psychique », n'est déposée nulle part et la lacune est plus réelle que les mots, les souvenirs et les fantasmes qui tentent de les recouvrir. Le déplacement, la déportation¹⁸⁸ dans la langue de l'autre peut introduire une nuance suffisante, pour que nous passions d'une répétition de l'identique, à une répétition du même, et, par là même, cheminer vers une possible élaboration.

« J'avais vingt ans. Je revins après avoir asséné mille coups à mes murs intérieurs, affranchi de Dieu, réfugié dans une autre langue, le français. »¹⁸⁹

¹⁸⁶ Kaës R., (2012) op.cit.

¹⁸⁷ ibid.

¹⁸⁸ Altounian J., (2005) L'intraduisible : deuil, mémoire, transmission, Dunod

¹⁸⁹ Kacimi el-Hassani M., op.cit.

4.3.1.3 Devenir du « Hors lieu » dans la migration

Lorsque la migration est géographique, elle est aussi faite d'étapes, de crises, de réaménagements des projets de vie. Elle est aussi une issue à l'impossible différenciation évoquée plus haut. Le clivé tend à faire retour et, dans la mesure où il n'est pas de nature représentative, c'est en acte qu'il risque de reproduire ses effets, et menace de reproduire le traumatisme lui-même. Jeanne ne sait pas si elle veut avoir de nouveau un enfant, elle imagine de le voir mourir encore, ou pire même, que ce soit une fille et qu'elle ne puisse avoir d'autre choix que de pousser « tordue », puisqu'elle n'a rien, n'est pas équipée pour l'accompagner..

Cette remarque permet d'expliquer la puissance mortifère de l'exclusion, qui serait telle que, le sujet exclu devient son propre bourreau en recréant inconsciemment les conditions, toujours renouvelées, de sa propre exclusion.

Dans ce passage de frontières, de nouvelles liaisons et de nouveaux investissements psychiques sont, malgré tout, possibles : une mise en appel de l'accueil en soi de l'étranger, une reconnaissance de ce qui, en soi, est inconnu et étranger, peuvent s'effectuer. Adam identifie au fil du temps ce qui le traverse affectivement dans l'évocation de son histoire. Il peut le dire et plus seulement l'agir.

Se représentant comme seul au monde, ou sans lien avec leur environnement d'origine, Félicien, Adam, se créent une forme de renaissance, en s'étayant sur les lieux, et personnes croisées au hasard de leur route, de leur quête d'aventuriers.

Dans un premier temps, les frontières du Moi peinent à se définir. Pour Adam, Sofiane ou Jeanne, la confusion intrapsychique est grande. L'aventure apparaît comme une tentative d'organiser, de clarifier le magma archaïque, pulsionnel.

Etre le « fils de », c'est d'abord être « l'objet de ». Comme le dit Sofiane, il est difficile de prendre des décisions pour soi quand on n'a jamais appris à le faire. Qui est soi alors, de quoi est-il fait ? Comment donc décider ?

Etre loin, c'est d'abord survivre à la violence dont on ne sait plus finalement si elle est interne ou externe. Sans doute, les effets de relations traumatiques obligent à répéter

avant d'accéder à une mise en sens. Sophie, dans un accès délirant kidnappe un bébé qu'elle pense être le sien. Par là même, elle remet en scène son propre enlèvement par sa mère, son vécu d'étrangeté dans cette situation de rapt puis d'abandon. Elle grandit dans une confusion générationnelle, ne sachant plus quelle place avoir, prendre ou donner aux membres de cette famille.

Jeanne pense avoir tué son propre enfant comme elle vivait d'être dépendante de sa mère « *qui tenait son sort dans la paume de sa main* ».

Ainsi, le sentiment du Moi est soumis à des perturbations et les frontières du Moi ne sont pas stables.

Le départ permet à Adam, à Renée, de reconstituer les frontières du Moi. Une différenciation progressive avec l'objet, une affirmation identitaire, le repérage des places dans les générations s'ébauchent et même s'installent dans le temps. Le voyage signe alors la possibilité de passer de l'ambiguïté à l'ambivalence.

La mise en mouvement du corps apparaît, certes, comme une répétition, mais cette mise en acte, soutenue par la pulsion motrice, joue comme une opportunité de remettre en scène, sur une nouvelle scène, l'expulsion originaire qui permet la vie. S'extraire du milieu, que chacun des sujets se représentent comme emprisonnant et mortifère (à l'image du ventre maternel), signe à la fois la force de la pulsion de vie et celle de la destructivité nécessaire à la vie elle-même.

Nous pourrions sans aucun doute aller plus loin, sur ce rapport à l'espace dans la migration, en s'inspirant des recherches déjà réalisées sur l'occupation de l'espace public des SDF, et les formes de transfert topique opérants dans les lieux. Car dans les parcours migratoires, l'origine à un lieu, la transition d'autres lieux, et la réalisation de soi encore un ou des suivants. Les lieux étapes, pour certains migrants, permettent un cheminement, un déploiement des processus de symbolisation.

4.3.2 Ces moments originaires qui poussent au départ

Les défauts de contenance, d'accordage, de différenciation, et la violence meurtrière semblent donc préfigurer les conditions d'émergence du désir ou besoin de partir, de « sortir ». Nous terminerons cette exploration par cette poussée au départ.

Je ne peux m'empêcher de faire un lien immédiat avec l'accouchement de la femme d'Adam. Il faut pousser pour accoucher, et cette poussée est un accès à la vie. Ca pousse et ca pulse dès la naissance, et avant même.

4.3.2.1 Pulsions et migration

Je me permets cette légère digression, pour ne pas perdre de vue ce qui compose aussi ce qui pousse à partir. Jusqu'à présent, une forme informe se dégage : un groupe familial en difficulté de proposer des supports identificatoires multiples ; un lien parent - enfant sur le registre de l'emprise qui signifie au sujet une forme d'interdit de se différencier. La production fantasmatique, qui s'en suit, permet au sujet de sortir de cet environnement, mais au prix d'une répétition qui ne permet pas toujours une élaboration.

Car les conditions élémentaires du maintien de l'activité d'Eros, de ses investissements pulsionnels, c'est-à-dire des investissements objectaux, sont des illusions qui réussissent à ignorer que la haine peut dominer l'amour. Ces nécessaires illusions dans les premiers temps de la vie, peuvent être remises en question plus tard, par le truchement des rencontres dans d'autres espaces de groupe, socialisation (l'école par exemple).

A cette douleur de côtoyer le néant, se mêle la jouissance associée à ce trop plein d'excitation induite par le trauma ; la révolte, qui est toujours là, potentielle, et qui n'attend qu'une bonne occasion de se réveiller, n'est qu'une réaction violente, « hors psyché », d'auto-conservation narcissique ou de désintrication pulsionnelle. Elle est tentative d'élaboration.

Lorsqu'en référence à un traumatisme primaire (ou à un trouble de l'attachement) et, face à l'échec de l'expérience du détruit-crée avec l'objet maternel, l'enfant se trouve

confronté à un lien d'emprise qu'il ne peut transformer, la destructivité va se trouver alors exacerbée.

Ainsi, quand la migration est motivée, inconsciemment, par la peur des conséquences de très fortes pulsions agressives envers les êtres proches, et qu'il existe des doutes sur la capacité de réparation, la migration, quelles que soient les rationalisations qui la justifient du point de vue surmoïque, a tendance à échouer. Sofiane s'interroge sur la violence à l'endroit de sa famille dans ses rêves. Renée se dit angoissée à l'horizon de chaque retour au pays, de se confronter aux tensions familiales, mais surtout dit sa difficulté à se taire, ses mots blessent.

Souvenons-nous que S. Freud élabore le concept de pulsion de mort à partir d'une clinique spécifique, celle de la compulsion de répétition. Chacun des sujets se trouve pris dans une forme de répétition à multiples facettes. Dans l'agitation qui les amène à quitter les lieux de la souffrance afin de se soustraire à l'emprise, ils se retrouvent à rejouer les scènes traumatiques, dans une tentative de symbolisation.

S. Freud (1915)¹⁹⁰ énumère trois destins possibles pour la pulsion de mort :

- fusionner avec les pulsions sexuelles ou érotiques en général et par là perdre leur caractère destructeur ; et je fais alors l'hypothèse qu'une combinaison avec la pulsion épistémophilique est une tentative de liaison et signe la force des pulsions de vie ;
- se dévier vers le monde extérieur sous la forme de la violence ;
- rester intérieur à l'individu comme auto-destruction.

Ces trois destins coexisteraient à des degrés différents en chaque personne.

On retrouve des propositions d'une pensée similaire chez les premiers psychanalystes à propos du vagabondage ; la pulsion de fuite serait le négatif de la pulsion d'amour envers la mère. D'autres considéraient l'errance comme une soif de nouveau, derrière laquelle se dissimule toujours l'inceste¹⁹¹. Ce passage par la négativité est la redécouverte douloureuse que l'objet se constitue dans la haine.

¹⁹⁰ Freud S. (1915) Pulsions et destins des pulsions, Payot (2012)

¹⁹¹ Mathieu F., Courveaille M., (2010) « *Le regroupement psychique des formations agglutinées* » Cahiers de psychologies cliniques n°1/2010, pp189-202

Trois moments (subir, sentir, agir) rendent compte de ce que D. Dérivois (2006) appelle « la pulsion traumatique », c'est à dire un ensemble de forces qui poussent à revisiter les lieux psychiques du crime, à se mettre à nouveau en danger, en situation de fragilité, pour pouvoir reprendre le processus à son compte, agir ce qu'on a subi, déménager la zone traumatique de la psyché sous différentes figures¹⁹².

La mise à jour de l'articulation entre, la position des uns et des autres, « victimes » de parents violents, aux prises avec l'emprise et une groupalité narcissique, et, le retournement que représente la migration est l'objet de ce paragraphe.

Retournement (renversement ?) et répétitions sont intimement liés dans un aller-retour continu.

La position passive devient une position active par le mécanisme d'identification à l'agresseur.

4.3.2.2 *L'identification à l'agresseur*

Je l'évoquais, ces sujets sont en souffrance souvent, et en mal de groupalité. Ils ont peu pu accéder à des identifications plurielles à caractère œdipien, car c'est bien la pluralité identificatoire qui caractérise l'Œdipe. Comme Adam, Jeanne, Sophie, Félicien, ils sont marqués par un imaginaire violent d'une scène primitive à l'origine de leur propre existence. Ils n'accèdent, dans un premier temps au moins, qu'à des identifications primaires, se déclinant en mode binaire : toi ou moi / tout ou rien¹⁹³. Objet de l'emprise maternelle, à la fois objet phallique d'une mère en mal de différenciation, et support des projections persécutantes, l'enfant devra démêler ce dont il est le dépositaire, de ce qui le soutiendra dans les processus de maturation.

Nous savons que des expériences extrêmes peuvent induire des comportements de passivité de type masochique, ou bien, une identification totale à l'agresseur comme

¹⁹² Dérivois D., (2006) op.cit.

¹⁹³ Vacheret C., (2010) op.cit.

condition de la survie psychique. N'oublions pas alors que l'identification à l'agresseur est moins l'incorporation de la culpabilité de ce dernier que celle de son omnipotence. Pour Ferenczi (1932)¹⁹⁴, l'identification à l'agresseur a pour effet de faire disparaître ce dernier en tant que réalité extérieure : l'agresseur devient intrapsychique.

« Par identification, disons par introjection de l'agresseur, celui-ci disparaît en tant que réalité extérieure et devient intrapsychique. Mais ce qui est intrapsychique va être soumis au processus primaire, dans un état proche du rêve, comme l'est la transe traumatique, c'est-à-dire que, ce qui est intrapsychique peut, suivant le principe de plaisir, être modelé et transformé sur un mode hallucinatoire, positivement ou négativement. Quoi qu'il en soit, l'agression cesse d'exister en tant que réalité extérieure et figée. »

La différenciation entre l'objet et le sujet est abolie. L'identification à l'agresseur ignore l'autre comme autre, elle constitue un corps étranger interne-externe.

Cette réflexion en appelle une autre, formulée plus tôt, sur mon propre objet interne-externe de la recherche et de la migration.

L'identification à l'agresseur est liée à l'aspiration à retrouver l'état de repos perturbé par des excitations douloureuses dont l'intensité est insupportable. Toujours pour S. Ferenczi¹⁹⁵, l'égoïsme est une pulsion de vie, l'altruisme une pulsion de mort. Ainsi l'affirmation de soi égoïste est identifiée au principe de plaisir, et l'altruisme au principe de réalité.

Le sacrifice de soi serait le moyen de retrouver un état de repos, sans tension ni douleur ; pour Sofiane et Félicien, la pensée du départ était une projection d'un possible repos ailleurs. Mais la pulsion de repos masque en réalité une double destructivité : la destructivité « égoïste » sous forme d'auto-suffisance négatrice de l'objet, et la destructivité altruiste négatrice du Moi.

¹⁹⁴ Ferenczi S., (1932) *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, in *Psychanalyse* 4, Payot 1982, p.131-132

¹⁹⁵ Ferenczi S., (1932) op.cit.

Cependant, le processus d'auto-destruction ne va pas toujours jusqu'au bout. Dès que la rage des éléments ou de l'entourage s'est épuisée, la partie non détruite du Moi s'empresse de reconstruire, à partir des fragments préservés, une nouvelle personnalité, qui portera cependant les traces de la lutte ; une personnalité qui sera adaptée aux circonstances.

Le retournement que permet l'identification à l'agresseur, quant à l'économie pulsionnelle, peut être suivi d'une désorganisation des pulsions, par le défaut de contenance que nous évoquions plus tôt. Ce sont alors les pulsions de déliaison et la destructivité qui l'emportent. C'est alors à reprendre les termes de N. Zaltzman (1999)¹⁹⁶, « l'anarchisation », qui exacerbe les coordonnées de la pulsion, trouant les totalisations narcissiques, démembrant les tentations mortifères de l'identité unique et unitaire, qui vaut protestation vitale, propre à contrarier l'état des lieux, les topos du corps érogène et phallique.

4.3.2.3 *De la pulsion scopique à la pulsion épistémophilique*

Si la pulsion scopique caractérise l'emprise relationnelle, et la difficulté pour le sujet de se constituer une intimité propre, je dirais qu'elle a comme devenir plus secondarisé la pulsion épistémophilique.

L'intellect, écrit S. Ferenczi¹⁹⁷, naît de la souffrance : pas n'importe quelle souffrance, mais de la souffrance traumatique. Il se constitue comme phénomène secondaire et tentative de compensation à une paralysie psychique complète. Dans leur mise en mouvement, la question des effets d'une forme d'apprentissage de la vie se pose. Jeanne et Renée à l'école, Sofiane à l'université, ainsi que Félicien, disent comment l'école, l'université, ont ébauché, pour eux, un début de mise en sens, mais que l'insatisfaction restante a été le moteur réel à leur départ.

L'identification à l'agresseur pousse à savoir, à connaître, à comprendre. Elle est aussi le rappel d'une violence initiale.

¹⁹⁶ Zaltzman N., (1999) De la guérison psychanalytique, Puf

¹⁹⁷ Ferenczi S., (1932) op.cit.

P. Aulagnier¹⁹⁸ montre que la mission prioritaire de la vie psychique est de donner une interprétation de ce qui lui arrive telle qu'elle maintienne son devenir comme investissable et désirable¹⁹⁹. Pour ce faire, il est donc incontournable de se doter de moyens. Elle montre que la préservation des investissements ne peut se réaliser que sur la base du maintien d'un investissement relationnel.

Les étayages trouvés dans la migration, même partiels, ont permis, malgré tout, de maintenir la libido active, dans des investissements relationnels : les grands-mères des femmes du groupe, le père « marin » de Jeanne, le « souteneur » de Sophie sont des figures plutôt bienveillantes qui, même si elles interviennent à des âges différents, ont permis l'introduction d'une différence suffisante pour qu'advienne une pensée sur le groupe et sur les liens.

La curiosité envers l'autre, envers d'autres cultures, comme Renée l'évoque, vient alors soutenir cette mission de la vie psychique, donner du sens. La question principale soutenant la mise en acte de migrer pourrait, par conséquent, porter sur la nature de la jouissance de l'autre tyrannique, et deviendrait un moteur à la découverte des autres, et, de soi à travers eux.

La pulsion épistémophilique est le prolongement de la pulsion scopique et de la pulsion d'emprise. Elle est, comme ces prédécesseurs, une manifestation du besoin de connaître, de savoir (voir Ça), pour maîtriser le monde environnant. La connaissance est exigeante, éternelle insatisfaite, et insatisfaisante pour le narcissisme qui en dépend, pour rester un narcissisme de vie.

En même temps que cette recherche de la connaissance est tentative de retrouver un idéal fantasmé et perdu, elle éloigne, elle sépare. Tout comme la langue se construit dans l'éprouvé de la séparation entre la mère et l'enfant, comme moyen de la nier, la recherche et la connaissance ont une fonction similaire. On cherche ailleurs comment se rapprocher de l'origine.

¹⁹⁸ Aulagnier P., (1981) La violence de l'interprétation, PUF

¹⁹⁹ Aulagnier P., (1981) op.cit.

Chapitre 5

POUR CONCLURE OU PRESQUE

5.1 Discussion

Cette recherche est partie de la volonté d'éclairer ce qui pousse à partir. J'ai tenté de montrer que l'échec des processus de différenciation pouvait être une motivation importante au départ ; la migration agissant le fantasme d'auto-engendrement, et signant par là, les difficultés d'émergence du « Je » dans un groupe fonctionnant sous le primat de l'emprise. La violence des liens et des affects, effracte le sujet, qui se doit de réagir pour survivre.

Que la violence qui effracte soit intrafamiliale, ou bien qu'elle ait pris une forme institutionnelle (lors de conflits, ou au sein de régime politique totalitaire : « tous pareils, en dehors de la norme décrétée, point de salut »), par le sentiment d'injustice qu'elle provoque, elle ravive chez le sujet la détresse infantile consécutive à l'éprouvé de rejet, au défaut d'accordage.

En effet, le désétayage groupal, parfois social, du psychisme, qui caractérise l'état subjectif d'un sujet en situation de précarité sociale ou de migration, réactive les états de détresse psychique qui accompagnent l'état biologique de détresse du nourrisson. Dans les situations de précarité sociale, le sujet se sent mis en danger.

Partir est donc survivre, et il apparaît que le mécanisme d'identification à l'agresseur soit un levier important dans le départ.

Une interrogation persiste, pour Jeanne, Adam ou Sophie, sur le sens du rejet dont ils souffrent ; plus généralement, cette absence de sens fait trou dans l'histoire des exilés. La violence fondamentale, cette violence traumatique qu'ils refoulent, crée une faille. S'en suit une quête d'objets d'investissement, de relations à même de combler ce trou, de tenter de lier. Cet élan de survie, de vie, se déploie, porté par la pulsion épistémophilique, et amène à la recherche d'un lieu suffisamment sûr pour penser et panser les failles de leur histoire. Paradoxalement, c'est sur cette faille qu'ils se construisent, et elle se rappelle à eux, à chaque étape de leur parcours. Quelque chose d'étrange en soi ne trouvant à se lier, et plongeant le sujet dans un conflit insoluble, devient dissoluble dans la position d'étranger. Le conflit s'apaise, la réalité externe donne sens et place à cette part étrange et étrangère, par cette projection dans la réalité, et hors du groupe. Migrer n'est pas pour autant résolution. La migration est absence et présence. Elle est entre enfermement et abandon, rejet.

Ainsi, mes propres mouvements contre-transférentiels prennent un nouveau sens. Les présences / absences, les attaques des cadres, mes interrogations sur mon implication dans ce travail de recherche, et, par conséquent, dans cette expérience migratoire, venaient faire écho à cette absence de lieu où « mettre ce que nous trouvons », à ce trou. Où mettre et faire figurer les nombreuses interrogations qui ont émergé pendant ce travail ? La fonction du lieu est aussi la révélation d'une utopie (sans aucun lieu) qui amène à une forme d'errance remplie d'illusions.

Le fait que je me trouve, tout au long de ce travail de recherche, en difficulté d'adresser mon écriture, et de lier l'ensemble, ouvre à penser une complexité qui, jusque-là, était plutôt confusion. Je perçois des bribes, des bouts à analyser encore, notamment du côté des emboitements socio-culturel, inter- et trans-subjectifs. Il y a des restes à penser, et il ne peut en être autrement. Pour ne citer que les plus évidents, et qui ne sont ici que suggérer, la fonction de l'idéal comme soutien d'un narcissisme de vie chez les migrants représente un axe d'analyse différent. Le fantasme de séduction dont parle B. Duez (2004)²⁰⁰, est à considérer du point de vue de ce qui séduit et même fascine ; question, là encore, d'un possible retournement défensif d'une part monstrueuse en soi.

Pour chacun, la vie commence par des expériences de violences qui semblent marquer leur devenir adulte. Bien qu'ils soient tous issus d'univers culturels dans lesquels le groupe est premier sur le sujet, et le demeure, tous interrogent les fonctionnements du groupe famille qui les a vus naître, et se le représentent comme un magma indifférencié au sein duquel l'assignation est la seule façon d'avoir une place et une fonction. S'autonomiser est compliqué et ne peut se faire qu'à la condition de sacrifice. La position sacrificielle, au delà de la part masochique qu'elle suppose, indique l'existence du rapport à l'altérité. On ne se sacrifie que pour un autre, des autres. Voilà qui remet en cause la singularité des processus de différenciation dont il était question plus avant, tout en affirmant la place centrale faite à la question du lien dans la migration.

²⁰⁰ Duez B.,(2004) op.cit.

L'émergence du sujet différencié est le pendant de la construction du narcissisme. Le Moi doit lutter pour survivre à l'indifférenciation, aux liens narcissiques et d'emprise du groupe familial.

Se singulariser revient donc à signer son arrêté d'expulsion dans la vie. L'individuation émergente, signifie, pour le groupe, une différence persécutante, qui génère incompréhension et rejet. Le sujet est alors en position de bouc émissaire. Le sujet est contraint de partir ; il n'a pas d'autres choix que de sortir ou mourir, et de renoncer à ce groupe pour tenter de prendre place ailleurs au sein d'autres groupes.

Ce déplacement apparaît, alors pour le sujet, comme une issue favorable et semble moins masochique, que l'immobilisme mortifère.

Le fantasme d'auto-engendrement, qui accompagne l'expérience migratoire, semble économique psychiquement, et narcissiquement, quant aux conflits impossibles à mettre en scène autrement. Il est à la fois négation de l'inscription générationnelle et donc du lien, et permet d'entretenir l'illusion d'un lien à l'origine.

Une autre dimension m'apparaît comme point de fixation possible, travaillant à l'origine : comment être l'enfant d'une figure maternelle monstrueuse sans penser porter une part de monstruosité en soi ? L'auto-engendrement vient alors en lieu et place d'un héritage, d'une hérédité en négatif ou fantasmée comme telle.

La vie n'est possible qu'aux dépens de l'enfance. C'est ce que le mythe œdipien nous révèle. Il en va ainsi du geste d'Adam, en me « confiant » l'arrivée de son fils au monde. Répétition ou solution ? La mise en acte signe, là encore, la carence des processus de symbolisation.

La géographie de la migration agit à la manière de la scène du psychodrame. Un scénario se construit, des acteurs prennent des rôles : le chemin, les passeurs, les frontières figurent les étapes et les difficultés de se faire naître ailleurs. **Ce déplacement met le sujet aux frontières de la déliaison psychique mortifère, par la répétition du défaut de contenance, du trop plein de contention ; mais il agit la déliaison nécessaire à la vie même.**

Migrer témoigne de la contention au lieu de la contenance, cela témoigne de la haine au lieu de l'amour. La migration est tentative de résolution, et parfois, permet des

réaménagements psychiques plus économiques et apaisés. Elle se fait aussi le symptôme d'une faille sur la question de l'origine, elle est manifestation de la blessure narcissique originelle, d'autant plus lorsqu'elle est répétition de l'identique ailleurs.

Elle est une actualisation de la dynamique de dualité pulsionnelle et narcissique : éros / thanatos, vie / mort.

Les enjeux et possibilités identificatoires prennent une place importante pour tenter de trianguler, dans cette mise en mouvement qu'est la migration. Nous avons vu que les possibilités identificatoires semblent assez limitées pour chacun, entre les imagos idéalisées en trop ou en pas assez. J'en reviens à la fonction de l'identification à l'agresseur. Ce mécanisme vient permettre ce retournement du négatif en pulsion de vie. Cette identification vient soutenir la construction narcissique, avec cette limite liée à la fragilité d'un sujet en mal d'identifications multiples. Le narcissisme qui en dépend est en conséquence lui-même fragile. Il est malgré tout possible de faire l'hypothèse que, pour certains migrants, le parcours, le pays d'accueil offrent des possibilités identificatoires multiples dont ils peuvent se saisir.

Que la migration ouvre à ces possibilités ou non, elle est d'abord espace de répétition de la position d'intrus, d'étranger. Ce passage obligé, suffisamment semblable et différent à la fois, fait fonction d'espace de transition. Je rejoindrai alors, sur cet aspect, la proposition des Grinberg²⁰¹ qui permet de penser l'arrivée en immigration comme un temps de la crise, et la migration elle-même comme une mise en crise²⁰². En effet, le sujet, en perte d'étayage est contraint à des réaménagements. De ce fait, l'issue de ce temps de crise, tiendra, sans doute à la fois, à la qualité des étayages nouveaux que le sujet migrant expérimentera, ainsi qu'à sa capacité à lier les différents temps et mouvements de son parcours.

« Le départ en aventure » est une quête de lien mais aussi de liant. Ainsi, l'absence aurait fonction de contenance, et soutiendrait un lien.

²⁰¹ Grinberg L., et R., op.cit.

²⁰² Kaës R., et al. (1979) Crise, Rupture et dépassement. Dunod, Paris (2004)

La mise en route est une manifestation de la force libidinale, mais également de la difficulté qu'ont les sujets à la contenir et à l'investir dans ce qui permettrait une autonomisation, une mise à distance suffisante, plus symbolisante.

Pour les sujets migrants, et sans doute, expatriés, le départ signe une insatisfaction des pulsions du Moi quant à leur but narcissique, mais une satisfaction quant à leur but d'auto-conservation, par le mouvement incessant que suppose la pulsion épistémophilique.

L'illusion d'un ailleurs bien meilleur, l'idée qu'ailleurs sera plus heureux et permettra un renouveau, est marqué par cette quête d'une satisfaction improbable. Cette illusion est également, par l'envie que suscite l'autre, dans cette séduction que l'on perçoit ou imagine de ses espaces de plaisirs possibles, que l'on peut souhaiter prendre pour soi, dans cette idée renouvelée d'obtenir un plaisir identique.

Il est alors à envisager que, la forme épistémophilique que prend « ce qui pousse à partir », permette de rejouer les différentes phases de découverte de la vie et d'acquisitions psychiques. Alors que l'identification à l'agresseur effectue ce retournement de position passive-active, l'orientation des pulsions vers l'extérieur vient assurer le sujet d'une impossible répétition à l'identique.

Ce fond de curiosité, qui pousse à sortir, est une voix d'accès à la connaissance ; elle entretient l'illusion de maîtrise sur le monde, elle est également ce qui soutient et alimente le fantasme d'auto-engendrement.

Les uns et les autres se sont construits ailleurs, s'appuyant sur la religion, des rencontres qui ont eu alors fonction de supports identificatoires et d'étayages. Cependant l'auto-engendrement ignore l'histoire, et la répétition n'est pas toujours suffisante à remplir sa fonction d'étape nécessaire à l'élaboration.

Illusoirement, le vecteur de comblement, de réassurance narcissique dans les liens avec l'origine, qu'est l'argent, vient remplacer, et répare fantasmatiquement, le manque créé par le départ du sujet dans le groupe, et, pour le sujet, le manque du groupe ; il permet de maintenir un lien. Il est aussi le signe de la faille des processus d'élaboration des expériences primaires et de la fragilité des processus secondaires. Il est mis à la place des réponses, il vient combler artificiellement les trous de l'histoire, apaiser en apparence les blessures et les manques laissés par l'expérience traumatique de l'origine.

Plaisir et déplaisir, vie et mort, présence / absence, liaison et déliaison sont en dialectique constante dans cette mise en mouvement qu'est la migration.

La migration est métaphore, mais elle est aussi symptôme ; en ce sens qu'elle est à la fois tentative de mise en conflit par le déplacement de l'originnaire aliénant, et répétition par retournement des mécanismes de rejet.

D'après les situations cliniques, voire les bouts de situation cliniques, il apparaît que la migration, ou l'entrée en migration, pourrait procéder d'une démarche proche de l'entrée en analyse... Même si cette analogie est présente en moi depuis le début, elle prend une tournure différente dans la mesure où la migration semble être une tentative d'élaboration par une forme de transfert topique, au lieu d'un transfert analytique. L'analysé répète au lieu de se souvenir, le migrant répète ailleurs. Dans les deux cas, la valeur et l'issue de la répétition sont incertaines.

Conclusion

Dans ce travail de recherche, j'ai proposé une approche de ce que permet d'éclairer la théorie psychanalytique sur les processus psychiques en œuvre autour de la migration.

Ma proposition ne peut être que partielle, car il est évident que l'orientation, que j'ai donnée à la lecture des situations, aurait pu être toute autre.

Cet exercice s'est révélé difficile par plusieurs aspects. Tout d'abord, celui du temps : le temps de la mise en place de la recherche, le temps de l'intégration de données, celui de la lecture et de l'analyse fine des processus nécessitent un temps autre, distancié, que ne permet pas toujours le temps d'une thèse. Ensuite, celui de mon choix méthodologique, « d'aller vers » dans l'espace et dans le temps, n'est pas un choix facilitant un travail de thèse.

Je termine donc ce travail dans un sentiment d'inachèvement, pas seulement dû au renoncement nécessaire à la finalisation, mais aussi en lien direct avec un sentiment de temps nécessaire à plus d'élaboration de l'intrication, entre choix méthodologique et objet de recherche. L'immersion peut fragiliser les cadres internes, par conséquent, un temps d'après-coup favoriserait une élaboration différente.

Par ailleurs, il peut sembler difficile de faire la part entre mon expérience personnelle et ce qui relève des dimensions contre-transférentielles ; mais quel sens cela aurait-il de le faire ? Quand, justement, le dispositif de recherche pose que l'implication du chercheur auprès de son objet induit des effets à analyser et que la dimension contre-transférentielle se trouve habiter les coins et recoins du chercheur le temps de cette recherche et peut-être plus ?

Arrivant à la conclusion de mon travail, sans pouvoir affirmer encore aujourd'hui ce qu'il en est, je dirais, malgré tout, que la confusion et la difficulté à « lier », sont aussi des états et processus en lien avec la question de la migration.

On est ailleurs, et pourtant, du semblable se produit. Il me semble que nous avons là un indicateur de dimension infra-culturelle. Quels que soient les contextes de départ et d'arrivée, les emboîtements et processus prennent des formes différentes, mais ils sont, en eux-mêmes, semblables.

Cela n'est pas sans rappeler que la migration est un phénomène social, politique, culturel et subjectif, et que l'approche que j'en ai proposée est infiltrée par toutes ces

dimensions. Nous sommes à la croisée de champs de pensées, à l'image du migrant à la croisée des chemins.

Si la forme est le fond qui fait surface, comme je le rappelais en introduction, je me dois de préciser que la forme même de ce travail m'a très régulièrement mise en difficulté, à la fois, témoignant de mes propres résistances, mais sans aucun doute, également de la complexité de l'objet même de la recherche. Je me serais laissée volontiers porter par le fil de l'écriture et de l'analyse dans la suite de chacune des situations présentées. Toutefois la méthode à suivre, pour ce genre d'exercice, contraint la pensée. Certes, il est impossible de traiter tout ce qui advient au cours de ce type de travail, mais les renoncements nécessaires me semblent nuire à la densité du fond et ce, d'autant plus, que mes propres résistances à la forme académique, éclairent une difficulté : celle de trouver ma place dans un groupe de penseurs, de tenir compte de leur travail et m'en différencier suffisamment pour exister, proposer une pensée nouvelle. Cette difficulté n'est pas sans faire écho à la difficulté vécue par les sujets de cette étude et amène au constat que « se différencier sans s'auto-engendrer, au moins partiellement, semble impossible ». Il est sans doute nécessaire de lier cette remarque à la défaillance de la figure du tiers. Un tiers fuyant, peu affirmé, donc remis en question sans cesse et testé. Ainsi chercheurs et migrants auraient en commun le sens de la quête, la quête de sens, et le besoin de trouver une place au sein d'une fratrie sans cesse renouvelée.

Cette démarche vient, là encore, faire écho à une dimension sans doute idéalisée de l'engagement dans un tel travail et de sa portée possible. J'avais, il y a très longtemps, déjà fait un travail de recherche. A ce moment là, la collaboration avait été pour moi très porteuse, rassurante et m'avait permis de réaliser ce que j'appellerai, avec humour, un « exploit scolaire ». En souhaitant faire cette recherche avec le même directeur de recherche, je pensais renouveler cet « exploit », ou tout au moins, m'en approcher ; la difficulté n'étant bien évidemment pas la même. C'était sans compter les effets de la maturation. Le temps a passé, l'expérience m'a façonnée et m'a permis de m'approprier autrement pensées et méthodes. Le désir d'essayer étant actif, désir pris dans un mouvement narcissique autour de la question d'être digne de l'héritage, il m'est donc devenu difficile de me conformer à cet héritage fantasmatique, à cette expérience antérieure. C'était aussi oublier que « attendre de » et « décevoir » sont intimement liés.

Ma vie de migrante m'a rendu autre à moi-même et, ce sont aussi les liens « historiques » qui viennent me le rappeler.

Pourquoi évoquer cela ? Il me semble que mes propres mouvements psychiques autour de cette recherche parlent encore de la migration ; mais il s'agit d'en évoquer une forme psychique et temporelle. Toute recherche ne produit-elle pas des effets similaires, de transformations, de déplacements, d'élaboration tant sur le chercheur que sur l'objet de recherche lui-même, par le regard nouveau qu'on porte sur l'objet ?

Cette situation vient rappeler la singularité des parcours de vie et donc de migration. Elle vient dire que chacun chemine à son rythme et en fonction des moyens, nécessités ou modalités disponibles à un moment particulier, et que chaque étape, sous forme d'acquisitions ou expériences, est une étape supplémentaire vers une possible élaboration.

Est-ce de cela dont il est question dans ce travail ? Est-il question des modalités d'accès à une forme de liberté dans ces déplacements, cette migration ? Oui sans aucun doute. Illusoire ou réelle, migrer ouvre à d'autres possibilités de se lier, de se sentir occuper une place dans ce monde autrement que celle assignée.

Je repense alors à ma démarche de recherche. Je ressentais comme nécessaire d'aller vers les candidats à l'émigration pour tenter de saisir quelque chose de ce qui pousse à partir. J'étais poussée à partir pour chercher à comprendre, et à vivre autrement.

La question des emboîtements, entre les contextes de départ et les processus inconscients nécessitait, d'être éclairée psychologiquement, ne serait-ce que parce que les analyses des phénomènes migratoires sont majoritairement sociologiques, comme nous avons pu le voir, et donc partielles.

L'expérience clinique avec les immigrés, déjà là et installés ne me semblait pas permettre un réel approfondissement de la question des motivations au départ.

Il me semble, à cet endroit du travail, que la stratégie thérapeutique, que P. Aulagnier²⁰³ propose, vient éclairer mon intuition et mes doutes contre-transférentiels. Cette stratégie est en cohérence avec la part décisive qu'elle donne à Thanatos dans l'activité représentative : il ne s'agit pas de pouvoir tirer le patient hors du trou identificatoire où il est tombé, mais de réussir à entrer avec lui dans ce trou, de le rendre, lui, sujet présent à ce trou, et qu'il (re)devienne une oreille à lui-même pour les pensées qu'il lui fallait supprimer pour rester hors du trou.

La rencontre avec Adam, ou Sofiane m'a semblé prendre cette voie là, celle d'un accompagnement, dans une co-identification suffisamment semblable et différente à la fois, pour introduire l'écart qui permet la déportation, le déplacement, l'élaboration.

Migrer est un mouvement complexe et la contrainte d'un travail de recherche est forcément réductrice. Renoncement, malléabilité sont nécessaires pour que s'élabore l'intrication des espaces, des liens, des enjeux, pour le groupe et pour le sujet.

Migrer est la conséquence de la première expulsion. C'est une quête d'un espace possible dans lequel l'enjeu est d'avoir et de prendre une place. Un corps en expulse un autre. Ce corps autre est parfois social, institutionnel, mais la violence qui accompagne cette expulsion est aussi une violence nécessaire à la vie elle-même.

²⁰³ Aulagnier P., (1981) op.cit.

Bibliographie

- Almeida, Z. de. (1975). Les perturbations mentales chez les migrants. *L'information psychiatrique*, 51, 249–281.
- Altounian, J. (2005). *L'intraduisible: Deuil, mémoire, transmission*. Dunod.
- Ambrosetti, E., Tattolo, G., Toader, A., Kateb, K., & Diguët, D. (2009). Femmes, rapports de genre et dynamiques migratoires. *Population*, 63(4), 767–793.
- Anzieu, D. (1984). L'illusion groupale, un Moi idéal commun. *Le groupe et l'inconscient*, Paris, Dunod.
- Anzieu, D., & Kaës, R. (2000). *Le groupe et l'inconscient: l'imaginaire groupal (1984)*. Dunod.
- Appadurai A., (2001) *Après le colonialisme, les conséquences culturelles de la globalisation*, Payot
- Arnaud, G. (1999). Quelques considérations sur la fonction symbolique de l'argent pour la psychanalyse. *Revue internationale de psychosociologie*, 5(13), 219–220.
- Aulagnier, P. (1981). *La violence de l'interprétation: du pictogramme à l'énoncé*. Presses universitaires de France.
- Balestrière, L. (2004). Le père, opérateur de conflictualité. *Le Coq-héron*, (4), 13–22.
- Bardem, I. (1993). L'émancipation des jeunes: un facteur négligé des migrations interafricaines. *Cahiers des sciences humaines*, 29(2-3), 375–393.
- Beetschen, A. (2010). La part mauvaise. *Libres cahiers pour la psychanalyse*, (1), 151–163.
- Bendahman, H., & et al. (2008). *Du pulsionnel au culturel*. Harmattan.
- Benslama, F. (1997). Les transfuges. *Djardem F., Quelle identité dans l'exil*, 21–36.
- Bèque, M. (2009). L'enquête Parcours et Profils des migrants. *Revue européenne des migrations internationales*, 25(1), 215–234.
- Bergeret, J. (1984). *La violence fondamentale. L'inépuisable Œdipe*. Payot
- Bessoles, P. (2004). Torture et temporalité. *Cahiers de psychologie clinique*, (1), 141–157.
- Bion, W. R. (1987). Recherche sur les petits groupes (1961). Paris: PUF, 140.
- Bokanowski, T. (2004). Souffrance, destructivité, processus. *Revue française de psychanalyse*, 68(5), 1407–1479.

- Bokanowski, T. (2009). Haine (s) dans le transfert. *Revue française de psychanalyse*, 73(4), 971–985.
- Bonn, C. (1976). « La répudiation », ou le roman familial et l'écriture-espace tragique. *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 22(1), 175–180.
- Bouamama, S. (2003). L'immigration algérienne au temps de la colonisation. *Hommes et Migrations*, 6–11.
- Boucebci, M. (1993). Aspects du développement psychologique de l'enfant au Maghreb. *Santé mentale au Québec*, 18(1).
- Bousquet, F. (1981). *Le rite* (Vol. 6). Editions Beauchesne.
- Bredeloup, S. (2008). L'aventurier, une figure de la migration africaine. *Cahiers internationaux de sociologie*, 125(2),
- Bredeloup, S., & Pliez, O. (2005). Migrations entre les deux rives du Sahara. *Autrepart*, (4), 3–20.
- Bruyère, B. (2004). Le demandeur d'asile: objet du tortionnaire, sujet du travail psychothérapeutique. *Le journal des psychologues*, 217, 41–43.
- Bruyère, B., & Furtos, J. (2007). Pour un réseau santé mentale-précarité- demandeurs d'asile, réfugiés en Rhône Alpes. ORSPERE-ONSMP.
- Cabassut, J., & Ham, M. (2006). Entre névrose traumatique et fantasme: la question du père. *Cahiers de psychologie clinique*, (1), 47–65.
- Catarino, C., & Morokvasic, M. (2005). Femmes, genre, migration et mobilités. *Revue européenne des migrations internationales*, 21(1), 7–27.
- Chapelier, J.-B. (2002). Les identifications narcissiques comme mécanismes initiateurs de l'indifférenciation secondaire. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, (1), 99–111.
- Charbit, Y., & Chort, I. (2006). Les transferts monétaires des migrants: pays industrialisés et pays en développement. *Revue européenne des migrations internationales*, 22(2), 127–154.
- Chasseguet-Smirgel, J. (1999). *La maladie d'idéalité: essai psychanalytique sur l'idéal du Moi*. Editions L'Harmattan.
- Cherki, A. (2009). *La frontière invisible*. Éd. des crépuscules.
- Chouvier, B., & Morhain, Y. (2008). Position sectaire, croyance et emprise groupale. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, (2), 25–38.
- Ciccone, A. (2003). *Psychanalyse du lien tyrannique*. Dunod.

- Clit, R. (2004). Un avatar de la toute-puissance: la position totalitaire. *Cliniques méditerranéennes*, (1), 309–321.
- Colin, R. C. (2007). La violence nihiliste. *Topique*, (2), 139–171.
- Corbett, K. (2003). Le roman familial non traditionnel. *Revue française de psychanalyse*, 67(1), 197–218.
- Daubigny, C. (2002). Origines personnelles entre mémoire, solidarité et avenir. *Le Coq-héron*, 171(4).
- Daubigny, C. (2005). Du noyau symbolique de l'identité. *Le Coq-héron*, (2), 137–149.
- De Saussure, F. (1971). *Cours de linguistique générale* (1916^e éd., Vol. 1). Payot.
- De Wenden, C. W., & Benoit-Guyod, M. (2009). *Atlas mondial des migrations: réguler ou réprimer... gouverner*. Autrement.
- Decerf, A. (2006). Peut-on se faire renaître? *Topique*, (1), 97–111.
- Derivois, D. (2006). Entre déracinement et déménagement: la pensée du déménagement. Le travail psychique des populations déplacées. In *Actes du colloque international francophone «La transmission des connaissances, des savoirs et des cultures»*, bibliothèque d'Alexandrie, Alexandrie–12–15 mars. www.ulaval.ca/afi/colloques/colloque2006/actes2006/PDF/III-5c%20Daniel (Vol. 20).
- Devereux, G. (1967). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Flammarion, 1980.
- Devereux, G. (1972) *Ethnopsychanalyse complémentariste*. Flammarion (1995)
- Diome, F. (2003). *Le ventre de l'Atlantique*. Anne Carrière.
- Diop, M. (1993). L'immigration ouest-africaine en Europe. *Études internationales*, 24(1), 111–124.
- Douville, O. (2001). Pour introduire l'idée d'une mélancolisation du lien social. *Cliniques méditerranéennes*, (1), 239–262.
- Douville, O. (2004). Exclusions et corps extrêmes. *Champ psychosomatique*, (3), 89–104.
- Douville, O. (2005). L'enfant dit «enfant-ancêtre» et le secret des générations. *Champ psychosomatique*, (1), 107–120.
- Douville, O. (2009). Pour un examen de la situation contemporaine des consultations «interculturelles» en France. *Figures de la psychanalyse*, (1), 131–159.
- Douville, O., Benhaim, M., Boukobza, C., Cousein, M., Degorge, V., Fourment, M.-C., ... Zucca, S. Q. (2012). *Clinique psychanalytique de l'exclusion*. Dunod.

- Drieu, D. (2009). Secrets de famille, auto engendrement négatif et enjeux thérapeutiques. *Cahiers de psychologie clinique*, (1), 119–138.
- Drieu, D., & Hardouin, F. (2008). Le fraternel en souffrance: sa place dans le travail psychothérapeutique familial. *Dialogue*, (1), 33–44.
- Drieu, D., & Marty, F. (2005). Figures de filiation traumatique. *Dialogue*, (2), 5–14.
- Duez, B. (2005). L'enfermement et les issues de l'indécidabilité. *Adolescence*, 54(4).
- Duez, B. (2006). Destins du transfert: scénalité et obscénalité, les scènes de l'autre. *Adolescence*, (4), 893–904.
- Duez, B. (s. d.). La fonction traumatique dans la construction d'un originaire migratoire.
- Duez, B., & Vacheret, C. (2003). Destins transformationnels du transfert. Mythes, rites et groupes internes. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, (1), 29–48.
- Dufresnois, H., & Miquel, C. (1996). *La philosophie de l'exil*. Editions L'Harmattan.
- Duparc, F. (2009). Traumatismes et migrations. *Dialogue*, (3), 15–28.
- Durif-Varembont, J. P. (2004). Les trois ordres de l'intransmissible. *Cliniques méditerranéennes*, (2), 211–225.
- Durif-Varembont, J.-P. (2009). L'intimité entre secrets et dévoilement. *Cahiers de psychologie clinique*, (1), 57–73.
- Eiguer, A. (1987). La parenté fantasmatique. *Paris: Dunod*.
- Eiguer, A. (2006). L'inconscient de la maison et la famille. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, (2), 23–33.
- Emmanuelli, M. (2010). Processus de sublimation et jeux de la pulsion de mort. *Psychologie clinique et projective*, (1), 233–246.
- Enriquez, E. (1983). De la horde à l'État. *Paris, Gallimard*, 21.
- Fabregat, M. (2009). Défauts de transmission symbolique dans la migration. *Dialogue*, (3), 29–42.
- Fanon, F. (1975). *Peaux noires, masques blancs*, 1952, rééd. *Paris, Le Seuil*.
- Ferenczi, S., (1932) *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, in *Psychanalyse* 4, Payot 1982.
- Ferrant, A., & Roussillon, R. (2005). Survivances du père et émergence du désir. *Cahiers de psychologie clinique*, (1), 167–184.
- Fleury, E. (2002). Confusion de langues et roman familial. *Savoirs et clinique*, (1), 37–41.

- Fonkoua, R. (1993). Roman et poésie d'Afrique francophone: de l'exil et des mots pour le dire: Aspects de la littérature contemporaine d'expression française en Afrique. *Revue de littérature comparée*, 67(1), 25–41.
- Freud, S. (1914). Pour introduire le narcissisme. *La vie sexuelle*. PUF
- Freud, S. (1924). Le problème économique du masochisme. *Névrose, psychose et perversion*, 287–297. PUF
- Freud, S. (1929). *Malaise dans la civilisation* (2013^e éd.). Payot.
- Freud, S. (1909). Le roman familial des névrosés. *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 157.
- Freud, S. (1913). *Totem et tabou* (1975) éd. PUF.
- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir* (2013) éd. Payot.
- Freud, S. (1917). *Deuil et mélancolie*. (2013) Payot.
- Freud, S. (1915). *Pulsions et destins des pulsions*. (2010) Payot.
- Gaillard, G. (2004). Appelés à investir, conviés à l'abstinence. L'intervention en analyse de pratique et «l'arrière-fond» institutionnel. *Connexions*, (2), 57–69.
- Gaillard, G. (2008). Liaison de la violence et génération. *Cliniques méditerranéennes*, (2), 131–150.
- Gaillard, G. (2009). Pouvoir, emprise et générations dans les institutions. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, (2), 55–65.
- Gaillard, G. (2009). Se prêter à la déliaison. *Connexions*, (2), 107–121.
- Gaillard, R. (2004). Janus ou l'argent dans les pratiques tutélaires. *Recherches familiales*, (1), 95–104.
- Garcia, J.-P. (2011). Entre plaisir et réalité: l'argent dans la cure analytique. *Empan*, (2), 51–57.
- Gibeault, A. (1989). Symbolique de l'argent et psychanalyse. *Communications*, 50(1), 51–79.
- Gomez Mango, E. (1992). L'arrêt des mots. De la psychanalyse et de la tyrannie. *Revue internationale d'Histoire de la Psychanalyse*, 5, 509-518.
- Gómez Mango, E. (2007). Les temps de l'exil. *L'information psychiatrique*, 83(9), 745–750.
- Gouriou, F. (2008). *Psychopathologie et migration: repérage historique et épistémologique dans le contexte français*. Université Rennes 2.
- Green, A. (1983). *Narcissisme de vie narcissisme de mort*. Les Editions de Minuit.
- Green, A. (1993). *Le travail du négatif*. Editions de Minuit.

- Grinberg, L., Grinberg, R., Ba, M. N., Legrand, Y., & Legrand, C. (1986). *Psychanalyse du migrant et de l'exilé*. Césura Lyon éditions.
- Guyotat, J. (1980). Mort, naissance et filiation. *Etudes de psychopathologie sur le lien de filiation*. Paris: Masson.
- Ham, M. (2003). *L'immigré et l'autochtone face à leur exil: cultures d'exclusions et savoirs hors sujet*. Presses universitaires de Grenoble.
- Hamiche, N. (2012, mars 30). Actualité des cliniques institutionnelles. Colloque international Paris 13.
- Hatchuel, F. (2007). Une autre langue: l'ailleurs comme protection de l'espace intérieur? *Ela. Études de linguistique appliquée.*, (4), 493–512.
- Huston, N., & Sebbar, L. (2002). *Une enfance d'ailleurs: 17 écrivains racontent*. Éditions J'ai lu.
- Jacques, P. (2001). Trauma et culture. *Cahiers de psychologie clinique*, 17(2), 189-198.
- Jamouille, P. (2013). *Par-delà les silences: non-dits et ruptures dans les parcours d'immigration*. La Découverte.
- Jamouille, P. (2014). *Passeurs de mondes: Praticiens-chercheurs dans les lieux d'exils* (Vol. 7). Academia / L'Harmattan.
- Juillerat, B. (1995). Du roman familial à la honte d'engendrer. *L'Homme*, 35(135), 87-108.
- Kaës, R. (1976). *L'appareil psychique groupal*. Dunod, Paris.
- Kaës, R. (1993). *Le groupe et le sujet du groupe*. Dunod, Paris.
- Kaës, R. (2005). *Différence culturelle et souffrances de l'identité*. Dunod, Paris.
- Kaës, R. (2006). En quoi consiste le travail psychanalytique en situation de groupe? *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, (1), 9–25.
- Kaës, R. (2006). L'affect et les identifications affectives dans les groupes. *Champ psychosomatique*, (1), 59–79.
- Kaës, R. (2007). *Un singulier pluriel*. Dunod, Paris
- Kaës, R. (2010). Le sujet, le lien et le groupe. Groupalité psychique et alliances inconscientes. *Cahiers de psychologie clinique*, (1), 13–40.
- Kaës, R. (2011). *Les théories psychanalytiques du groupe*. Presses Universitaires de France - PUF.
- Kaës, R. (2012). *Le malêtre*. Hachette.
- Kaës, R., Missenard, A., & Kaspi, R. (1979). *Crise, rupture et dépassement*. Dunod (2004) Paris.

- Kerroumi, A. (2006). *Trajectoires d'immigrants maghrébins: Réseaux, fratrie et mobilité sociale*. Editions L'Harmattan.
- Khaled, N. (2013). Adolescents harragas : risquer sa vie comme seule possibilité de réalisation de soi. *Adolescence, T.31 n° 3(3)*, 699-709.
- Kirmi, B. (2008). Pourquoi quitter son pays: le mythe de l'Europe. *Barataria: revista castellano-manchega de ciencias sociales*, (9), 217–224.
- Klein M., (1921). *Essais de psychanalyse*. Payot (1998)
- Konicheckis, A. (2001). Paradoxes et fonctions narcissiques de la filiation. *Cliniques méditerranéennes*, (1), 143–156.
- Konicheckis, A. (2004). Fantômes agglutinés en clinique familiale. *Le divan familial*, (1), 177–190.
- Lafond, C. (1998). De l'insoutenable destructivité. *Revue française de psychanalyse*, (5), 1621–1628.
- Laplanche, J., & Pontalis, J. B. (1964). *Fantasme originaire, fantasmes des origines, origine du fantasme*.
- Latham-Koenig, J. (2003). Mythe, roman familial et refoulement. *Analyse Freudienne Presse*, (2), 37–46.
- Lavigne, C. (2007). À qui appartient l'objet de recherche ? Penser l'implication du chercheur dans son objet : le handicap (surdité). *Nouvelle revue de psychosociologie, n° 4(2)*, 23-39.
- Lazali, K. (2009). Figures du hors-lieu. *Le Coq-héron*, (3), 152–156.
- Le film : deux siècles d'histoire de l'immigration en France | Cité nationale de l'histoire de l'immigration*. (s. d.). <http://www.histoire-immigration.fr/histoire-de-l-immigration/le-film>
- Lecourt, E. (2008). *Introduction à l'analyse de groupe*.
- Lévi-Strauss, C. (1958). La structure des mythes. *Anthropologie structurale*, 2.
- Lewis, R. (1990). *Pourquoi j'ai mangé mon père*. Actes sud.
- Malinowski, B. (1922). *Les argonautes du Pacifique occidental*. Gallimard (1967)
- Martins, A. (2006). Pulsion de mort: cause ou effet? *Figures de la psychanalyse*, (2), 165–178.
- Mathieu, F., & Courveulle, M. (2010). Le regroupement psychique des formations agglutinées, mise en place d'un dispositif informel groupal dans un accueil de jour pour SDF. *Cahiers de psychologie clinique*, (1), 189–202.

- Matot, J. P. (2004). La cruauté et les avatars de la subjectivation. *Cahiers de psychologie clinique*, (1), 29–54.
- Mauss, M. (2001). Essai sur le don. Sociologie et anthropologie (1950). PUF, collection *Quadrige*, (58).
- Medhar, S. (1997). *La violence sociale en Algérie*. Thala éditions.
- Mellier, D. (2003). Conflits, conflictualité et fonction contenante. *Cliniques méditerranéennes*, (2), 257–276.
- Métraux, J.-C. (2004). *Deuils collectifs et création sociale*. Dispute.
- Métraux, J.-C. (2011). *La migration comme métaphore*. La dispute.
- Morales, D. (2002). Le nom en souffrance. *Le Coq-héron*, 169(2).
- Morhain, Y. (2007). Aux limites du maternel: la destructivité. *Cahiers de psychologie clinique*, (2), 71–90.
- Moro, M. R., & Baubet, T. (2004). *Psychiatrie et migrations*. France: Masson Issy-les-Molineaux Cedex.
- Moussa, F., Ouandalous, N., Mebtoul, M., & Tennci, L. (2014). Approche familiale et trajectoire des patients, une incursion dans le mythe familiale. In *Vivre le handicap et la maladie chronique, les trajectoires des patients et des familles* (Edition GRAS.). Oran: GRAS.
- Moussaoui, A. (2006). *De la violence en Algérie: les lois du chaos*. Actes sud.
- Nayrou, F. (2011). L'échec du travail de culture dans l'anomie de la déliaison sociale. *Revue française de psychanalyse*, Vol. 75(4), 979-993.
- Nforgang, C., & Ouattara, S. (2004). La marmite de l'argent des migrants. *Défis Sud*, (62), 27–28.
- Noiriel, G. (2008). L'immigration: naissance d'un «problème»(1881-1883). *revue Agone. Histoire, Politique & Sociologie*, (40), 15–40.
- Ortigues, M. C., & Ortigues, E. (1984). *Œdipe africain*. Éditions l'Harmattan.
- Pacaud, P. (2003). Mythes, rites, et théories indigènes. *Topique*, (3), 77–87.
- Palidda, S., & Albrecht, H.-J. (2011). *Migrations critiques: repenser les migrations comme mobilités humaines en Europe*. KARTHALA Editions.
- Papail, J. (2002). Migrations internationales, transferts monétaires et investissements dans les milieux urbains du Centre-Ouest mexicain. *Autrepart*, (3), 89–105.
- Payan, S. (2010). Du déplacement au sentiment d'exil. *Recherches en psychanalyse*, (1), 171–182.

- Pereira, V. (2008). La construction du problème de l'émigration. *Revue Agone. Histoire, Politique & Sociologie*, (40), 61-80.
- Piché, V. (2013). Les théories de la migration. Paris, INED, *Les Manuels/Textes fondamentaux*.
- Pinel, J.-P. (2008). Éditorial. *Connexions*, 90(2), 7.
- Pinel, J.-P., & Blondeau, S. (2010). Éditorial. *Connexions*, 94(2), 7.
- Piret, B. (2004). Exil, migration et confusion généalogique. *Le Coq-héron*, (4), 83–102.
- Piret, B. (2004). La paternité à l'épreuve de l'exil. *Petite enfance et parentalité*, 121–139.
- Prieur, N. (2007). La transmission de l'origine dans les nouvelles formes de filiation. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, (1), 175–191.
- Reid, W. (2002). Freud, Winnicott: les pulsions de destruction ou le goût des passerelles. *Revue française de psychanalyse*, 66(4), 1157–1166.
- Reiss-Schimmel, I. (1993). *La psychanalyse et l'argent*. Odile Jacob.
- Reiss-Schimmel, I. (2008). La fonction symbolique de l'argent. *Dialogue*, (3), 7–14.
- Ribas, D. (2002). Chroniques de l'intrication et de la désintrication pulsionnelle. *Revue française de psychanalyse*, 66(5), 1689–1770.
- Ribas, D. (2009). Pulsion de mort et destructivité. *Revue française de psychanalyse*, 73(4), 987–1004.
- Richard, F., Wainrib, S., & Cahn, R. (2006). *La subjectivation*. Dunod.
- Robert, M. (1988). *Roman des origines et origines du roman*. Grasset.
- Robert, P. (2008). L'argent dans la thérapie psychanalytique de couple et de famille. *Dialogue*, (3), 35–42.
- Robert, P. (2010). Vers une triangulation de la violence. Réflexions à partir de l'article de Claudine Vacheret. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 55(2), 25-27.
- Roheim, G. (1950). *Psychanalyse et anthropologie*. Gallimard (1969).
- Rosenberg, B. (1991). *Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie*. PUF.
- Roth, B. (2003). *L'Exil-Des exils*. Editions L'Harmattan.
- Roulleau-Berger, L. (2010). *Migrer au féminin*. Presses universitaires de France.
- Roussillon, R. (2004). L'intersubjectivité. *Le Carnet PSY*, (8), 22–28.
- Roussillon, R. (2006). *La subjectivation*. Dunod, Paris.
- Sali, M. (2010). La destructivité primaire et sa réacquisition. *Revue française de psychanalyse*, 74(3), 791–806.

- Sayad, A. (1986). « Coûts » et « profits » de l'immigration [les présupposés politiques d'un débat économique]. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 61(1), 79–82.
- Sayad, A. (1999). *La double absence: des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Seuil.
- Sayad, A., & Bourdieu, P. (1991). *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*. De Boeck Université.
- Simon, G. (2008). *La planète migratoire dans la mondialisation*. Armand Colin.
- Slama, F. B. (2009). Exil et transmission, ou mémoire en devenir. *Le Français aujourd'hui*, (3), 33–41.
- Sommantico, M., & Trapanese, G. (2010). Destructivité et mort dans une thérapie familiale psychanalytique. *Le Divan familial*, (1), 29–42.
- Stitou, R. (2005). L'exil du désir ou la difficulté de (se) mettre au monde. *Cahiers de psychologie clinique*, n° 24(1), 85-110.
- Stitou, R. (2006). L'exil fondateur et ses résonances contemporaines. *Cliniques méditerranéennes*, (1), 197–211.
- Streiff-Fénart, J., & Poutignat, P. (2006). De l'aventurier au commerçant transnational, trajectoires croisées et lieux intermédiaires à Nouadhibou (Mauritanie). *Cahiers de la Méditerranée*, (73).
- Têtu, M.-T. (2008). La migration au risque de l'illégalité, entre France et Algérie (1998-2004). *Revue européenne des migrations internationales*, 24(3), 107–127.
- Tourn, L. (2003). *Chemin de l'exil: vers une identité ouverte*. Campagne première.
- Vacheret, C. (2005). Pourquoi le groupe et l'objet médiateur dans le soin psychique? *Les recherches du Grape*, 269–278.
- Vacheret, C. (2006). Les configurations du lien, la chaîne associative groupale et la diffraction du transfert. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, (2), 109–116.
- Vacheret, C. (2010). L'apport de la violence fondamentale à l'approche du groupe. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 55(2), 11-24.
- Vacheret, C., Gaillard, G., Grange-Ségéral, É., Joubert, C., & Ravit, M. (2009). Les temps du groupe et la transformation de l'affect. *Cliniques méditerranéennes*, 80(2), 339.

- Vandecasteele, I., & Lefebvre, A. (2006). De la fragilisation à la rupture du lien social : approche clinique des impacts psychiques de la précarité et du processus d'exclusion sociale. *Cahiers de psychologie clinique*, 26(1), 137.
- Viderman, S. (1992). *De l'argent: en psychanalyse et au-delà*. Presses universitaires de France.
- Vinar, M. N. (2005). La spécificité de la torture comme source de trauma. *Revue française de psychanalyse*, 69(4), 1205-1224.
- Viñar, M., & Viñar, M. (1989). *Exil et torture*. Denoël.
- Waintrater, R. (2011). Refus d'hériter: la transmission au regard du génocide. *Champ psy*, (2), 141–154.
- Wenden, C. W. de. (2012). *Atlas des migrations*. Editions Autrement.
- Winnicott D.W., (1971) *Jeu et réalité*, Gallimard (1975)
- Zaltzman, N. (1999). *De la guérison psychanalytique*. Presses universitaires de France.
- Zaltzman, N. (2001). La mort dans l'âme. *Topique*, (1), 57–68.
- Zaltzman, N. (2007). *L'Esprit du mal*. Ed. de l'Olivier.
- Zilkha, N. (2005). Tabou de contact, tabou de penser. *Cahiers de psychologie clinique*, 25(2), 13.

Index

A

Accordage, 140, 157, 162, 165, 172, 179, 200, 213, 221
 Algérie, 5, 15, 16, 22, 23, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 34, 38, 39, 40, 59, 61, 62, 69, 70, 71, 101, 102, 106, 108, 120, 122, 128, 130, 131, 132, 135, 138, 142, 143, 145, 147, 152, 154, 155, 158, 159, 161, 166, 174, 196, 239, 241
 Altérité, 7, 9, 20, 21, 28, 29, 39, 54, 79, 81, 87, 116, 172, 181, 184, 185, 186, 192, 203, 222, 241
 Ambiguïté, 126, 165, 174, 175, 184, 212
 Ambivalence, 21, 43, 102, 103, 112, 118, 123, 138, 150, 154, 174, 183, 191, 212
 Argent, 15, 49, 60, 62, 65, 69, 99, 100, 129, 131, 133, 136, 139, 140, 146, 154, 160, 177, 178, 179, 225, 232, 236, 239, 240, 242
 Auteurs
 Aulagnier, 92, 183, 193, 218, 230
 Benslama, 58
 Bredeloup, 67
 Dérivois, 58, 215
 Devereux, 42, 43, 75, 76, 124
 Diome, 18, 66, 128, 151, 171, 177, 185, 188, 200, 205, 207, 234
 Douville, 82, 93, 94
 Duez, 89, 90, 91, 92, 222
 Fanon, 75, 235
 Ferenczi, 79
 Freud, 20, 24, 69, 84, 89, 93, 170, 175, 195, 200, 214
 Gouriou, 75, 93
 Green, 28
 Hamiche, 30
 Kaës, 21, 30, 32, 36, 91, 94, 180, 183, 195, 196, 198, 199, 210, 224
 Khaled, 56, 70
 Klein, 28, 238
 Lavigne, 40, 44
 Lazali, 94, 209
 Malinowski, 41, 76

Mauss, 69, 239
 Métraux, 11, 208
 Nayrou, 28, 175
 Piché, 51, 53, 240
 Reiss-Schimmel, 178, 240
 Roheim, 76
 Sayad, 7, 54, 56, 186
 Simon, 47, 49, 64
 Stitou, 83
 Streiff Fenart, 66
 Vacheret, 188, 189, 190, 215
 Viñar, 242
 Zaltzman, 175, 217, 242

Aventure :, 10, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 72, 82, 92, 101, 104, 108, 111, 113, 123, 129, 130, 156, 157, 158, 159, 161, 162, 174, 206, 211, 224

C

Contenance
 contenance, 104, 127, 132, 165, 170, 192, 196, 197, 198, 203, 207, 213, 217, 223, 224
 contention, 165, 223

D

Déplacement
 déportation, 9, 79, 210, 230
 transplantation, 9, 78, 82, 93
 Destructivité, 28, 30, 31, 36, 165, 174, 191, 196, 212, 214, 216, 217, 232, 238, 239, 240
 Différenciation
 différenciation, 54, 68, 99, 111, 123, 126, 134, 140, 141, 164, 165, 170, 176, 180, 181, 183, 184, 185, 189, 195, 203, 211, 212, 213, 215, 216, 221, 222
 indifférenciation, 16, 118, 122, 140, 156, 165, 176, 183, 184, 195, 223, 233
 indifférencié, 122, 183, 187, 222
 Dynamique, 15, 17, 24, 32, 41, 51, 70, 84, 101, 166, 173, 224

E

Economie

économie, 15, 62, 66, 90, 126, 140, 165, 181,
217
transaction, 160, 202

Emprise, 15, 23, 31, 70, 99, 102, 133, 140, 141,
151, 154, 156, 157, 160, 162, 164, 165, 174,
176, 177, 178, 179, 184, 189, 191, 194, 196,
205, 209, 213, 214, 215, 217, 218, 221, 223,
233, 236

Etranger

étrangeté, 18, 20, 44, 81, 87, 102, 104, 212
étrnager, 9, 10, 20, 29, 47, 55, 58, 64, 82, 87,
100, 105, 128, 131, 142, 145, 161, 162, 183,
185, 186, 187, 192, 193, 196, 198, 205, 211,
216, 221, 224

familier

familiarité, 57, 126, 186

Exil

asile, 35, 77, 81, 82, 101, 209, 210, 233
exil, 7, 9, 14, 18, 19, 27, 32, 35, 40, 49, 57, 58,
59, 70, 74, 77, 82, 83, 94, 95, 128, 181, 186,
188, 189, 192, 196, 209, 210, 232, 235, 236,
237, 239, 240, 241

Expatriation

expatrié, 21, 44, 225

Expatriation :, 8, 9, 16, 21, 87, 171

Expulsion, 34, 92, 99, 105, 140, 212, 223, 230

G

Groupe

groupalité
groupe, 185, 215

I

Identification

identifications, 36, 127, 181, 201, 215, 224,
233, 237
identificatoire, 16, 156, 193, 215, 230

Intrus

intrusion, 29, 91, 182, 193, 194, 206

L

Lien

dé liaison, 28, 29, 31, 39, 174, 175, 177, 208,
217, 223, 226, 236, 239
liaison, 59, 92, 174, 175, 176, 214, 226

M

Métacadre, 30

Meurtre, 23, 24, 31, 36, 74, 99, 100, 111, 116, 117,
141, 150, 156, 157, 164, 165, 170, 188, 191,
202, 206

Migration

émigration

émigrés, 7, 34, 59, 60, 62, 177

immigration

immigrés, 14, 52, 55, 60, 93, 229

migration, 7, 8, 9, 10, 11, 15, 16, 17, 19, 20, 21,
24, 28, 31, 33, 34, 35, 37, 40, 42, 43, 47, 49,
50, 51, 52, 53, 55, 56, 60, 62, 63, 64, 65, 66,
67, 68, 69, 70, 73, 74, 75, 77, 78, 80, 82, 84,
85, 86, 87, 88, 89, 92, 93, 95, 99, 100, 103,
104, 105, 124, 126, 128, 130, 133, 140, 163,
164, 165, 166, 167, 170, 171, 177, 179, 181,
185, 186, 189, 191, 192, 202, 203, 208, 211,
212, 213, 214, 215, 216, 218, 221, 222, 223,
224, 226, 227, 229, 233, 235, 236, 239, 240,
241

migratoire, 18, 22, 33, 47, 48, 49, 51, 55, 59, 61,
62, 64, 66, 67, 68, 69, 70, 74, 82, 85, 89, 90,
91, 92, 96, 127, 164, 192, 208, 222, 223,
235, 241

pré-migratoire, 40

N

Négatif, 68, 92, 117, 126, 173, 205, 214, 223, 224,
235, 236

Œ

Œdipe

œdipien, 76, 189, 197, 202, 203, 215, 223

Œdipe :, 77, 156, 184, 188, 189, 215, 232, 239

P

Persécution, 91, 166, 167, 172, 202
 Persécution
 persécutant,, 24, 165, 174, 176
 persécuté, 24
 Photolangage, 36, 37, 43, 103, 105, 106, 112, 113,
 117, 118, 119, 121, 123, 126, 151, 158, 163,
 164, 173, 174, 195
 Processus, 7, 10, 11, 14, 16, 18, 21, 22, 24, 27, 30,
 31, 32, 36, 39, 40, 43, 52, 54, 55, 68, 69, 76, 79,
 83, 86, 89, 91, 93, 99, 103, 104, 111, 118, 126,
 127, 140, 141, 165, 170, 171, 177, 181, 185,
 188, 189, 195, 198, 207, 208, 212, 215, 216,
 217, 221, 222, 223, 225, 227, 229, 232, 242

R

Rejet, 69, 92, 102, 105, 116, 155, 160, 172, 176,
 183, 193, 201, 205, 221, 223, 226
 Répétition, 19, 23, 31, 38, 39, 68, 72, 86, 91, 99,
 100, 104, 105, 117, 120, 121, 124, 125, 127,
 129, 134, 150, 151, 156, 160, 164, 170, 173,
 174, 182, 183, 200, 208, 210, 212, 213, 214,
 223, 224, 225, 226
 Retournement, 21, 99, 165, 166, 179, 184, 207,
 215, 217, 222, 224, 225, 226

S

Séparation
 séparer, 58, 161
 Séparation :, 17, 35, 41, 64, 82, 83, 85, 86, 88, 99,
 111, 112, 117, 147, 161, 165, 170, 176, 177,
 184, 196, 200, 208, 218
 subsahariens, 22, 35, 39, 40, 48, 132, 187

T

Temporalité, 58, 103, 124, 153, 192, 232
 Topique
 topos, 217
 utopie, 222
 Transfert
 transfert, 42, 76, 100, 134, 157, 212, 226, 233,
 235, 241
 Tyrannie
 tyrannique, 149, 236

V

Violence
 violence fondamentale, 99, 156, 188, 189, 190,
 197, 221, 232, 241
 violences, 22, 39, 50, 59, 71, 92, 152, 162, 166,
 183, 185, 191, 222

ANNEXES